
SE TAIRE
FAIRE



ESSAI HISTORIQUE SUR PLATON.

ESSAI HISTORIQUE
SUR PLATON,

ET COUP D'ŒIL RAPIDE

SUR

L'HISTOIRE DU PLATONISME

DEPUIS PLATON JUSQU'A NOUS.

PAR J.-J. COMBES-DOUNOUS,

ex-Législateur, et Membre de quelques Sociétés littéraires.

. . . . Civis erat qui libera posset
Verba animi proferre et vitam impendere vero.

JUVENAL, satire IV, v. 90.

TOME II.

A PARIS,

Chez GAUTIER et BRETIN, Libraires, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n° 30.

1809.

ESSAI HISTORIQUE SUR PLATON.

Ἡ γὰρ τῶν πραγμάτων ἀκριβὴς ἐξέτασις, καὶ τὰ δόξαντα καλῶς ἔχειν, πολλάκις ἀλλοιότερα δείκνυσιν, ἀκριβεστέρᾳ πείρᾳ τἀληθὲς βασανίσασα.

JUSTIN, *martyr, Exhortat. ad Græc. init.*

En scrutant les choses avec exactitude, en soumettant la vérité à un examen plus sévère, on trouve souvent que ce que l'on croyait raisonnable et vrai n'est rien moins que cela.

ARISTIPPE, le voluptueux, le cynique Aristippe, était en Sicile à la cour de Denys-le-Jeune lorsque Platon y fut appelé; nous l'avons déjà

dit. Le contraste qui se fit bientôt remarquer entre les mœurs austères du fondateur de l'académie et les mœurs relâchées et dissolues de celui que Diogène appelait avec tant de vérité *le chien des Rois* (407), ne fut pas à l'avantage du chef de la secte cyrénaïque. On sait que plus d'une fois ce prétendu philosophe, à qui l'on fait le grave reproche, entr'autres, d'avoir le premier fait un lâche et mercenaire trafic des leçons de la philosophie (408), fut humilié par les témoignages de prédilection dont Platon était honoré de la part du tyran, et qu'il se plaignait sans pudeur que Denys-le-Jeune lui donnât peu à lui qui accepterait beaucoup, et qu'il donnât beaucoup à Platon qui n'acceptait rien (409). Sans doute il n'en fallut pas davantage; il en aurait même moins fallu pour qu'Aristippe

prît la première place parmi les calomniateurs de Platon; et lorsqu'on lit dans Diogène-Laerce que cet homme, qui par tant de motifs d'animosité a dû s'attacher à dénigrer son rival, a osé débiter dans le quatrième livre de son *Traité sur le Luxe des Anciens* que Platon eut un commerce d'amour avec un jeune homme nommé Aster, qui partageait avec lui ses travaux astrologiques, comme il en avait eu un pareil avec Dion, on ne peut plus regarder Aristippe que comme un vrai sycophante (410).

Je serais tenté de croire que c'est à cette calomnie d'Aristippe touchant Platon que s'applique un bon mot que Stobée nous a conservé, et qu'il attribue à Diogène le cynique. « Un « homme de mauvaises mœurs, dit « l'auteur que nous venons de citer, « se permettait des calomnies contre

« Platon. Malheureux ! s'écria Dio-
« gène, cesse de calomnier ce philo-
« sophe ; car tu ne parviendras pas
« plus facilement à nuire à sa gloire
« en disant du mal de lui, que tu ne
« parviendrais à rehausser la tienne en
« disant du bien de toi-même (411) ! »
Qu'importe donc qu'Aristippe ait osé imputer à Platon une passion désordonnée pour un de ses disciples ! Qu'importe que d'autres calomniateurs, à l'exemple d'Aristippe, aient débité que ceux des disciples de ce philosophe auxquels il avait montré le plus d'intérêt, tels que Phædre, Dion, Alexis et Agathon (412), avaient été ses ganimèdes, et que pour accréditer ces impostures ils aient composé sous le nom de Platon les épigrammes que Diogène-Laerce a pris la peine de recueillir ! Nous ne regarderons pas moins comme une

vérité constante que sous le rapport des mœurs la conduite de Platon fut absolument irréprochable. Diogène le cynique, qui venait quelquefois se mettre à l'académie au nombre des auditeurs de Platon, se faisait, comme on sait, un plaisir malin de saisir quelques côtés faibles dans ses discours; et l'on se rappelle avec quelle gaieté il tourna un jour en ridicule la définition que Platon avait donnée de l'homme, en disant que c'était *un animal à deux pieds, sans plumes*. Diogène se rendit le lendemain à l'académie, portant sous son manteau un coq auquel il avait ôté toutes ses plumes; et jetant ce coq au milieu de l'école : voilà, dit-il, l'homme de Platon. Il est donc raisonnable de croire que si Platon avait donné la moindre prise à la médisance sous le rapport des mœurs, Diogène le cynique, entendant un

homme dépravé calomnier Platon, l'aurait laissé dire, et ne l'aurait point apostrophé comme nous venons de le voir (413). Il est certain également que dans ce cas-là Athénée, qui a cherché des torts à Platon dans tous les détails de sa vie, qui a poussé l'animosité jusqu'à lui reprocher personnellement l'inconduite de ses disciples après qu'ils s'étaient retirés de son école (414), jusqu'à déclamer contre l'irréligion et l'indécence des mœurs des platoniciens de son temps; Athénée n'aurait pas manqué de se faire l'écho des reproches de pédérastie dirigés contre ce philosophe, s'il avait cru pouvoir avec quelque pudeur y ajouter foi; et le même écrivain, qui n'a pas rougi de jeter Platon dans les bras d'une femme perdue et déjà ridée, sur la foi d'une épigramme dont il a feint d'être la dupe, aurait

eu grand soin de lui faire jouer un rôle dans le chapitre de son XIII[e]. livre, où il passe en revue plusieurs des pédérastes fameux de l'antiquité, s'il n'avait pas craint de heurter trop ouvertement toutes les vraisemblances (415).

Au surplus, qu'Aristippe, entraîné par sa jalousie contre Platon, ait travesti en un honteux commerce avec quelques-uns des ses disciples, ce qui n'était que l'intérêt de l'affection la plus pure et la plus décente, cette conduite ne doit point étonner de la part d'un pareil homme. Que penser en effet d'un misérable qui, après avoir été long-temps attaché à l'école de Socrate, eut l'infamie de ne prendre aucune part au tragique événement qui termina les jours de son maître, et qui, se vautrant, à peu de distance d'Athènes, dans l'île d'Æ-

gine, dans les plus grossières voluptés, ne vint offrir aucun secours, aucune consolation au plus sage des hommes (416)? Qu'attendre d'un lâche qui, souffrant à table les avanies des esclaves même de Denys-le-Tyran, qui se faisaient un jeu de le mouiller en lui jetant de l'eau sur ses vêtemens ou à la figure, répondit à Antiphon qui s'étonnait de sa patience : « Si j'étais à pêcher auprès « d'une rivière, et que je fusse mouillé « par le poisson, devrai-je me re- « tirer, et renoncer à ma proie (417)? » Que dire d'un sycophante assez déhonté pour tourner en ridicule l'austérité et la simplicité de mœurs de ce même Diogène qu'Alexandre-le-Grand honora par cette même raison de son attention et de son respect (418), et qui, le voyant à Syracuse préparer lui-même les légumes dont il se nourris-

sait, eut l'effronterie de lui dire : « Si « Diogène savait faire sa cour aux « tyrans il ne se contenterait pas de « légumes ; » ce qui lui attira de la part de Diogène cette vive répartie *en tautologie* : « Si Aristippe savait se « contenter de légumes il ne ferait « pas sa cour aux tyrans (419). »

Quant à l'auteur du *Banquet des Sophistes*, je dirai, comme Dacier dans sa *Vie de Platon* (420), qu'Athénée, dans son acharnement contre l'illustre fondateur de l'académie, a montré non-seulement beaucoup d'injustice, mais encore beaucoup d'ignorance ou beaucoup de mauvaise foi. En agissait-il en effet en homme juste l'auteur du *Banquet des Sophistes* lorsqu'il imputait à Platon l'orgueil, l'insolence, l'audace, les attentats tyranniques qu'on eut à reprocher à certains de ses disciples, plus ou moins

long-temps après qu'ils eurent pris congé de lui? En agissait-il en homme juste Athénée lorsqu'il faisait un crime à Platon de l'arrogance et du despotisme de cet Euphræe, qu'il avait placé auprès de Perdiccas, roi de Macédoine (421), et qui prit sur les volontés de ce prince l'ascendant le plus absolu? N'était-ce pas une iniquité de la part de cet écrivain de chercher à faire retomber sur ce philosophe le blâme de l'atroce, de la perfide conduite de Callippe, qui, faisant poignarder Dion, son hôte et son ami, au milieu de Syracuse, arrêta ce dernier dans le cours de sa brillante carrière (422), tandis que la septième des lettres de Platon qui sont venues jusqu'à nous est un monument authentique qui atteste à quel point la scélératesse de Callippe excita l'indignation du philosophe? Les

règles de la justice permettaient-elles à cet écrivain de rendre Platon responsable des attentats dont il prétend qu'Euagon de Lamsaque et Timée de Cyzique devinrent coupables envers leurs concitoyens, et du projet qu'ils formèrent de réduire leur patrie en servitude? Platon a eu pour disciples des hommes qui, sortis de son école, se sont conduits en tyrans. Cela peut être sans qu'il en rejaillisse aucune répréhension légitime ni sur le philosophe, ni sur sa doctrine. Voilà pour la justesse du raisonnement et pour les principes de la logique; voici maintenant pour le saint devoir de la bonne foi. Si Platon avait eu parmi ses auditeurs des hommes qui, sortis de son école, avaient affecté la tyrannie, il avait eu également parmi ses auditeurs des hommes qui, sortis de son école, s'étaient montrés les

plus implacables ennemis des tyrans. Cicéron (423), Plutarque (424), Diogène-Laerce ont écrit que c'était à l'école de l'académie que Dion de Syracuse avait puisé cette véhémente passion pour la liberté, cette haine énergique de la tyrannie qui lui fit prendre les armes contre Denis-le-Jeune, qu'il dépouilla d'une autorité usurpée. L'auteur des *Deipnosophistes* ne devait donc pas manquer de faire honneur à Platon d'un trait aussi mémorable ; il ne devait pas non plus dissimuler l'exemple de ces deux citoyens d'Héraclée (425), de Chion et Léonidas, qui, ayant formé le projet de délivrer leur patrie de la tyrannie de Cléarque, conspirèrent contre les jours du tyran : ils l'immolèrent en effet de leurs propres mains ; mais, immolés eux-mêmes sur-le-champ par les satellites de Cléarque,

avant que les confidens de la conjuration pussent venir à leur secours, ils n'eurent commis qu'un meurtre inutile, parce que le frère du tyran s'empara de la tyrannie. Or, ces deux citoyens d'Héraclée avaient été aussi des disciples de Platon ; c'est sous ce titre qu'ils avaient été distingués par Trogue-Pompée ; c'est sous ce même titre que les distingue Justin, l'abbréviateur de l'écrivain que je viens de nommer (426) ; et ce judicieux historien accompagne son récit d'une réflexion qui prouve qu'il ne pensait pas, comme Athénée, que l'école de Platon fût une école où l'on fît l'apprentissage de la tyrannie (427).

La froideur, peut-être même l'inimitié qui régna entre Platon et Xénophon, ces deux disciples les plus illustres de Socrate, a été trop remarquée par les écrivains de l'antiquité

pour qu'il nous soit permis de la passer sous silence. Ce n'est pas qu'on ait à déplorer ici, comme dans tant d'autres cas, que ces deux grands hommes se soient attaqués personnellement et à découvert, ni qu'ils se soient livrés l'un contre l'autre à ces invectives odieuses, à ces sarcasmes virulens qui tournent encore plus à la honte de celui qui les profère, qu'ils ne font de mal à celui qui en est l'objet. Ce ne fut que sur de simples conjectures (428), conjectures très-spécieuses à la vérité, qu'on imagina qu'il avait existé entre eux des mouvemens secrets d'aliénation réciproque et d'inimitié (429); et quelque nombreux que soient les ouvrages de l'un et de l'autre, on n'y trouve pas une phrase, pas une expression où ils aient laissé échapper la plus légère piqûre, la moindre allusion amère l'un contre l'autre.

Si nous en croyons Athénée, la conscience qu'eut chacun de ces deux grands hommes de l'étendue de ses lumières et de la hauteur de son mérite les jeta bientôt dans une jalousie mutuelle, dans une rivalité qui avait pour but de rendre notoire et tranchante la prééminence, la supériorité de l'un sur l'autre (430). Suivant cet écrivain, c'est à cette ambition de primauté qu'il faut attribuer la rencontre préméditée de ces deux philosophes dans la même carrière : ce fut ce motif qui les porta quelquefois à traiter à peu près les mêmes sujets : de-là vient qu'ils ont fait l'un et l'autre une *Apologie de Socrate*, qu'ils ont composé l'un et l'autre un ouvrage intitulé *le Banquet*; il n'y a pas jusqu'au *Traité des Lois de Platon*, qu'Athénée a l'air de croire n'avoir été écrit par ce dernier que pour éle-

ver, comme on dit, autel contre autel à l'égard de la *Cyropédie* (431).

Au demeurant, si c'est à une semblable cause que nous devons ces ouvrages de Platon et de Xénophon ; si c'est en effet parce que Platon avait écrit une apologie de Socrate que Xénophon a écrit la sienne ; si c'est parce que Platon avait composé un *Banquet* que Xénophon a fait un traité sous le même titre ; si c'est parce que Xénophon avait fait sa *Cyropédie* que Platon a mis au jour son livre *des Lois*, honneur et gloire à une émulation qui a produit d'aussi heureux résultats ! La voilà bien cette intéressante, cette estimable rivalité dont parle Hésiode, qui mérite d'être louée par les sages (432). C'est ainsi qu'il convient à deux vrais philosophes, lorsqu'ils ne partagent pas les mêmes sentimens, lorsqu'ils ne professent

pas les mêmes principes, de s'attaquer et de se combattre; voilà le seul champ de bataille, les seules armes dignes d'eux. Pourquoi faut-il que l'histoire nous présente tant de fois l'affligeant spectacle de ces furibondes diatribes, de ces fougueuses déclamations, de ces invectives forcenées que l'ambition d'usurper le sceptre dans le monde pensant a si souvent prodiguées? Pourquoi faut-il, pour ne citer que d'antiques exemples, que nous lisions dans les écrits, d'ailleurs estimables, d'un des anciens évêques de Ptolémaïde, ville de la Pentapole, ce langage féroce et sanguinaire qu'on dirait sorti de la bouche d'un cannibale? « Tout le monde sait où se reti-
« rent ces perfides empoisonneurs
« qui viennent mêler l'ivraie avec le
« bon grain; vous connaissez les mai-
« sons de campagne où l'on les re-

« cueille; vous savez quelles portes
« sont ouvertes pour ces brigands:
« suivez-les à la piste; donnez-leur
« la chasse comme à des bêtes fauves;
« rendez-vous dignes, montrez-vous
« avides de ces bénédictions que
« Moïse répandit sur ceux qui s'in-
« surgèrent, et qui en vinrent aux
« mains avec les impies dans son
« camp (433). » Sans doute ce lan-
gage, et surtout cette conduite sont
bien loin du langage et de la con-
duite des deux disciples de Socrate.
Ce n'est peut-être pas le seul point,
s'il nous est permis de le dire en pas-
sant, sur lequel l'*Histoire du Sacer-
doce*, mise en parallèle avec l'*Histoire
de la Philosophie*, n'aurait pas de son
côté les sages et les philantropes.

Quoi qu'il en soit du motif réel de
l'aliénation que l'on suppose avoir
existé entre Platon et Xénophon, ou

voit du moins que ces deux hommes illustres se sont réciproquement assez respectés pour ne point laisser transpirer dans leurs écrits les sentimens acrimonieux de leur âme. Ce n'est que parce qu'ils n'ont point parlé l'un de l'autre dans leurs ouvrages (434); ce n'est que parce que Platon dans un passage du troisième livre *des Lois* (435), parlant de Cyrus, le présente comme un prince moins accompli que ne le peint Xénophon dans la *Cyropédie;* ce n'est que par la raison que Xénophon, dans celui de ses ouvrages qu'il a intitulé : *Des Faits et des Dits mémorables de Socrate*, nie que jamais ce philosophe ait fait rouler ses entretiens sur les détails de la cosmogonie, sur les causes ni sur les rapports de la nature, en un mot sur aucune des sciences auxquelles on donnait par excellence le nom de *ma-*

thématiques (436), et qui n'avaient aucun point de contact avec les règles de l'art de bien vivre et d'être heureux; au lieu que Platon a souvent fait discourir Socrate sur les matières de ce genre, c'est-à-dire sur *la physique,* sur *la musique* et sur *la géométrie* (437) : c'est seulement parce que Platon a parlé avec éloge d'un Menon de Thessalie, contre lequel, au contraire, Xénophon a invectivé, en lui reprochant la perfidie dont il se rendit coupable pendant la célèbre retraite des dix mille, lorsqu'il fut cause que Tissaphernes tailla en pièces le corps des Grecs qui marchaient sous les ordres de Cléarque (438). Telles sont les considérations sur le fondement desquelles on a conjecturé que Platon et Xénophon avaient été mal ensemble, et que leurs prétentions réciproques à la suprématie phi-

losophique les avaient rendus ennemis; mais tout cela peut avoir existé sans que la bonne intelligence de ces deux illustres philosophes en ait été le moins du monde altérée. Ce qu'il y a de plus raisonnable à penser à cet égard, c'est ce que dit le judicieux Aulu-Gelle : « L'égalité de talent, la « parité de mérite entre deux indivi- « dus produit une apparence spé- « cieuse d'émulation, quoiqu'ils n'en « aient pas plus l'un que l'autre l'am- « bition que la volonté ; car lorsque « deux ou plusieurs grands génies « qui brillent dans un même genre « ont une réputation égale ou à peu « près, il se forme une sorte de con- « tention et d'esprit de parti entre « leurs admirateurs et leurs panégy- « ristes : il en résulte que cet esprit « de parti, cette contention passent, « par une espèce de contagion, jusqu'à

« eux-mêmes, et que tandis qu'ils
« s'avancent d'un pas égal ou à peu
« près égal dans la même carrière
« ils ont un air d'émulation respec-
« tive produit par l'intérêt passionné
« que leurs partisans mettent à leurs
« succès. En conséquence Platon et
« Xénophon, ces deux illustres mo-
« dèles de l'aménité de mœurs qui
« distingua Socrate, ont été regardés
« comme animés l'un et l'autre par
« un esprit d'émulation, et cela parce
« que d'autres disputaient entre eux
« sur la question de leur préémi-
« nence, et que lorsque deux hommes
« supérieurs s'efforcent d'atteindre le
« comble du talent ils ont effective-
« ment l'air d'être stimulés par une
« émulation mutuelle (439). »

Ce n'était pas assez de brouiller le fondateur de l'académie avec Xénophon ; d'autres l'ont également

brouillé avec le plilosophe Antisthènes (440). On rapporte en effet qu'Antisthènes devait lire un de ses ouvrages en public; il invita Platon à lui faire l'honneur d'assister à cette lecture. Platon lui demanda sur quel sujet devait rouler son discours. Antisthènes lui répondit que son discours avait pour objet de combattre la doctrine du *non-être* (441). Platon lui répliqua : « Et quelle raison avez-vous de com- « battre ce point de doctrine? » Il déclara en même temps à ses disciples qu'Antisthènes, en combattant le *non-être*, ne ferait que tomber dans le *cercle vicieux* (442). Piqué de ce reproche, Antisthènes écrivit contre Platon un dialogue, qu'il intitula *Sathon*, et depuis ces deux philosophes cessèrent d'être bien ensemble. Tout cela peut être vrai, sans que Platon ait eu réellement aucun tort envers Antisthènes.

Nous avons déjà vu que Xénophon, dans son ouvrage qui a pour titre: *Des Faits et des Dits mémorables de Socrate*, paraît avoir indirectement reproché à Platon d'avoir dans ses dialogues fait souvent tenir à Socrate un langage éloigné de sa méthode, de ses principes et de sa doctrine. D'autres ont été plus loin que Xénophon; et, appelant le fait à l'appui de ce reproche, ils ont prétendu que Socrate, assistant un jour à la lecture de celui des dialogues de Platon, intitulé *le Lysis*, s'était écrié: « O « Hercules! combien de mensonges « ce jeune homme a mis dans ma « bouche (443)! » Mais avant d'articuler un pareil fait il fallait prendre garde de ne pas commettre un violent anachronisme. Platon n'avait peut-être pas tout à fait trente ans lorsqu'un des plus iniques arrêts qui

soient sortis des tribunaux de la terre lui enleva le plus sage et le plus illustre des maîtres. Platon n'était encore qu'un véritable écolier en philosophie; il n'avait encore pris les leçons, ni de Cratinus, disciple d'Héraclite, ni d'Hermogène, disciple de Parménide, ni d'Euclide à Mégare, ni de Théodore à Cyrène, ni d'Archytas à Tarente; ni des prêtres de Memphis, de Thèbes et d'Héliopolis, en Egypte. Il est donc absurde et d'une absurdité palpable de supposer que Platon se soit avisé d'écrire des dialogues sur les matières de philosophie, je ne dirai pas avant d'avoir laissé prendre à son génie toute sa maturité; mais je dirai avant d'avoir acquis les matériaux nécessaires à un philosophe, et que d'autre part il ait poussé la maladresse jusqu'à lire devant Socrate un dialogue où il avait mis dans

sa bouche des choses qui n'étaient point dans la sphère de son enseignement (444).

C'est ici le lieu de justifier Platon du reproche, plusieurs fois répété, qu'on lui a fait à cet égard, et sur beaucoup d'autres détails de ses dialogues, qui sont d'une aussi médiocre conséquence, quelle qu'ait été d'ailleurs sur ces divers points l'opinion d'Athénée, qui s'est efforcé d'en faire un grave sujet d'incrimination contre notre philosophe. Athénée a prétendu que les dialogues de Platon n'étaient que des ouvrages médiocres, inutiles, satiriques, et souvent que de pures fictions (445). C'est sans doute pour le prouver qu'il suppose que le sophiste Protogoras, ayant lu le dialogue de Platon qui porte ce titre, dit à ses amis : « Il faut en convenir, « Platon a bien du talent pour mé-

« dire(446). » C'est dans la même vue qu'il rapporte que lorsque le sophiste Gorgias se rendit à Athènes, après avoir fait placer son propre buste en or dans le temple de Delphes (447), (trait de vanité puérile qui atteste en passant que ce sophiste ne comptait pas la modestie parmi les vertus) Platon l'ayant rencontré, et s'étant mis à dire : « Ce grand rhéteur qui porte si « haut le riche talent de l'éloquence « a donc daigné nous rendre visite, » Gorgias riposta : « Voilà un excellent « Archiloque (484) que les Athéniens « ont dans ce jeune homme. » Suivant Athénée, d'autres ont débité que lorsque Gorgias eut parcouru le dialogue qui portait son nom, il affirma que jamais il n'avait enseigné ce que Platon avait mis sur son compte. Suivant lui, d'autres ont également rapporté que Phædon, après avoir lu le

dialogue de Platon, qui sous ce titre développe la doctrine de l'immortalité de l'âme, déclara que tout ce que Platon lui faisait dire dans ce dialogue était pure invention de sa part; ce qui donna lieu, dit-on, à Timon le Phliasien de faire un jeu de mots(449) assez misérable. Athénée a reproché aussi à Platon d'avoir commis des anachronimes en faisant dialoguer Socrate avec Parménide, sous prétexte que le grand âge de Parménide ne peut avoir permis à ce philosophe de s'entretenir avec Socrate encore enfant (450); en supposant que Phædre a été un des bien-aimés de Socrate (451), lorsqu'il est impossible qu'il ait même été son contemporain; en faisant disserter ensemble Paralus et Xantippe, fils de Périclès, et le sophiste Protagoras, lorsqu'il est constant que Paralus et Xantippe étaient

déjà morts de la peste à l'époque où Protagoras vint à Athènes(452). Athénée trouve mauvais également que Platon ait sans nécessité consigné dans ses écrits, que Zénon, qui était le concitoyen de Parménide, ait été l'objet d'une affection particulière de la part de ce philosophe (453). Il pousse son puéril acharnement contre le fondateur de l'académie jusqu'à lui contester d'avoir été le premier qui ait composé des dialogues; jusqu'à soutenir que ce genre d'écrire était de l'invention d'Alexamène de Téos (454), et à invoquer, pour appuyer son assertion, le témoignage de trois écrivains, et entr'autres celui d'Aristote (455).

Mais qui ne voit dans cette ridicule agglomération de censures l'aveugle emportement d'une animosité forcenée? Qu'importe qu'Alexamène de Téos ait écrit des dialogues avant Pla-

ton? les dialogues de Platon en sont-ils moins des chefs-d'œuvres? Qu'importe qu'Homère n'ait pas été le premier des Grecs qui ait manié l'épopée? l'*Iliade* et l'*Odyssée* en sont-elles moins des chefs-d'œuvres? Les tragédies de Sophocle et d'Euripide en sont-elles moins les *paradigmes* immortels de l'art tragique, sous prétexte que cet art devait son origine aux burlesques compositions de Thespis? Qu'importe encore que Platon ait fait dialoguer ensemble Socrate et Parménide après la mort de l'un et de l'autre? Qu'importe qu'il ait mis en scène les deux fils de Périclès avec le sophiste Protagoras, à une époque où aucun des trois n'était plus? Certes, sans faire aucun tort à Athénée il est permis de penser que Platon, qui vivait à Athènes dans le siècle qu'on pourrait appeler, peut-être à bon droit,

l'*âge d'or des Lettres grecques*, avait autant de goût, en matière de littérature, que l'auteur des *Deipnosophistes*; et s'il a fait entrer la fiction pour quelque chose dans un genre d'écrire voisin du genre dramatique, il faut croire que cette liberté n'était point réprouvée par les règles et les principes du bon goût dans le temps où il a vécu (456).

On a également reproché à Platon d'avoir, dans les rôles divers qu'il fait jouer à Socrate dans ses dialogues, mis dans sa bouche des principes qui n'étaient pas les siens, et de lui avoir fait prendre une part sérieuse à des discussions auxquelles on sait que Socrate n'attacha jamais aucun intérêt. Cela est vrai; et Platon aurait mieux fait peut-être de renoncer à toute fiction sur ce point; il aurait peut-être mieux fait de mettre franchement son nom à

la place du nom de son maître; d'avouer sans détour comme sa propre doctrine tout ce qu'il consignait dans ses ouvrages comme doctrine de Socrate. Si Platon en a autrement agi, ce n'a sûrement pas été sans motifs. D'abord aucun reproche de plagiat ne saurait ici l'atteindre : le plagiaire n'est pas celui qui prête sa propre doctrine à un autre; c'est celui qui s'approprie la doctrine d'un autre, et qui la donne comme une doctrine à lui. D'un autre côté il est possible que Platon ait pensé que Socrate avait eu tort de ne voir dans la philosophie que la morale, et de dédaigner ses trois autres branches, la contemplation de la nature, la science des abstractions, et l'art du raisonnement. Sur ce pied-là Platon a pu envisager, dans son opinion personnelle, comme un hommage qu'il rendait à la mémoire de

son illustre maître, d'effacer ce tort autant que cela dépendait de lui. Peut-être Platon dans sa modestie pensa-t-il d'ailleurs que revêtir sa propre doctrine du nom de celui que les dieux avaient solennellement proclamé le plus sage des hommes (457), ce serait lui donner un poids et une sorte d'autorité qui la rendrait d'autant plus respectable et d'autant plus sainte : il est enfin impossible d'admettre que Platon ait eu l'intention d'en imposer sur ce point à ses contemporains ; plusieurs des disciples de Socrate comme lui, vivaient encore dans le temps qu'il écrivait ses dialogues ; on ne peut donc pas croire qu'il ait pu imaginer d'en faire ses dupes. Il vit bien que la contexture de ses écrits ne serait à leurs yeux que la chose même, c'est-à-dire une pure fiction de sa part ; fiction appro-

priée au dialogue, genre d'écrire auquel il donnait la préférence. Voilà pour ses contemporains : quant à la postérité il pensa, ce qui est en effet d'une vérité frappante, qu'il serait assez indifférent pour elle que la doctrine consignée dans les ouvrages qui deviendraient le sujet de ses méditations et de ses lectures fût la doctrine du maître, ou simplement la doctrine du disciple.

Au lieu de se livrer à des censures amères et à de ridicules pointilleries, pourquoi Athénée n'a-t-il pas fait ces réflexions? Pourquoi ce sophiste, estimable d'ailleurs par l'étendue et la variété de son érudition, ainsi que par le bon goût avec lequel il la met souvent en œuvre; pourquoi a-t-il affecté de renouveler à l'égard de Platon la scandaleuse conduite de Zoïle (458)? Pourquoi faire remar-

quer avec une affectation maligne que Platon n'a pas eu les prémices du dogme de l'immortalité de l'âme, puisque l'auteur de l'*Iliade*, en parlant de l'âme de Patrocle, dit «qu'elle s'éloigna « de son corps en déplorant sa des- « tinée d'être condamnée à le quit- « ter dans la fleur de son âge (459)? » Sans doute Platon n'a pas eu les prémices de ce dogme; Homère ne les a pas eues lui-même. Si les fragmens qu'on attribue à Orphée sont de lui, le chantre de la Thrace avait consacré ce même dogme avant que l'*Iliade* existât (460) : mais Orphée lui-même avait recueilli cette doctrine d'une tradition antérieure (461); et si, faute de monumens, nous ne pouvons pas remonter plus haut dans l'histoire des opinions humaines, à dieu ne plaise que ce soit une raison de regarder Orphée comme le pre-

mier auteur d'une doctrine qui, selon toutes les apparences, date du berceau du monde! Mais où d'ailleurs Platon s'est-il annoncé comme l'inventeur de cette doctrine? Dans lequel de ses ouvrages s'est-il attribué l'honneur d'être le premier qui ait enseigné aux hommes ce dogme si important et si salutaire? Nulle part ce philosophe ne s'est rendu coupable de ce plagiat : toutes les fois, ou presque toutes les fois qu'il a parlé de cette doctrine, il en a parlé comme il le fait dans la VIIe. de ses lettres, adressée aux parens et aux amis de Dion. « Il faut ajouter foi, dit notre philosophe, à la sainte doctrine de l'antiquité (462), qui nous enseigne « que l'âme est immortelle; qu'il existe « pour elle un tribunal et des juges, « et qu'elle est punie des châtimens les « plus rigoureux après qu'elle est dé-

« tachée du corps (463). » Est-ce là le langage d'un homme à qui l'on puisse reprocher à bon droit de s'attribuer l'invention d'une doctrine nouvelle? Il y a donc de la mauvaise foi dans la maligne observation d'Athénée (464); autant valait reprocher à Platon de n'être pas l'inventeur de cette belle langue grecque, qu'il a néanmoins parlée et écrite avec cette supériorité qui a fait dire à Cicéron, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, que si le Maître des Dieux parlait cette langue il ne la parlerait pas mieux que Platon (465).

Nous ne nous arrêterons point à combattre la réflexion personnelle d'Athénée à propos de celle de ses censures dont nous venons de venger tout à l'heure notre philosophe. « Quand Platon lui-même, dit-il, « serait l'auteur du dogme de l'im-

« mortalité de l'âme, je ne vois pas « quel avantage on pourrait retirer « de ce point de doctrine (466). » Que répondre en effet à un homme qui dit qu'il ne voit pas quel bien peut produire le dogme de l'immortalité de l'âme (467)? Il ne voit donc pas que ce dogme est la base, la pierre angulaire de la morale; il ne voit donc pas que, ce dogme ôté, l'homme n'a plus rien qui le distingue des brutes; qu'il n'est plus que le déplorable jouet des passions forcenées qui le tyrannisent, et que tous les vices que les moralistes signalent comme le fléau de la société civile sont le résultat nécessaire de cette même société; qu'ils en sont même pour ainsi dire la perfection. Au lieu de perdre son temps à argumenter contre un homme capable d'avancer un semblable paradoxe, il faut le trai-

ter sur ce point avec le même mépris que devait inspirer aux Romains cette folle dont parle Sénèque, qui, devenue aveugle tout d'un coup, ne pouvait pas se le persuader, et prétendait que si elle n'y voyait goutte c'était parce qu'une nuit profonde avait pris la place de la lumière, ou parce que le jour ne pénétrait plus dans sa maison (468).

Dacier a pensé que c'était dans cette opinion d'Athénée, opinion voisine de l'athéisme, et qui se confond du moins avec lui par ses conséquences, que se trouvait la cause du déchaînement passionné de ce sophiste contre notre philosophe (469). Telle n'en est peut-être pas la véritable raison. Il paraît que du temps d'Athénée les platoniciens jouaient dans le monde un beau rôle; ils arrivaient sans peine à la considération, à la fortune, aux

honneurs : il est possible que cette considération, cette fortune, ces honneurs; ils ne les acquissent qu'aux dépens des lois de la probité, et au mépris des règles de la morale; c'est du moins de quoi Athénée a l'air de se plaindre (470) ; et comme, selon toutes les apparences, il n'obtenait pas lui-même les mêmes succès, il s'en est vengé en distillant sur les Académiciens et sur Platon leur chef le fiel de sa plume. Quoi qu'il en soit de ce problême, dont nous ne prétendons pas donner ici la véritable solution, l'intérêt de la justice et de la vérité nous faisait un devoir de venger Platon à notre tour des indécentes agressions de son second Zoïle (471), et ce devoir nous avons dû le remplir.

Ce ne fut pas seulement contre la mémoire de Platon que les petites

passions de l'esprit de corps et des intérêts de rivalité se permirent d'absurdes accusations et des insinuations perfides. De son vivant sa personne s'était trouvée plus d'une fois exposée aux sarcasmes et aux brocards malins des poëtes comiques. On sait que la comédie naquit à Athènes (472) de l'esprit républicain qui prédomina long temps dans les mœurs publiques de cette cité célèbre. L'amour de la liberté fit sentir qu'on avait besoin d'un moyen puissant pour contenir l'essor, et pour réprimer l'ambition de ceux des citoyens qui seraient tentés de s'élever trop au-dessus du niveau de l'égalité politique, dont les Athéniens étaient singulièrement jaloux. La comédie, inventée pour produire cet effet, en livrant au ridicule (473) les plans, les projets, les opérations, les discours des Cléon et

des Hyperbolus, fut accueillie avec bienveillance, et encouragée avec zèle (474); mais comme il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais qu'un pas de la liberté à la licence et des bonnes institutions aux abus, la licence et l'abus allèrent au point que

« On vit par le public un poëte avoué
« S'enrichir aux dépens du mérite joué,
« Et Socrate par lui dans un chœur de Nuées
« D'un vil amas de peuple attirer les huées (475). »

Après ce scandaleux exemple du plus sage et du plus vertueux des hommes, livré à tout le fiel de ce misérable d'Aristophane, les poëtes ses successeurs ne ménagèrent plus ses disciples; et s'ils eurent assez de pudeur pour ne pas pousser les choses aussi loin que lui, ils ne montrèrent pas assez de respect à la philosophie pour s'abstenir de lancer leurs quolibets et les traits de leur malignité contre la per-

sonne même des philosophes. Anaxandrides, auteur comique, contemporain de Platon, puisqu'il remporta le prix de la comédie la quatrième année de la centième olympiade (476), fut un des premiers qui se permit de persiffler notre philosophe dans sa comédie de *Thésée* (477); et plusieurs de ceux qui le suivirent, Alexis, Amphis, Dexidémide et Cratinus, saisirent avec assez de complaisance l'occasion de faire rire à ses dépens la populace d'Athènes (478).

Ce fut de son vivant également que l'on lui reprocha les deux voyages qu'il fit en Sicile pendant le règne assez court de Denys-le Jeune. Diogène le cynique assistait un jour à une de ses leçons; en causant avec un de ses voisins il distraisait Platon, qui l'apostropha en ces termes:

« Chien, fais attention à ce que je
« dis. » Diogène lui répartit sur-le-champ, et sans s'émouvoir de cette apostrophe incongrue : « Du moins je
« ne suis jamais retourné dans un
« lieu où j'aie été vendu, comme font
« les chiens ; » sarcasme qui, comme on voit, reprochait à Platon d'être retourné en Sicile auprès de Denys-le-Jeune après avoir été antérieurement livré par Denys-le-Tyran pour être vendu comme esclave (479).

Après que Dion eut chassé ce même Denys-le-Jeune de Syracuse, ce dernier se retira à Corinthe. A peine il fut arrivé dans cette métropole du Péloponèse que le bruit s'en répandit avec rapidité dans toute la Grèce, où cet événement produisit une grande sensation. Un certain Molon, qui en voulait à Platon on ne sait pourquoi, entendant quelques Athé-

niens montrer beaucoup d'étonnement de la catastrophe de Denys-le-Jeune, se prit à dire : « Il n'y a pas « de quoi s'étonner que Denys-le-« Jeune soit à Corinthe ; ce qui a dû « causer de l'étonnement, c'est lors-« qu'on a vu Platon se rendre auprès « de lui en Sicile (480). » En effet voir un philosophe comme Platon quitter par deux fois son école, et interrompre les leçons de l'académie pour se rendre auprès de Denys-le-Jeune à Syracuse, c'était un spectacle peu édifiant en apparence ; et si, comme le dit quelque part l'aimable Montaigne, il n'y a pas si belle action dans le monde à laquelle on ne puisse trouver cinquante mauvais côtés, il faut convenir que cette conduite de Platon faisait très-beau jeu aux malignes interprétations de la médisance. Platon ne se le dissimula pas lui-

même ; mais il sentit que ce n'est pas toujours assez pour le sage d'avoir la conscience de la pureté des motifs qui l'ont déterminé (481) ; il vit que l'intérêt même de la philosophie exigeait qu'il mît au grand jour l'exposé des considérations qui avaient été le mobile de sa conduite ; et ce fut dans la vue de forcer ses contemporains, et surtout la postérité, à rendre justice à la probité, osons dire à la noblesse de ses intentions, que dans la septième de ses lettres il est entré dans les nombreux details qui attestent que ce ne fut ni pour faire lâchement sa cour (482) au fils et au digne successeur de Denys-le-Tyran, ni pour mendier bassement ses largesses, comme le fit Aristippe, qu'il entreprit deux fois le voyage de Syracuse ; mais que ce fut dans la brillante espérance de réaliser, comme on l'en flat-

tait, ce principe philosophique, résultat de son expérience personnelle et de ses méditations, que les peuples seraient heureux quand les philosophes seraient chefs de gouvernement, ou quand les chefs du gouvernement seraient philosophes (483).

Quoique peu d'hommes aient eu une existence dont le cours ait été plus glorieux, à tout prendre, que celui de l'existence de Platon, il est peu d'hommes qui aient attaché moins d'importance à la vie. On prétend que l'endroit du voisinage d'Athènes où était situé le jardin d'Académus, dans lequel il avait établi son école, était mal sain. Quelques médecins de ses amis lui conseillaient de se transplanter au Lycée; mais Platon leur répondit : « Je ne transporterais pas « mon domicile même sur le sommet

« du mont Athos pour prolonger ma
« carrière (484). »

Platon avait d'ailleurs une si haute réputation de probité ; on le jugeait si peu capable de commettre un crime quelconque, que, quoique Denys-le-Jeune eût porté la défiance et la crainte d'être assassiné au point de ne permettre à qui que ce fût de s'approcher de sa personne sans avoir préalablement fait examiner avec soin si l'individu qui venait vers lui n'avait point quelque glaive caché dans sa robe (485), Platon fut le seul que le tyran excepta de cette rigoureuse consigne, quoiqu'il n'ignorât pas d'ailleurs que le philosophe portait son amitié pour Dion au plus haut degré (486).

La gravité, la décence, le maintien austère étaient chez lui une sorte d'instinct : dès sa jeunesse tout son extérieur offrit le tableau de ces qua-

lités qui sont les véritables attributs, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, la livrée de la philosophie. Un auteur grec, que Diogène-Laerce nous indique, a rapporté qu'on n'avait jamais vu Platon rire que d'une manière très-modérée (487); et c'est peut-être de cette particularité exemplaire de la vie de notre philosophe qu'Epictète a tiré la règle dont il a fait le 42e. précepte de son *Manuel* (488).

On raconte de Platon un trait de modestie singulièrement remarquable. Il s'était rendu aux jeux olympiques : il était logé avec des personnes qui ne le connaissaient pas, et qu'il ne connaissait pas lui-même. Dans le commerce qu'il eut avec ces étrangers, soit à table, soit dans les passe-temps du reste de la journée, il mit tant de simplicité, tant d'urbanité, tant de bonhomie (489), qu'il for-

ma avec eux la liaison la plus étroite, et qu'il conquit toute leur affection, au point que ces étrangers étaient dans l'enchantement d'avoir fait connaissance avec cet Athénien. Platon ne leur avait rien dit ni de l'académie, ni de Socrate ; il leur avait seulement appris qu'il s'appelait lui-même Platon. Mais comme il n'y avait rien de plus ordinaire chez des Grecs, ainsi que chez nous, que l'identité de certains noms, ces étrangers n'avaient attaché aucune importance à ce nom. Ils suivirent Platon à Athènes ; et Platon les logea chez lui, leur prodiguant les soins et les attentions de l'hospitalité la plus affectueuse et la plus tendre. Ces hôtes s'empressèrent de prier Platon de leur faire voir le philosophe, disciple de Socrate, qui portait le même nom que lui, de les conduire à l'académie où il tenait son

école, et de vouloir bien les présenter à ce philosophe de manière à pouvoir jouir un peu de lui(490). Platon leur déclara alors avec ce é ger sourire qui lui était ordinaire : « C'est « moi-même qui suis le disciple de « Socrate ». Ces étrangers furent frappés d'étonnement d'avoir passé tant de jours avec le disciple de Socrate sans le reconnaître ; ils admirèrent surtout qu'il se fût conduit envers eux avec tant de modestie, et qu'étranger à toute ostentation il leur eût prouvé qu'il pouvait s'attirer l'estime et la confiance de ceux qui vivaient avec lui ; sans avoir besoin de l'appareil ordinaire de son rôle de philosophe (491).

Platon vit un jour quelqu'un de sa connaissance qui jouait aux dés ; il lui en fit des reproches. Celui qui jouait lui répondit : « Mais je ne joue

« que fort peu de chose. C'est fort
« bien, répliqua le philosophe; mais
« l'habitude de jouer que vous con-
« tractez, voilà qui n'est pas peu de
« chose (492). »

Il était parvenu à prendre l'empire de celle des passions du cœur humain qui est peut-être la plus difficile à maîtriser, la colère (493). Le philosophe Xénocrate entrait un jour chez lui. « Faites-moi le plaisir, lui « dit-il, de me fustiger ce jeune es- « clave; car je ne peux pas le fustiger « moi-même, attendu la colère dont « je suis animé contre lui. » Dans une autre circonstance il dit à ce même esclave, ou à un autre; « Ah, mal- « heureux! comme je te fustigerais « si je n'étais pas en colère (494)! »

Si Platon se tenait en garde contre les mouvemens désordonnés de la colère, il ne faisait pas de moindres

efforts, il ne prenait pas de moindres précautions pour se défendre des impulsions de l'orgueil et de la vanité. Il montait un jour un cheval dont les formes et l'allure avaient un air de prétention indigne d'un philosophe; il en descendit sur-le-champ en disant : « Il faut que j'évite la tentation « de m'en faire accroire en me voyant « si superbement monté (495). »

Il avait de la tempérance une si haute opinion, il en a fait un si grand et un si fréquent éloge dans ses ouvrages, qu'il était impossible que ce ne fût pas une de ses vertus favorites. Il vécut en effet avec une sobriété, une frugalité vraiment exemplaires. Timothée, fils de Conon, général des Athéniens, de retour à Athènes de quelques-unes de ces expéditions militaires qui firent sa gloire, y fut régalé dans des festins splendides, dans

des repas magnifiques que chacun s'empressait de lui donner. Au milieu de toutes ces fêtes Platon l'engagea à venir dîner chez lui dans sa retraite de l'académie : la simplicité et la décence firent les frais de ce modeste repas ; et Timothée, en se retirant, dit à ses amis : « Quand on a « l'honneur de dîner chez Platon on « a le bonheur de se bien porter le « lendemain (496). »

On sait à quel point l'ivrognerie était en horreur à Lacédémone; on sait également que les Spartiates pensaient que la meilleure leçon à donner à leurs enfans contre cet épouvantable vice était de leur offrir le spectacle d'un malheureux pris de vin (497). Platon avait la même opinion de l'efficacité de ce remède, et il donnait pour conseil à tous ceux qui étaient sujets à s'enivrer de se faire

apporter un miroir, et de s'y regarder quand ils étaient ivres; il pensait qu'il n'en fallait pas davantage pour guérir radicalement un ivrogne (498). Il était cependant un cas où Platon permettait aux buveurs de pousser jusqu'à l'ivresse; c'était celui de la célébration des fêtes de Bacchus. Selon toute apparence, cette licence momentanée n'était qu'un hommage légitime que l'on croyait devoir rendre au Dieu qui avait fait don aux hommes d'une si précieuse liqueur (499).

Ce n'était pas seulement dans les détails de sa vie intérieure et domestique que Platon se piquait de faire régner cette modestie, cette frugalité qui convient au véritable sage: on retrouvait le même caractère, la même simplicité de mœurs dans tous les détails de sa personne, et dans toute sa

conduite extérieure. Rigide observateur de toutes les bienséances de sa profession de philosophe, il s'interdisait avec les plus sévères précautions toutes les démarches, toutes les actions qui auraient été capables d'y porter atteinte. Il eut soin de s'abstenir dans son costume de tout ce qui aurait eu un air d'ostentation, une apparence de recherche : son vêtement ou sa chaussure n'avaient rien qui en fît remarquer ou l'élégance ou l'ornement. Il respectait dans ses cheveux l'ouvrage de la nature, et il ne souffrait point que la main de l'art vînt se mêler de leur ordonnance. C'était alors la mode à Athènes d'avoir beaucoup de bagues dans ses doigts, et Platon sentait que la philosophie aurait eu de quoi rougir de voir un de ses zélateurs imiter dans cette folie les petits-maîtres d'Athènes. Le ton de sa phy-

sionomie commandait la vénération et le respect ; et si sa physionomie laissait à cet égard quelque chose à faire, l'accent et la gravité de ses discours achevaient ce qu'elle avait commencé (500).

Tout le monde sait qu'Aristote se rendit dès sa jeunesse de Stagyre à Athènes pour entrer dans l'école de Platon, et qu'il suivit longues (501) années les leçons de l'académie : personne n'ignore que pendant tout le temps qu'Aristote fut au nombre des disciples de Platon, ils vécurent assez mal ensemble ; qu'Aristote eut envers son maître des procédés souvent incongrus, quelquefois révoltans, et qu'il lui donna lieu par cette conduite de le désigner par le quolibet de *poulain*. On prétend en effet que le poulain est dans l'usage de ruer contre sa mère après avoir sucé sa mamelle (502) ;

et s'être rassasié de son lait. Mais ce qui n'est peut-être pas aussi généralement connu, c'est la véritable cause, le vrai fondement de cette discorde, de cette zizanie entre deux individus que tant de raisons devaient faire vivre dans l'union la plus étroite, dans la plus affectueuse sympathie. S'il faut en croire Ælien, Aristote était, sous le rapport des mœurs, le parfait antipode de Platon : il courait après les plaisirs; il recherchait les jouissances; il avait beaucoup de soin de sa personne. Son costume se faisait distinguer par son élégance, sa chaussure par ses ornemens. Il portait les cheveux coupés à l'instar des petits-maîtres d'Athènes, et comme eux il avait des bagues plein ses doigts : au total il avait un air vraiment ridicule ; et le vain babil qu'il se permettait à tort et à travers achevait de rendre ses mœurs

tout-à-fait indignes d'un ami de la sagesse (503). Or, on sent que ces mœurs d'Aristote devaient d'autant plus déplaire à Platon, que Platon en avait de tout opposées. Platon dut essayer quelquefois, peut-être souvent, de faire rentrer Aristote en lui-même, et de le ramener par des remontrances à une conduite plus assortie à la profession austère qu'il semblait vouloir embrasser. Ces remontrances durent produire sur le disciple un effet contraire à celui que le maître en attendait : de là cette antipathie réciproque, qui du côté d'Aristote porta peut-être sa maligne influence au point d'en faire, de dessein formé, à plusieurs égards, le contradicteur et l'adversaire de la doctrine de son maître (504).

Cette conduite d'Aristote fut bien différente de celle de Xénocrate de

Chalcédoine, disciple de Platon comme lui, et qui l'accompagna dans un des voyages qu'il fit en Sicile (505). Outre l'épaisseur et la pesanteur d'esprit qu'on reproche à ce philosophe (506), il avait dans tout son extérieur un air de rusticité, et de malpropreté peut-être (507), dont Platon n'était pas plus l'ami que de la mise recherchée d'Aristote. Platon invita souvent Xénocrate à se mettre plus décemment, et à soigner un peu plus sa personne : il se permit même à cet égard quelques sarcasmes contre son disciple. Xénocrate ne s'en offensa jamais; au contraire : quelqu'un ayant tâché un jour de le piquer à ce sujet, et de le pousser à user de représailles envers Platon, Xénocrate sut avec bien de la sagesse imposer silence à celui qui le provoquait à une incongruïté pa-

reille; il lui répondit : « Les plaisante-
« ries que Platon se permet sur mon
« compte me font du bien (508).

Personne ne connut mieux que Platon le prix du temps; personne ne sentit mieux ou ne devina mieux la justesse de ce mot d'un ancien : « Économisez le temps; car son fil « sert à former le tissu de la vie. » Aussi, soit que Platon regardât le temps qu'on donne au sommeil comme temps perdu, soit toute autre cause, il n'aimait pas à dormir longuement; c'est ce qui lui a fait dire dans le VIIe. livre de son *Traité des Lois* : « Un « dormeur n'est bon à rien (509). »

Suivant notre philosophe, la chose du monde la plus agréable à l'oreille c'est la vérité (510). Il disait également que la plus pure et la plus suave de toutes les jouissances c'était de parler le langage de la vérité; c'est sur

le fondement de cette idée qu'il a dit dans son 11e. livre des *Lois* : « O « étranger, c'est une belle chose, une « solide chose que la vérité ; mais il « paraît qu'il n'est pas facile de la « persuader aux autres (511). »

Platon laissa transpirer dans ses ouvrages le désir de ne pas mourir tout entier, et d'avoir le bonheur qu'il restât quelque souvenir de lui, soit dans le cœur de ses amis, soit dans les fruits de sa plume (512). « De toutes « les rêveries du monde, dit le judi- « cieux Montaigne, la plus reçue et « la plus universelle est le soin de la « réputation et de la gloire ; et des « humeurs déraisonnables des hom- « mes, il semble que les philosophes « même se défassent plus tard et plus « envis de cette-cy que de nul autre : « il n'en est guère de laquelle la rai- « son accuse si clairement la vanité ;

« mais elle a ses racines si vives en « nous que je ne sais si jamais au- « cun s'en est pu nettement déchar- « ger (513) ». Cet amour, il faut dire ce besoin de la renommée, est en effet une de ces affections dont la nature a enlacé les filamens, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans le tissu de notre âme; il n'est peut-être pas même difficile d'apercevoir que dans cette affection, commune à tous les hommes, réside la source de tout bien moral; on a beau faire, on a beau philosopher contre l'amour de la renommée, il prend le dessus, et subjugue le raisonneur même qui se creuse le cerveau pour en démontrer le vide et le néant, et pour détruire son influence. Cicéron l'a très-judicieusement remarqué: « Ceux-même qui le combattent sont jaloux de mettre leurs « noms à la tête des traités qu'ils ont

penser que son nom sera prononcé avec honneur après lui par ceux qui furent les compagnons de ses travaux et les témoins de ses vertus, et qu'un jour peut-être la postérité, rendant justice à ce qu'il aura su faire pour le bien de ses semblables, honorera sa mémoire d'un mot de bénédiction (518).

Ne reprochons donc pas à Platon d'avoir éprouvé un sentiment si naturel à tous les hommes, et si légitime pour lui. Ne le blâmons pas d'avoir fait un vœu, du succès duquel il dut probablement avoir la conscience, et qui du moins a été accompli bien au-delà de ce qu'il espérait lui-même. Certes nul mortel n'a pu dire avec plus de raison que lui, ce que dit dans une de ses odes l'illustre ami de Mécène : « J'ai érigé « un monument qui durera plus que

« l'airain ; un monument que la vo-
« racité des siècles amoncelés, que
« l'impétuosité du torrent des âges ne
« pourront détruire (519) » ; et à cet avantage d'une impérissable durée, les ouvrages d'aucun mortel n'ont point le bonheur de jouer dans le monde pensant, dans le monde moral un rôle plus grand et plus honorable. « Oui, disciple vertueux du
« plus vertueux des hommes ; oui,
« illustre philosophe, successeur de
« celui de tous qui porta ce nom au
« plus juste titre ; oui, génie trans-
« cendant, qui as obtenu de tes nom-
« breux admirateurs ce surnom de
« *Divin*, dont la postérité a reconnu
« et sanctionné la justesse ; tu désiras
« que ton nom ne s'éteignît pas si-
« tôt dans la mémoire des hommes, et
« que tes ouvrages conservassent en-
« core quelques lecteurs après toi

« S'il est vrai, comme l'ont pensé quel-
« ques sages (520), et comme tu l'as
« pensé toi-même ; s'il est vrai que
« les âmes des gens de bien, de ceux
« d'entre les mortels qui n'ont vécu
« que pour le bonheur de leurs sem-
« blables, du haut des sublimes ré-
« gions de l'Olympe où elles repo-
« sent dans le sein de l'Architecte du
« monde, contemplent et connaissent
« ce qui se passe sur ce globe qu'elles
« ont jadis habité, ce ne doit pas être
« sans les plus douces, sans les plus
« vives émotions que la tienne voit
« à quel point les résultats ont sur-
« passé tes espérances. Tu te bornas
« à désirer que ton nom se conservât
« dans le cercle étroit de quelques
« amis témoins de tes vertus, et dépo-
« sitaires de tes plus secrettes pensées ;
« et ce nom dont la gloire remplissait
« de ton vivant le monde connu, a

« déjà traversé un assez grand nom-
« bre de siècles (521), sans rien per-
« dre non-seulement de son éclat,
« mais encore du saint respect dont
« il jouissait au milieu de ton école;
« tu te contentas de faire le vœu
« que tes amis gardassent de toi un
« souvenir honorable; et tes amis
« après ta mort décernèrent à ta
« mémoire les plus grands honneurs:
« Ils t'érigèrent une statue (522); ils
« t'élevèrent un autel; ils consacrè-
« rent certains jours de l'année comme
« jours de fête pour solenniser avec
« appareil la commémoration de tes
« talens et de ta sagesse (523). Ta mo-
« deste ambition fut qu'après que tu
« aurais cessé d'être du nombre des
« mortels tes ouvrages eussent le bon-
« heur de trouver grâce aux yeux de
« quelques zélateurs de la philosphie:
« serait-il possible que ton génie,

« soit absence de pénétration en ce
« qui concernait sa nature, soit dé-
« faut d'amour-propre et de suffi-
« sance, s'en fût imposé à lui-même
« sur le mérite de tes immortels
« écrits? Pendant les longues an-
« nées que l'illustre école de l'aca-
« démie dont tu avais jeté les fon-
« demens conserva son éclat et sa
« splendeur, tes ouvrages firent les dé-
« lices de ceux qui embrassaient et
« qui suivaient ta doctrine. Depuis,
« dans la succession des temps, ils
« conquirent l'admiration et le suf-
« frage de plusieurs grands hommes
« avides de s'initier aux mystères du
« monde pensant. Ce fut en vain
« qu'un génie extraordinaire instruit
« et formé à ton école, ton égal peut-
« être par la profondeur de ses con-
« ceptions, et par l'étendue de son
« intelligence, mais inférieur à toi

« par la pureté des principes (524),
« comme par l'élégance et par les
« grâces du style, conçut la hardie
« ambition de t'expulser du trône où
« la philosophie t'avait fait asseoir,
« et de s'y mettre à ta place : tout ce
« qu'il put obtenir, et certes ce fut
« pour lui le point culminant de la
« gloire, ce fut de partager avec toi
« au tribunal des hommes raison-
« nables ce siége d'où il avait eu la
« folle espérance de te faire tomber; et
« il lui fallut se contenter de partager
« cet empire dont il s'était flatté de
« se constituer le monarque (525).
« Quelque consistance que l'entête-
« ment de l'esprit de parti, que le
« fanatisme de l'intérêt de secte ait
« cherché à donner à cette rivalité,
« c'est à ces ouvrages qui t'ont fait dé-
« cerner le nom de *Divin* que se sont
« toujours attachées et que s'atta-

« cheront toujours de préférence les « âmes sensibles, les âmes probes, les « âmes religieuses qui aiment à se « nourrir, à se pénétrer de ces idées, « de ces principes de morale qui font « les hommes vertueux et les gens de « bien; de ces idées, de ces prin- « cipes sur l'existence d'un premier « être, sur l'immortalité de l'âme, et « sur la rémunération des actions « humaines dans une autre vie, seuls « propres à consoler l'homme de « tous les maux inséparables de l'hu- « manité. Oui, grand et divin Platon, « c'est dans tes immortels écrits que « les âmes de cette trempe sont ve- « nues jusqu'à ce jour, et ne cesse- « ront, tant qu'ils se conserveront sur « la terre, de venir puiser dans les « plus douces méditations les plus déli- « cieuses jouissances : et certes, quand « on est convaincu, comme ne peut

« s'empêcher de l'être tout esprit
« éclairé et de bonne foi qui sait et
« qui ose se dégager de toute im-
« pression des préjugés de l'enfance
« et des suggestions de l'éducation
« vulgaire; quand on est convaincu
« que c'est de la combinaison de tes
« saintes données sur la morale et la
« religion (526) que naquit, il y a
« dix-huit siècles, dans la métropole
« de la Judée, ce beau système,
« cette heureuse création de l'esprit
« humain, ce magnifique édifice au-
« quel on donna pour base ce ΛΟΓΟΣ,
« prédominant attribut de l'intelli-
« gence de l'Architecte du monde, ce
« ΛΌΓΟΣ qui, par les différens rapports
« sous lesquels il peut être considéré,
« offrit aux sages d'un peuple si voisin
« des peuples de l'orient le fondement
« d'une Mythe d'un nouveau genre;
« Mythe admirable, Mythe sublime,

« si les circonstances des hommes, des
« temps et des lieux n'avaient pas ren-
« du nécessaire le mélange de quel-
« ques accessoires de merveilleux et de
« superstition. Oui, quand on est con-
« vaincu que dans cet édifice, quel-
« que majestueux, quelque imposant
« qu'il puisse être, il n'est presque
« point une pierre que tu ne puisses ré-
« vendiquer à bon droit, on est frappé
« d'étonnement, on a peine d'en croire
« ses yeux, on admire; et dans la sorte
« d'extase, résultat de ce spectacle,
« on ne saurait ne pas s'écrier : hon-
« neur et gloire à ce prince des
« philosophes dont le système reli-
« gieux et moral a obtenu ce triom-
« phe insigne, que dans un système
« de même nature que l'on dit être
« l'ouvrage même de l'Auteur des
« choses descendu sur la terre pour
« endoctriner les hommes, l'œil de

« l'observateur éclairé et impartial « trouve et reconnaît, à de légères « modifications près, une identité « parfaite avec le système moral et « religieux de ce philosophe! »

Si cet Essai devait se borner aux détails relatifs à la personne de Platon, c'est ici que je pourrais regarder ma tâche comme terminée; mais il me semble que ce serait le faire pécher par une omission essentielle, si, pour le completter, je ne prenais pas la peine d'ajouter un aperçu rapide sur la marche, sur les progrès, sur les fortunes diverses du platonisme, et sur l'influence qu'a pu exercer dans le cours des siècles cette célèbre doctrine sur les divers systèmes qui ont joué un rôle considérable dans le monde pensant. Sans doute je suis éloigné d'entreprendre l'histoire du platonisme telle qu'il la fau-

drait pour ne laisser rien à désirer sur cette matière, et pour accomplir le vœu manifesté par quelques savans (527). Je dois me renfermer ici, et je me renfermerai dans de bien plus étroites limites. Je ne vais donner que la légère esquisse d'un sujet fait pour embrasser plusieurs volumes, et pour offrir à un homme de Lettres plusieurs années de travail.

De tous les philosophes Platon a été celui dont l'école a le plus brillé de son vivant, et jeté le plus d'éclat après sa mort, par le nombre et par le mérite de ses disciples. Ceux que mentionne Diogène-Laerce, quelque imposante qu'en soit la nomenclature (528), sont loin de la completter. Speusippe, qu'il met à la tête, neveu de Platon par Pothone sa sœur, prit le premier rang dans l'académie après la mort de son oncle, et la dirigea

en chef pendant huit années (529), à compter de la CVIII^e. olympiade; c'est de cette époque que les philologues font dater ce qu'ils appèlent l'*ancienne* ou la *première académie*. Sous la direction de Speusippe, elle ne s'écarta point de la doctrine de son chef: la plus grande partie de ses dogmes se maintinrent dans toute leur pureté (530); mais une innovation remarquable qui fut l'ouvrage de Speusippe, c'est qu'au lieu de ce noble désintéressement dont son oncle lui avait laissé l'exemple, il introduisit le premier (531) l'usage mercenaire de faire payer l'entrée de son école, et les philosophes perdirent dès-lors les nobles prérogatives qui avaient distingué leur honorable profession du vil métier des sophistes (532). On a reproché à Speusippe des moeurs licencieuses, du penchant à la vo-

lupté, la passion de l'avarice, et une fin peu digne d'un philosophe (533). Ce ne fut pas d'ailleurs un homme sans talens, si ce qu'on raconte du grand prix qu'Aristote paya pour quelques-uns de ses ouvrages est véritable (534).

A Speusippe succéda Xénocrate de Chalcédoine, homme d'un esprit obtus et lourd (535), mais dont Platon, à force de soins, de temps et de patience, fit un génie digne de soutenir un jour la réputation de son école. Xénocrate obtint la préférence sur Aristote (536), ce qui fut pour ce dernier une raison de plus d'élever autel contre autel, en ce qui concernait la doctrine de l'académie. Il en fut le chef pendant vingt-cinq ans, non moins recommandable par la fidélité avec laquelle il conserva sans altération le dépôt qui lui avait été confié,

que par l'extrême pureté de ses mœurs et sa probité exemplaire. Les tribunaux d'Athènes en effet lui rendirent cet hommage remarquable, qu'ils le dispensaient de la formalité du serment lorsqu'il était appelé devant eux en qualité de témoin (537); et Philippe, roi de Macédoine, déclara plus d'une fois que de tous les ambassadeurs qui lui avaient été envoyés par la république d'Athènes, Xénocrate était le seul que son or n'avait pu corrompre (538).

Polémon suivit Xénocrate; Polémon, sur qui l'exemple et les discours de Xénocrate produisirent le même effet que l'exemple et les discours de saint Ambroise produisirent, quelques siècles après, sur saint Augustin; c'est-à-dire que, ramené par degré (539) de la licence et du déréglement aux bonnes mœurs et à la sagesse (540),

il se consacra tout entier à l'étude de la philosophie, au point de surpasser en zèle pour le travail et en progrès dans la doctrine de son maître (541) tous les autres auditeurs de Xénocrate, et de devenir une des illustres colonnes de l'école platonique. A Polémon succédèrent Cratès et Crantor, avec lesquels finit le règne de la première académie (542).

Jusqu'alors les successeurs de Platon étaient demeurés assez exactement fidèles à la doctrine académique : mais Arcésilaüs, originaire de Pitane, dans l'Æolide, introduisit des innovations (543). Nous avons dit plus haut que les philosophes grecs, à l'instar des philosophes barbares, c'est-à-dire des philosophes qui les avaient précédés, avaient adopté la méthode de la double doctrine, de la doctrine *exotérique*, ou *vulgaire*, et de

la doctrine *ésotérique*, ou *mystérieuse* (544). Ce n'était qu'à ceux de leurs disciples dont ils croyaient avoir raison d'être les plus sûrs qu'ils révélaient les mystères de cette dernière doctrine (545); mais le nombre de ceux que le chef de l'école jugeait dignes de cette importante révélation était communément assez étendu. Arcésilaüs, qui voyait à côté de lui les sectateurs d'Aristote et de Zénon, les stoïciens et les péripatéticiens qui lui disputaient la palme, crut qu'il était prudent de restreindre la révélation des mystères, et en effet il en devint singulièrement économe.

D'un autre côté il altéra la doctrine de son école dans un point essentiel. Platon avait enseigné que les choses intellectuelles, que les *idées* seules étaient susceptibles de *science* (546); que ce n'était qu'aux choses de cette

nature que la *science* se pouvait approprier ; il n'admettait point par conséquent que les choses matérielles, que les objets quelconques des sensations, des impressions qu'éprouvent les sens prêtassent matière à la *science* : il enseignait que l'action des sens était lente et obtuse; qu'il était impossible que cette action nous donnât de justes notions des choses qui en étaient l'objet, parce que ces choses étaient dans un état de vicissitude, dans une sorte de rotation perpétuelle ; mais il admettait que du moins elles pouvaient être sujet d'*opinion*. Eh bien ! ce fut ce point fondamental du platonisme qu'Arcésilaüs altéra (547) : il enseigna que rien ne pouvait être sujet de *science*, que nous ne pouvons rien savoir, pas même acquérir la certitude de cette proposition, *nous ne savons rien*;

que toutes les choses étaient si profondément occultes, que l'intelligence, que les yeux de l'âme ne pouvaient pénétrer jusqu'à elles; qu'en conséquence il ne fallait rien affirmer (548); qu'il fallait tenir l'assentiment en suspens; attendu qu'il n'y avait rien de plus honteux que de faire marcher l'assentiment et l'affirmation avant la perception et la connaissance (549). La conséquence de ces principes était qu'il ne fallait ajouter aucune foi ni aux sens ni à la raison.

On voit que sur ce pied-là Arcésilaüs fut un des philosophes qui exagérèrent le plus la faiblesse et l'imperfection de l'entendement humain, et qu'à cet égard il se mit pleinement à l'unisson des pyrrhoniens (550), qui professaient la même doctrine (551). Arcésilaüs eut pour successeur La-

cydes, qui soutint pendant vingt six ans l'école de son maître dans les jardins d'Attalus, qui faisaient une dépendance de l'académie (552); mais Lacydes était inférieur à Arcésilaüs, sous le rapport de la dialectique et de l'art de bien dire : il en résulta que ses disciples l'abandonnèrent les uns après les autres, pour entrer dans l'école d'Epicure. Honteux de cette désertion, il céda sa place à deux de ses disciples (553), Télècle et Ævandre. Egésime de Pergame succéda à Evandre (554), et eut pour successeur le célèbre Carnéade, qui rétablit peu à peu la doctrine de l'académie dans sa pureté primitive ; ce qui fit donner à son école le surnom honorable de *nouvelle académie.*

Carnéade, originaire de la Cyrénaïque, sentit en prenant les rènes de l'école de Platon, qu'il fallait

abandonner la théorie d'Arcésilaüs, et ramener à peu près la doctrine au point où le fondateur de l'académie l'avait fixée : il bannit le *doute absolu* qui confondait le platonisme avec le pyrrhonisme ; mais ce fut sans aller jusqu'à la *certitude* admise par les péripatéticiens, par les stoïciens et par les sectateurs d'Epicure : il enseigna que l'homme n'avait point de règle constante et certaine pour discerner le vrai du faux, et qu'en supposant qu'un tel *critérion* existât, il n'existait pas du moins sans être subordonné aux impressions que fait éprouver à l'âme la présence des objets ; que cette affection de l'âme doit s'indiquer elle-même en même temps qu'elle indique l'objet présent dont elle est l'ouvrage, et que cette affection est la *fantaisie;* mais comme la *fantaisie* ne présente pas toujours

l'objet tel qu'il est réellement, et que souvent elle induit en erreur, il ne faut pas admettre tous ses jugemens; il ne faut admettre que ceux qui sont vrais; et attendu que nulle *fantaisie* n'est tellement vraie qu'elle ne puisse être fausse, et qu'il n'en est point de tellement fausse qu'elle ne puisse être vraie, et que sur ce pied-là le *critérion* se trouve résider dans la *fantaisie commune* du vrai et du faux, laquelle n'ayant pas de moyen certain de distinguer l'un de l'autre, ne saurait être proprement *critérion;* il s'ensuit que le *critérion* n'existe ni dans les sens ni dans la raison; que néanmoins l'homme ne pouvant se passer d'un *critérion* quelconque, il faut admettre comme tel la *fantaisie* lorsqu'elle est *probable, évidente*, et *non distraite par aucun doute;* que cette évidence de la *fantaisie* a ses degrés

de plus et de moins ; que la suprême évidence serait un véritable *critérion*, mais qu'il fallait ajouter foi à la *fantaisie* qui est assez généralement vraie, surtout lorsqu'elle a pour accessoire une seconde sorte de *critérion*; savoir, lorsqu'elle a pour elle des *probabilités exemptes de doutes*; lorsque, dans le concours de plusieurs *fantaisies*, l'on n'a pas lieu de penser que ce sont autant de folies ; lorsqu'enfin on a soumis sa *fantaisie* au plus sévère examen : il enseignait enfin que, dans les choses de peu d'importance, une *fantaisie* simplement *probable* suffisait ; que dans les choses d'une importance majeure il fallait que les *probabilités* ne fussent point affaiblies par des doutes ; qu'enfin dans les devoirs de la morale il fallait de plus tout soumettre au plus sévère examen (555).

Il paraît de là qu'Arcésilaüs et Car-

néade ne différaient qu'en ce que le premier fondait son *doute absolu* sur la faiblesse et l'impuissance de l'entendement humain, au lieu que Carnéade faisait résulter le défaut d'un véritable *critérion* (556), de ce que dans la nature des choses le vrai est mêlé avec le faux, et qu'aucun des deux n'est empreint d'un caractère infaillible et sûr qui serve à le reconnaître : du moins Carnéade laissait au sage l'*opinion*, et c'était bien là ramener le platonisme à sa pureté primitive.

Quant à ce que Cicéron dit de lui dans son troisième livre de la *Nature des Dieux*, que dans les discours de ce philosophe les Dieux étaient assez souvent maltraités, il est évident qu'en cela Carnéade n'avait d'autre but que de combattre la doctrine des dogmatiques, et surtout celle des

stoïciens sur le fatalisme et la prédestination. Carnéade possédait d'ailleurs dans un degré très - élevé le talent de l'éloquence (557) : ce fut cette raison qui le fit mettre à la tête d'une députation que les Athéniens furent dans la nécessité d'envoyer à Rome ; députation composée de Carnéade l'académicien, de Diogène le stoïcien et de Critolaüs le péripatéticien, qui parlèrent tous trois, en plein sénat, d'une manière si brillante, quoique dans des genres d'élocution qui différaient l'un de l'autre, que les sénateurs ne purent s'empêcher de dire : « Si les « Athéniens ont fait choix de ces « trois députés, ce n'est pas pour « nous persuader de faire ce qu'ils « désirent, c'est pour nous le com- « mander (558). » Carnéade fut remplacé dans le poste de chef de l'académie par Clitomachus (559), Car-

thaginois, qui fut jugé digne de cet honneur par la subtilité de son esprit et par son zèle pour les progrès de la doctrine de son maître. Clitomachus dirigea l'école de Carnéade pendant trente ans, jusqu'à sa mort, qui eut lieu la cent soixante-dixième olympiade.

Il eut pour successeur Philon de Larisse en Thessalie, auquel son érudition, son éloquence et la pureté de ses mœurs firent à Rome une grande réputation. Philon se rapprocha un peu de la doctrine du portique, en accordant, au sujet du *critérion*, que si les choses étaient incompréhensibles en ce qui concernait les perceptions de la *fantaisie*, elles pouvaient être comprises quant à leur nature (560). Cet écart de la pureté des principes platoniques a fait regarder Philon comme le chef d'une qua-

trième académie (561). Il se rendit d'ailleurs si recommandable par ses talens, que Cicéron lui fit l'honneur de venir se mettre au nombre de ses disciples. Philon vécut dans la plus étroite familiarité avec un certain Charmide (562), qui paraît avoir mérité des éloges chez les anciens, par le secret d'un talent mnémonique dont M. Feinaigle a voulu, dit-on, de nos jours renouveler les prodiges.

A Philon succéda finalement Antiochus l'Ascalonite, qui crut devoir suivre une route différente de celle de ses prédécesseurs ; il pensa qu'au lieu de combattre les autres sectes de philosophie, il fallait travailler à les concilier entre elles : en conséquence il associa les principes du portique à ceux de l'académie au point que l'on disait de lui qu'il philosophait dans une académie stoïque (563). Tout en

rétablissant l'ancienne doctrine de l'académie, il prétendit qu'elle concordait avec celle d'Aristote comme avec celle de Zenon. Cette circonstance fit envisager Antiochus comme le fondateur d'une cinquième académie (564). Tel fut du moins le berceau de la secte des *éclectiques* qu'on vit naître avec honneur dans Alexandrie en Egypte, après que les troubles répandus dans le monde par les déchiremens de la république romaine eurent cessé, et lorsqu'il fut enfin permis à la philosophie de reprendre haleine.

Avec Antiochus l'Ascalonite disparut cette illustre école de l'académie dont Platon avait jeté les fondemens, et qui durant près de quatre siècles s'était maintenue à Athènes sans interruption, dans un état de splendeur plus ou moins brillant. Quelles furent

les causes qui empêchèrent qu'Antiochus l'Ascalonite n'eût un successeur? c'est une question qu'il ne nous est donné de résoudre que par conjecture. Les circonstances personnelles d'Antiochus l'Ascalonite y eurent probablement la première part; le reste fut l'ouvrage des circonstances politiques, et plus encore des circonstances morales de cette époque vraiment remarquable; époque d'ailleurs bien facile à marquer dans l'échelle chronologique, puisque nous savons avec certitude que Cicéron, se sauvant de Rome pour échapper à l'ombrageuse tyrannie de Sylla, vint se cacher à Athènes dans l'école d'Antiochus (565); que Lucullus eut quelque temps ce philosophe à sa suite, et que M. Brutus son admirateur honora de son amitié, et accueillit même dans sa maison Ariston son frère (566).

Les circonstances personnelles d'Antiochus contribuèrent à dissoudre son école. Depuis long-temps les écoles d'Aristote, de Zénon, d'Épicure n'avaient plus de chef avoué, de maître en titre. Ce n'est pas que la doctrine de ces illustres philosophes n'eût à cette époque un très-grand nombre de sectateurs et de partisans. C'était peut-être par cette raison même qu'il n'existait point de lieu que l'on pût indiquer comme le siège métropolitain de l'école de Zénon, d'Épicure et d'Aristote. L'académie seule avait encore conservé le sien ; mais la conduite d'Antiochus l'Ascalonite lui en pronostiquait la perte. *Pour se maintenir, pour garder l'empire, dans le monde moral comme dans le monde physique, il faut montrer de la tenacité, de la persévérance dans le même système, de l'obsti-*

nation et même de l'entêtement dans les mêmes principes (567). La dissolution commence au moment où l'unité, qui est la base de l'existence, reçoit sa première altération. Si Carnéade n'avait pas réparé les brèches qu'Arcésilaüs et Lacydes avaient faites à l'académie, cette école n'aurait pas fleuri si long-temps. Les sectes des philosophes, à l'époque où Antiochus prit les rênes de l'école de Platon, étaient dans un état de guerre facile à imaginer. Il en fut d'Antiochus l'Ascalonite comme de ces princes qui n'ont rien de belliqueux dans le caractère, et qui aiment mieux transiger, céder même quelque chose de leur territoire, que de combattre : ce philosophe était essentiellement ami de la paix. Peut-être pensa-t-il, ce qui était assez raisonnable, que l'état de dissension et d'hostilité dans lequel vi-

vaient les philosophes nuisait à la philosophie, et qu'il fallait faire cesser ce scandale par des rapprochemens qui pussent amener une pleine réconciliation : peut-être avait-il un goût particulier pour ce rigorisme, pour cette austérité qui distinguait la morale des stoïciens. Comme les hypothèses qui donnent d'un fait l'explication la plus satisfaisante et la plus naturelle, semblent devoir être admises, nous pouvons regarder comme constant que ce fut du résultat de ces trois circonstances que se forma dans l'esprit et dans le cœur d'Antiochus l'Ascalonite le penchant qui lui fit jetter les bases de cet *Eclectisme*, de ce *Syncrétisme* philosophique dont l'origine remonte évidemment jusqu'à lui.

Ces deux mots méritent de nous arrêter un moment. Ils ont l'un et

l'autre leur origine dans des racines grecques. Le premier, *l'Eclectisme*, est formé de la préposition ἐκ et du verbe λέγω, renfermant d'ailleurs l'ellipse du génitif πόλλων διδαγμάτων : d'où il résulte que ce mot signifie *choisir entre plusieurs doctrines*, ou bien *trier, faire une triaille*. On est en effet convenu d'appeler *éclectiques* les philosophes qui font une espèce de triage dans la doctrine de chacun des autres philosophes, et qui adoptent de chacune de ces doctrines ce qui leur convient. Le *Syncrétisme* est formé de la préposition σὺν et du verbe κράω, qui expriment *mêler l'une avec l'autre, fondre ensemble des choses triées*; explication qui prouve que ce mot s'applique également aux philosophes éclectiques qui faisaient des principes, des préceptes, des points de doctrine qu'ils picoraient, s'il faut

ainsi dire, dans chaque secte de philosophie, ce que l'abeille fait des sucs qu'elle picore sur les fleurs. On voit donc que l'*Eclectisme* et le *Syncrétisme* ne sont au fond qu'une seule et même chose, et que s'il existe entre ces deux mots quelque différence, elle consiste uniquement en ce qu'ils expriment deux opérations dont une précède l'autre pour arriver à un résultat identique.

Néanmoins le savant Brucker a judicieusement remarqué, dans son *Histoire critique de la philosophie*, que quoique l'*Eclectisme* et le *Syncrétisme* eussent dû ne faire qu'une seule et même famille de philosophes, une différence qui fut bientôt établie dans la conduite des *éclectiques* et des *Syncrétistes* en amena une bien distincte dans le fond des choses qui sépara les deux dénominations. Outre

que les *syncrétistes* adoptèrent une méthode différente de celle des *éclectiques*; ils eurent, avec d'autres intentions, d'autres procédés. L'*Eclectisme* consistait à fouler aux pieds tous les préjugés, afin d'être bien en état de discerner le vrai d'avec le faux; et à choisir ensuite dans chaque école de philosophie ce que l'on y trouvait empreint du sceau de la vérité; base fondamentale qui excluait *unité de système et corps de doctrine*, et qui consacrait surtout *la tolérance des diversités d'opinions*. Les *syncrétistes* au contraire voulurent que *le choix*, que *le triage de ce que l'on jugeait admissible dans chaque secte* fût fondu en un *corps de doctrine*, et que ce *corps de doctrine* fût gardé, maintenu, enseigné, propagé comme tel.

Il paraît d'ailleurs que l'époque où

Antiochus l'Ascalonite donna le premier l'exemple de cette manière de philosopher, aida beaucoup à introduire ce nouveau système. En renversant de fond en comble, comme il le fit par sa méthode, l'école de Platon qui s'était soutenue jusqu'à lui, la secte des platoniciens perdit l'avantage qu'elle avait conservé jusqu'alors contre les autres sectes ses rivales. Le monde pensa se trouver alors dans une espèce de cahos. Les pythagoriciens, les platoniciens, les péripatéticiens, les stoïciens, les épicuriens, les sceptiques s'attaquaient, se combattaient à peu près à armes égales, et disputaient entre eux à qui s'emparerait du sceptre de la pensée et de l'empire de l'opinion. Telle était la véritable situation des choses à Athènes, à Rome, à Alexandrie, qui étaient à cette époque les métropoles du monde pensant : de

manière toutefois qu'Athènes, perdant tous les jours de sa considération et de son importance politique, marchait à grands pas vers sa décadence, au lieu qu'Alexandrie attirait chaque jour davantage les penseurs de tous les pays, principalement à cause de cette célèbre bibliothèque qu'un des Ptolémée y avait fondée à grands frais, et qui sera l'éternel regret des amis de la vérité et des lumières.

Le peuple juif, qui n'avait joué qu'un rôle assez obscur dans le monde en comparaison de celui des Grecs et des Romains, mais qui, à la faveur de son gouvernement théocratique, avait eu continuellement à sa tête un corps nombreux de lettrés, n'était pas alors dans une situation meilleure que la Grèce et que l'Empire romain. Le même cahos régnait à Jérusalem

et dans toutes les contrées de sa dépendance : la captivité de Babylone avait tout perdu dans le système religieux et moral de ce peuple. « Il est « presque impossible, a dit avec « beaucoup de raison l'auteur de « l'article *Eclectisme* de l'Encyclopé- « die, il est presque impossible à un « homme qui, parcourant beaucoup « de pays, a rencontré beaucoup de « religions, de ne pas chanceler dans « la sienne : il est très-difficile à un « homme de jugement qui fréquente « plusieurs écoles de philosophie, de « s'attacher de préférence à quelque « secte, et de ne pas tomber, ou dans « l'éclectisme, ou dans le scepticisme. » Or, à cet égard ce qui est vrai d'un individu, l'est également d'un peuple. Tant que les Hébreux ne sortirent point de l'étroite enceinte de leur territoire ; tant qu'à l'exemple des Chi-

nois ils vécurent dans une sorte d'excommunication réelle avec le reste de la terre, il leur fut aisé de conserver exemptes d'altération jusqu'à certain point les institutions de Moïse : mais lorsque les armes du monarque de Babylone eurent forcé ce peuple d'abandonner ses foyers; lorqu'une grande partie de cette nation vaincue eut été traînée captive sur les bords de l'Euphrate; lorsque le reste, à peu près, eut été contraint de chercher un asyle en Egypte, afin de se dérober à la vengeance du roi dont on avait égorgé le ministre; lorsque, par les suites et par la longueur de cette transmigration, les lettrés de Jérusalem eurent communiqué avec les prêtres de Memphis et de Thèbes sur les bords du Nil, avec les mages de Babylone dans la Chaldée, avec les brachmanes et les gymnosophistes

d'au-delà du Gange, ils ne furent plus les fidèles sectateurs de la loi mosaïque. A peine rentrés dans leur patrie par la protection et la bienveillance de Cyrus, on vit éclore un grand schisme, et Jérusalem ne tarda pas à voir un temple rival du sien s'élever dans Samarie. Les doctrines des sages de l'Orient et des sages de l'Egypte et de la Grèce s'étaient mêlées avec la doctrine du Pentateuque; et les sectaires de Samarie et de Jérusalem, après diverses vicissitudes de prépondérance et de dépression, après quelques déchiremens amenés par cette ambition si naturelle à l'homme de tous les temps et de tous les pays, de dominer sur la pensée par l'opinion, étaient enfin partagés en cinq grandes sectes, les Caraïtes, les Sadducéens, les Pharisiens, les Esséniens et les Thérapeutes, à l'époque dont je parle;

à l'époque où Antiochus l'Ascalonite posa sur les débris de l'école de Platon les premières pierres de l'*Eclectisme*.

Tel est en raccourci le tableau du monde pensant à cette mémorable époque, et je ne crains pas d'être démenti, parce que ce n'est point ici un croquis d'imagination ; c'est le fidèle exposé de l'histoire. Les pythagoriciens, les caraïtes, les platoniciens, les sadducéens, les péripatéticiens, les pharisiens, les stoïciens, les esséniens, les épicuriens, les thérapeutes avaient chacun dans sa secte leur métaphysique, leur physique, leur dialectique, leur morale, sans compter les variétés d'accessoires mystiques et mystagogiques qu'ils entremêlaient presque tous, plus ou moins, à leurs doctrines particulières. Au milieu de ce cahos d'opinions, de cette reniar-

quable *hétérodoxie*, les sceptiques faisaient bande à part; les sceptiques qui, sous prétexte de vouloir examiner tout et se rendre raison de tout (568), doutaient de tout.

Ce fût au milieu de cet état de choses, au milieu de ce vague dans les systèmes, au milieu de ces ondulations, de cette tourmente d'opinions, que les bons esprits qui, en tout temps, ont été et seront en assez petit nombre, appelaient de toutes parts l'*éclectisme*, comme un point fixe où l'esprit humain pût trouver un port. Antiochus l'Ascalonite, qui avait bien vu ce qui était, et bien jugé ce qui devait être, tenta un moyen sage en lui-même, mais qui n'eut point de succès.

D'autres virent et jugèrent, à peu près à la même époque, ce qu'Antiocus l'Ascalonite avait vu et jugé; mais ils ne furent pas plus heureux

que lui, parce qu'ils tentèrent des moyens marqués à ce qu'il paraît au coin de la démence et de la folie. Tel fut cet Apollonius de Tyane, ville de Cappadoce, qui naquit à peu près la première année de l'ère chrétienne, et qui fit grand bruit de son temps, s'il faut en juger, soit par les détails dans lesquels Apulée et Lucien sont entrés à son sujet, soit par la vie (569) que Philostrate nous a laissée de ce célèbre jongleur, ainsi que par l'examen critique que fit Eusèbe de Césarée de cet ouvrage de Philostrate.

Tel fut également ce Simon que les *Actes des Apôtres* désignent par le surnom de *magicien* (570) : c'était un juif originaire de Samarie, la rivale de Jérusalem. Ce juif dut faire à Rome, sous l'empereur Claude, une sensation prodigieuse, puisque le sénat et le peuple romain (ainsi que

nous l'apprend Justin, martyr (571), lui-même) le proclamèrent *Dieu*, et lui érigèrent à ce titre une statue qui était encore sur son piédestal à l'époque où ce fameux Père de l'église écrivit sa première Apologie (572). Tel fut encore cet autre juif, également originaire de Samarie, comme Simon, auquel Justin, martyr, donne le nom de *Ménandre*, qui, suivant ce Père de l'église, fit des miracles à Antioche, et qui persuadait à ses disciples que la mort ne saurait jamais les atteindre (573).

Dans le voisinage de Jérusalem était né, à la même époque, un autre juif auquel sa doctrine, sa conduite et sa fin donnent l'air d'un nouveau Socrate. Témoin du cahos religieux et moral qui régnait parmi ses compatriotes, il osa entreprendre de faire cesser les hostilités et les dissensions

de leurs sectes. Peut-être ambitionna-t-il la douce gloire de les réconcilier. Il s'attira la haine de toutes; et comme Socrate, après des controverses et des tribulations de tout genre, il périt d'une mort tragique pour récompense de son zèle et de ses bonnes intentions, sans laisser, non plus que le sage grec, aucun monument écrit de sa doctrine (574).

Ce sage Hébreu s'était attaché des disciples parmi les lettrés de sa nation. Après la mort de leur maître, ils donnèrent des suites à son projet. Les circonstances étaient favorables pour l'étendre au-delà même des limites de la Judée (575); ils avaient vu ce qu'Antiochus l'Ascalonite d'une part, ce qu'Apollonius de Tyane, ce que Simon et Ménandre de Samarie d'autre part, avaient tenté sans de grands succès; ils avaient vu que l'espèce hu-

maine est partagée en deux classes, celle des amis des lumières et de la sagesse qui sont partout assez clair semés, et celle des ignorans avides du merveilleux qui sont partout le très-grand nombre : ils avaient considéré que pour opérer une révolution dans le monde pensant composé de ces deux classes, il fallait les intéresser et se les concilier toutes les deux en même temps ; au lieu qu'Antiochus l'Ascalonite d'une part, en présentant sa doctrine platonico-stoïcienne toute nue, n'avait pu captiver que les sages, tels que Lucullus, Cicéron, M. Brutus et Caton d'Utique, et qu'il avait laissé la multitude de côté ; et que d'autre part, Apollonius de Tyane, Simon et Ménandre de Samarie, par les merveilles et les miracles qu'ils opéraient, s'attiraient les hommages de la multitude, mais n'obtenaient

des sages que le dédain et le mépris. Les disciples du Socrate de Jérusalem virent donc que pour obtenir des succès il fallait s'adresser à la fois à la multitude et aux sages, et fonder par conséquent un système, un plan de doctrine qui pût convenir en même temps à tout le monde.

Dans cette vue ils mirent à contribution la philosophie de Pythagore, celle des platoniciens et des stoïciens; ils empruntèrent de la morale de ces trois sectes ce que chacune d'elles contenait de plus pur, de plus religieux, de plus sain, et ce fut le lot qu'ils assignèrent aux sages. Les saints livres du judaïsme leur offraient des matériaux d'une mythe dont ils firent l'application avec assez d'adresse à leur maître; ils ornèrent, ils embellirent à leur gré l'histoire de sa vie, dont les détails n'étaient point sortis

de l'enceinte de Jérusalem et de son voisinage ; ils donnèrent à cette histoire cet appareil de prodige, de miracle, de merveilleux qui en impose facilement à la multitude, qui la séduit, l'entraîne et la pousse au fanatisme par la superstition : ils savaient que les onze sectes au milieu desquelles ils formaient le projet d'en fonder une nouvelle, étaient dans un état de guerre interminable, parce qu'il paraissait impossible qu'elles se vainquissent réciproquement. Après tout, l'autorité de Pythagore valait bien celle de Platon ; l'autorité de Platon avait bien autant de poids que l'autorité d'Aristote ; l'autorité de Zadoc était bien aussi imposante que l'autorité d'Hillel (576) : chacun de ces sectaires avait pour refrain, *le maître l'a dit*, ἔφη διδάσκαλος, *dixit magister*. Mais comme ces maîtres n'é-

taient que des hommes, il n'y avait pas de raison de céder à l'un plutôt qu'à l'autre : il fut donc clair qu'afin de subjuguer tous ces maîtres qui n'étaient que des hommes, il fallait que la nouvelle secte présentât le sien comme un Dieu ; que ses apôtres s'annonçassent comme les envoyés, comme les délégués, comme les plénipotentiaires de Dieu même, et que tous les détails de leur conduite et de leurs discours fussent marqués au coin de ce ton de conviction et d'autorité, de cet air de confiance, de courage et d'enthousiasme qui fait les prosélytes et qui assure les conquêtes sur l'opinion.

Ce plan arrangé, les fondateurs de la secte nouvelle sortirent de Jérusalem et de la Judée : les pharisiens, les sadducéens qui avaient immolé leur chef ne les auraient pas épar-

gnés ; ce n'était pas d'ailleurs dans Jérusalem et dans la Judée, où ce chef avait vécu, et où son histoire était encore toute récente, qu'on pouvait espérer des succès, même auprès de la multitude. Ses disciples se répandirent donc au-dehors, dans la Palestine, dans la Grèce, dans Rome même; mais ils choisirent principalement pour théâtre de leurs prédications les diverses régions de l'Asie mineure. Ils commencent par s'annoncer pour des *porteurs de bonnes nouvelles* (577); ils présentent leur maître comme le vrai Dieu; ils déchirent le voile qui avait éloigné jusqu'alors les regards du vulgaire, de la plupart de ces dogmes qui composaient la philosophie *ésotérique* des sages de la Grèce et de l'Orient; ils parlent à découvert de l'unité de Dieu (578), de l'immortalité de l'âme,

des peines et des récompenses dans une autre vie ; ils attirent à eux tous les ignorans et les imbécilles en proclamant, comme un oracle divin, « heureux sont les pauvres d'esprit, « car le royaume du ciel est à « eux (579) » ; ils enrôlent tous les gueux, tous les mendians sous leur bannière en parodiant cette pensée de Platon, « qu'un chameau passerait « plutôt par le trou d'une aiguille, « qu'un riche n'entrerait dans le « royaume du ciel (580) » ; ils font jouer en même temps les ressorts théurgiques d'Apollonius de Tyane, de Simon et de Ménandre. D'un autre côté ils touchent, ils frappent, ils intéressent les sages par la pureté, par la sainteté de leur morale, dont ils présentent un très-beau type dans les actions et dans la conduite de leur

plus ou moins marqué. Nous devons compter également parmi les célèbres éclectiques de cette époque, ce Favorin qui brilla sous le règne de Trajan et d'Adrien, et qui allia la doctrine d'Epictète son maître à celle de l'académie; ce Taurus dont Aulu-Gelle (584) fut le disciple; Apulée dont quelques enthousiastes voulurent faire le second volume d'Apollonius de Tyane; Maxime de Tyr, dans les Dissertations duquel on ne trouve pas toujours la plus pure doctrine de Platon; enfin Plutarque et Galien, qui tout en payant à Platon le tribut d'une admiration légitime, paraissent constamment fidèles à la maxime d'Horace, *de ne jurer par aucun maître.*

Ce n'était peut-être que par la difficulté qu'il y avait réellement à donner à l'*Eclectisme* une forme aussi

régulière et aussi méthodique que le comportait sa nature, que le projet n'en avait point été de nouveau tenté depuis Antiochus l'Ascalonite. Alexandrie était déjà depuis long-temps une des métropoles de la philosophie; c'était là que la *sédition des sectes* régnait avec le plus de liberté, et par conséquent avec le plus de scandale (585). Le philosophe Potamon entreprit de le faire cesser (586). S'il est impossible de fixer avec précision l'époque où vécut ce philosophe, il est du moins aisé d'en déterminer l'approximation. On a eu raison de se défier du récit de Suidas, qui fait vivre (587) Potamon dans les dernières années qui précédèrent l'ère chrétienne. Le texte de ce lexicographe paraît altéré; cet écrivain ne jouit pas d'ailleurs d'une grande réputation d'exactitude; enfin Diogène-

Laerce, dans un texte qui semble ne laisser rien à désirer sur cette question chronologique, parle de Potamon comme d'un philosophe qui vivait peu de temps avant l'époque où il écrivait lui-même la vie des philosophes. « J'ajoute, dit ce biographe, « que depuis peu de temps, πρὸ ὀλίγου, « Potamon d'Alexandrie a formé la « *secte éclectique* en faisant le triage « de ce qui était de son goût dans « chacune des autres sectes (588). » Or, l'opinion commune des érudits place Diogène-Laerce à la fin du deuxième siècle de l'ère chrétienne, ou au commencement du troisième : c'est donc peu de temps avant la fin du deuxième siècle, et peut-être sous le règne de Commode ou de Pertinax, qu'il faut placer Potamon.

C'est dommage qu'on n'ait pas laissé venir jusqu'à nous l'ouvrage de

ce philosophe dont Diogène-Laerce nous transmet le titre. Nous aurions vu dans ses *Elémens* (589) les données fondamentales de son système, et nous pourrions le juger avec pleine connaissance de cause; mais réduits comme nous le sommes à nous contenter d'un très-petit échantillon que nous en fournit Diogène-Laerce, nous ne pouvons nous en former qu'une idée assez imparfaite. Ce qu'on y voit de plus clair, c'est que Potamon admit deux critérions de la vérité (590), l'un par lequel le jugement est formé, qui est l'intelligence; l'autre par l'intermédiaire duquel le jugement est formé, c'est-à-dire la fantaisie la plus fidèle et la plus exacte: on y voit également qu'il admettait deux principes de toutes choses; *la matière* et *l'ouvrier*, c'est-à-dire, pour parler le

propre langage de Platon, τὴν ὕλην, καὶ τὸ ποιοῦν. (591).

Ces deux bases, surtout la dernière, étaient, comme on voit, du platonisme tout pur; car on sait que Platon admettait deux premiers principes, *Dieu* et *la matière*, le ταὐτὸν et l'ἕτερον, l'être qui est toujours le même, et l'être qui change toujours; *l'être qui fait et l'être qui est fait*, en un mot l'*ouvrier* et la *matière*. Ce mot τὸ ποιοῦν, qui joue un grand rôle dans le platonisme, mérite de nous arrêter ici un moment. Le sens de ce mot n'est point équivoque; il est technique dans la philosophie de Platon; il signifie l'*être qui fait*, *qui ordonne*, *qui arrange*, *qui donne la forme*: c'était-là son acception de rigueur dans la doctrine de Platon comme dans celle de tous les philosophes qui tenaient pour axiome que rien ne

se fait de rien, *ex nihilo nihil*, ἐξ οὐδενὸς οὐδὲν. Les auteurs du christianisme avaient eu des raisons pour admettre un axiome contraire (592) ; ils avaient admis la *création*; ils avaient supposé qu'il avait existé un temps où rien n'existait que Dieu seul, et qu'à une certaine époque Dieu avait tiré l'univers du néant (593) ; et, comme on voit, ils avaient appelé *créer* l'action de faire quelque chose de rien ; ce qui était tout l'opposé de la doctrine des philosophes grecs ; mais parmi ces philosophes, Platon, surtout dans les temps de la primitive église, tenait un des rangs les plus distingués. Platon était dès-lors le *divin Platon*. Ce qui embarrassait d'ailleurs les prédicateurs du christianisme au sujet du dogme de la *creation*, c'est que ce dogme étant nouveau, et tout nouveau, n'avait

pas dans toute la langue grecque, quelle que fût la richesse de son vocabulaire, un seul mot qui pût l'exprimer (594). On crut donc important de déterrer dans Platon la chose et le mot en même temps, et ce fut saint Justin, martyr, qui se chargea de cette grande découverte.

Dans la vingt-deuxième section de son *Exhortation aux Grecs*, ce Père de l'église disserte sur l'expression *je suis celui qui est*, dont Dieu se servit en s'adressant à Moïse. Saint Justin pose en fait que si Platon s'est servi du même participe du même verbe *être* pour exprimer l'*Être suprême*, *l'Être par excellence*, c'est qu'il a emprunté de Moïse cette expression, et qu'il a adroitement substitué le neutre τὸ ὄν au masculin ὁ ὤν, pour éviter que les Athéniens ne lui fissent boire la ciguë comme ils la firent boire à So-

crate. Si jamais allégation a été téméraire, si jamais assertion a été dénuée de preuves, c'est bien l'allégation, c'est bien l'assertion de saint Justin sur ce point. Néanmoins cét apôtre du christianisme amène à ce propos sur le tapis une expression de Platon qu'on trouve dans le *Timée*; la voici : « Dieux des dieux dont je suis l'ou- « vrier : » Θέοι Θεῶν ὧν ἔγω δημιούργος (595); et s'arrêtant sur ce mot δημιούργος, il s'exprime ainsi : « Il est nécessaire à « mon avis de faire remarquer ici que « Platon n'emploie point dans cet en- « droit le mot ποιητὴν, *faiseur* (596), « mais qu'il emploie celui d'*ouvrier* « *des dieux*, δημιούργος; car *selon l'o-* « *pinion de Platon* il y a une grande « différence entre ces deux mots; le « ποιητὴς, *le faiseur*, sans avoir besoin « de nulle autre chose que de sa puis- « sance et de son autorité, *fait ce qu'il*

« *fait*, ποίει τὸ ποιούμενον : au lieu que « l'*ouvrier*, ὁ δὲ δημιούργος, prend dans la « matière la puissance, la cause effi- « ciente de son travail pour faire ce « qu'il fait (597). »

Selon l'opinion de Platon, dit saint Justin, κατὰ τὴν αὐτοῦ Πλάτωνος δόξαν. Mais où est donc le passage du *Timée* sur les expressions techniques duquel disserte ici ce docteur de la primitive église ? où est le passage de ce dialogue de Platon dans lequel ce philosophe a déclaré qu'il prenait et qu'il entendait prendre le mot ποιητὴς, et le verbe ποίειν sa racine, dans ce sens là ? Pourquoi saint Justin, qui se pique de citer les propres termes de Platon à l'appui de beaucoup de traits peu importans, a-t-il omis de le faire dans ce cas-ci, où il s'agissait d'un des points les plus essentiels dans la doctrine de ce philosophe ? S'il était vrai,

comme le prétend si gratuitement saint Justin, que Platon eût établi entre le mot ποιητὴς et le mot δημιούργος la différence de sens qu'il lui prête de son crû, est-il concevable qu'au mépris de cette différence Platon eût employé le participe ποιῶν, de la même famille que ποιητὴς, dans un sens parfaitement synonyme de δημιουργῶν. Si le mot ποιεῖν, ainsi que le prétend saint Justin, devait s'entendre dans le *Timée* de *Dieu créant* ce qu'il a créé, sans avoir besoin de nulle autre chose que de l'exercice de son pouvoir et de sa puissance, et par conséquent sans avoir besoin de matière, est-il concevable que Platon, oubliant cette acception de ce mot, s'en fût servi pour exprimer une des fonctions, j'ose le dire, les plus ignobles des dieux du second ordre, celle qu'il leur attribue dans un des passages du *Timée* que

j'ai noté, *de faire les cheveux de l'homme* (598)? Est-il concevable d'ailleurs que Platon, en parlant de ces mêmes dieux qui n'étaient, suivant la doctrine de ce philosophe, que les *manouvriers de Dieu* lui-même, du Dieu par excellence, et qui par conséquent n'avaient point la faculté de créer; est-il, dis-je, concevable que Platon, en parlant de ces mêmes dieux, se fût servi de la même expression, de la même identiquement à laquelle saint Justin prétend que Platon a attaché l'*idée de créer?* Or, c'est ce que Platon a fait dans un passage du *Timée*, t. IX, p. 399, quatrième ligne, de l'édition de Deux-Ponts, en ces termes: νῦν δὴ τοῖς περὶ τὴν ἡμετέραν γένεσιν δημιουργοῖς.

Avec un peu plus de bonne foi et de pudeur, saint Justin aurait remarqué que Platon s'est livré dans le *Ti-*

mée, avec une sorte de complaisance, à une grande variété d'expressions dans tous les détails relatifs, non pas à la *création,* mais à l'*organisation* et à la *confection* de l'univers; variantes que j'ai eu grand soin de noter pour la plupart dans la traduction que j'ai exécutée de cet ouvrage(599). Saint Justin se serait abstenu de créer à sa manière pour la langue grecque les mots *créer* et *créateur,* qui n'y existent aucunement (600); il se serait abstenu surtout de mettre aussi témérairement Platon en contradiction avec lui-même; car saint Justin reproche, chose inconcevable! à ce philosophe d'avoir admis *deux principes, Dieu et la matière* (601). Qu'aurait donc fait le Dieu de Platon de la faculté de créer, c'est-à-dire du pouvoir de faire quelque chose de rien, si selon Platon son Dieu ne pou-

6*

vait faire quelque chose que de quelque chose? N'est-il pas d'une évidence palpable que si le Dieu de Platon avait eu le pouvoir *de créer*, c'est-à-dire *le pouvoir de faire quelque chose de rien*, Platon n'aurait pas admis avec son Dieu *la coexistence, l'œquœvité de la matière?* Nous nous en rapportons sur ce point, comme saint Justin, aux hommes de bon sens qu'il prenait pour juges (602).

Mais d'une part le christianisme que saint Justin avait embrassé en désertant le platonisme, admettait le dogme de la *création*. L'autorité de Platon, d'autre part, était d'un grand poids, d'un très-grand poids dans les esprits: c'était donc un puissant moyen de faire admettre le dogme de la création, que de prétendre que Platon l'avait reconnu. Saint Justin connaissait d'ailleurs par expérience la force du

mot *le maître l'a dit;* il savait que dans les matières d'opinions et de doctrines, pour un sage qui veut examiner, vérifier, constater, il y a cent imbécilles qui croient aveuglément sur parole; il savait que l'esprit de secte n'est pas difficile, et qu'il reçoit sans examen tout ce qui le sert; il prévoyait peut-être les hautes, les brillantes destinées du christianisme, et il pressentait qu'il viendrait un temps où l'on donnerait le titre imposant de *Pères de l'église* aux écrivains qui en auraient été les premiers coryphées, et que tout ce que contiendraient leurs écrits serait reçu comme des oracles. Ces temps-là ont existé, sans doute, mais ils ne sont plus. La raison humaine a déchiré les langes dans lesquels on était parvenu à l'envelopper; et l'imprescriptible droit d'examen dont elle fut long-temps

dépouillée, elle a su en reprendre l'usage. Que saint Justin soit donc compté tant qu'on voudra parmi les Pères de l'église. Les bons esprits, ceux qui, sachant mettre de côté l'autorité des noms, ne cèdent qu'à l'autorité des choses (603) et à l'évidence logique, ne lui feront pas moins le reproche d'avoir établi entre le mot ποιητὴς et le mot δημιουργὸς une différence toute de sa façon, et d'avoir prêté à Platon un sentiment qu'il n'a pu avoir, une opinion qu'il n'aurait pu professer, sans se mettre en contradiction avec lui-même.

Je reviens à Potamon. La secte *éclectique* dont il fut ou le restaurateur ou le fondateur, ne fit entre ses mains que peu de progrès. L'auteur de l'article *Eclectisme* de l'Encyclopédie a fait d'assez judicieuses réflexions sur les causes de ce résultat.

La nouvelle secte fut seulement signalée. Comme c'était de la doctrine de Platon que Potamon avait le plus emprunté, et qu'en effet c'étaient les opinions platoniques qui tenaient le rang le plus distingué dans son système (604) ; on donna à Potamon et à ses disciples le nom de *nouveaux platoniciens;* et comme d'un autre côté Alexandrie fut le premier siége de cette école (605), on les désigna également par le nom de *philosophes Alexandrins.*

Ammonius Saccas d'Alexandrie, disciple de Potamon, lui succéda ; il donna de la consistance et de la considération à la secte. Théodoret, dans son Discours sur la Providence, nous apprend que ce fut sous le règne de Commode (606) qu'Ammonius Saccas embrassa la philosophie *éclectique,* c'est-à-dire qu'il s'attacha à

l'école de Potamon; et comme probablement entre cette époque et celle où le disciple succéda au maître, il s'écoula quelque temps, il n'y a pas lieu de s'étonner que Diogène-Laerce, qui, suivant l'opinion la plus commune des érudits, écrivit son histoire des philosophes sous Septime Sévère, dans le passage du deuxième au troisième siècle (607), n'ait rien dit d'Ammonius Saccas, comme il l'a fait de Potamon. J'ai à reprocher à l'encyclopédiste un anachronisme bien grave à cet égard; il fait naître Potamon sous Alexandre-Sévère; mais si Potamon était né sous Alexandre-Sévère, il impliquerait qu'Ammonius Saccas, son successeur, ait embrassé la philosophie *éclectique* sous Commode, dont le règne précéda d'un assez bon nombre d'années celui d'Alexandre-Sévère.

Il ne faut pas non plus confondre cet Ammonius Saccas, chef de la secte *éclectique*, avec un autre philosophe simplement connu sous le nom d'Ammonius tout court, qui écrivit en faveur du christianisme. Porphyre, ami et disciple de Plotin, successeur immédiat d'Ammonius Saccas; Porphyre, dans le troisième livre de son ouvrage contre les chrétiens, avait donné quelques détails biographiques sur le compte de cet Ammonius Saccas. On sent bien que lorsque les chrétiens eurent écrasé toutes les sectes de philosophie, ils n'épargnèrent pas cet ouvrage de Porphyre (608); mais le fameux Eusèbe de Césarée, dans son *Histoire ecclésiastique*, liv. IV, chap. 19, nous a conservé une partie de ces détails. Il en résulte qu'Ammonius Saccas, le chef de la secte *éclectique*, le suc-

cesseur de Potamon, le prédécesseur de Plotin, avait été élevé par ses parens dans les principes du christianisme, mais qu'au moment où l'âge lui permit de faire usage de sa raison, il abandonna les docteurs chrétiens pour s'attacher aux philosophes. Le savant auteur de l'*Histoire de la Philosophie*, Brucker, a puisé dans la bibliothèque de Photius, dans Théodoret, dans Suidas et dans Nicéphore de plus amples particularités touchant cet illustre successeur de Potamon, qui eût le courage d'entreprendre de consommer un projet (609) dont ce dernier n'avait fait en quelque façon que l'ébauche. Les écrits de Sextus Empiricus, et surtout son grand ouvrage *Contra Mathematicos*, d'un côté; les apologies des athlètes du christianisme, de Justin, martyr, de Tatien, d'Athénagore, de Théo-

phile d'Antioche, de l'autre, portaient de concert de rudes coups aux diverses sectes de philosophie, en leur reprochant leur dissentiment et leur discordance. Il était temps de songer à mettre de l'ordre dans ce cahos. Clément d'Alexandrie disait : « Ce que j'appelle philosophie n'est « ni la philosophie des platoniciens, « ni celle des stoïciens, ni celle des « épicuriens, ni celle des péripaté« ticiens ; mais tout ce que les sectes « de ces philosophes ont dit de bon « et de propre à nous conduire au « bien, le choix de tout cela c'est ce « que j'appelle philosophie (610). » Saint Justin lui-même, quelque ardent adversaire qu'il se montrât de la philosophie et des philosophes, n'avait pu s'empêcher de reconnaître que chaque secte en particulier avait vu et bien exprimé des choses de

même nature que les germes du λόγου divin (611). Il ne s'agissait donc que de faire le choix de ces choses marquées au coin du *verbe de Dieu*, de *la raison de Dieu* ou de *la parole de Dieu* (612). Telle fut la tâche qu'Ammonius Saccas s'imposa. Des succès signalèrent son entreprise (613) : il s'attacha un assez grand nombre de disciples, au nombre desquels on compte l'illustre Plotin et le célèbre Origène (614), qui joua depuis un grand rôle dans le christianisme. La doctrine pythagorico - platonique d'Ammonicus Saccas inspira une telle admiration qu'il passa lui-même pour être inspiré de Dieu (615), parce qu'il avait su mettre de la véritable sublimité dans sa théologie. A l'exemple de Pythagore et de Platon, il sépara ce que son système avait de plus commun et de plus vulgaire de

ce qu'il avait de plus élevé et de plus transcendant; il imposa la loi du secret à ses disciples les plus intimes; il en exigea la promesse sous la religion du serment, et il mourut vers l'an 243 de l'ère chrétienne, ne laissant, comme le Socrate d'Athènes et comme le Socrate de Jérusalem, aucun monument écrit de sa doctrine (616).

Une des vues d'Ammonius Saccas en jetant les fondemens du véritable *éclectisme*, avait été d'opposer par ce système un rival au christianisme (617), dont les progrès alarmaient sérieusement les philosophes. Ammonius Saccas ne dut être donc rien moins qu'un des zélateurs du christianisme, et lorsque tous les monumens de l'histoire déposent que Plotin son disciple et son successeur, que Porphyre, disciple et successeur de Plotin se sont montrés les antago-

nistes les plus ardens du christianisme; s'il est au monde un paradoxe inconcevable, c'est celui de prétendre qu'Ammonius Saccas a été chrétien, qu'il a vécu chrétien toute sa vie, qu'il a même laissé des écrits propres à nourrir la piété et la foi des chrétiens, et notamment un livre marqué *au coin du génie*, intitulé de la *Concordance de Moïse et de Jésus* (618).

Tout inconcevable qu'est ce paradoxe, Eusèbe, le fameux Eusèbe de Césarée, aveuglé par sa haine contre Porphyre autant que par son zèle forcené pour le christianisme, l'a soutenu. C'était une occasion de traiter Porphyre d'impudent menteur, et il n'y a pas manqué; c'était surtout une occasion d'ériger en article de foi ce dogme vraiment remarquable : « Le moyen qu'il ne mente pas impu« demment, celui qui prend la plume

« pour écrire contre le christianis-
« me (619)? » Si l'on ne lisait pas cet étrange axiome dans le texte même d'Eusèbe, on ne saurait imaginer qu'un évêque eût porté à ce point l'oubli de toutes les bienséances. Nous ne sachons pas qu'Origène écrivant contre Celse, ait poussé l'indécence et l'audace à ce point. Cela tint, selon toutes les apparences, à la différence des temps. Du temps d'Origène le procès entre la philosophie et le christianisme était encore indécis (620); du temps d'Eusèbe, au contraire, le procès était déjà gagné pour le christianisme. Constantin avait déjà fait asseoir la religion chrétienne sur le trône des Césars; Eusèbe était déjà sûr des intentions de l'empereur, et il savait que les sabres et les piques de ce prince réduiraient bientôt les philosophes au silence : on ne s'exprime

en effet, comme l'a fait Eusèbe, on ne consacre de pareils articles de foi, que lorsqu'on a la certitude d'avoir les glaives de son côté.

Dans ces derniers temps, l'auteur anonyme d'un livre intitulé *Histoire critique de l'Eclectisme*, imprimé en 1766, sans indication ni du lieu de l'impression, ni du nom du libraire (621), en 2 vol. *in*-12, a eu la témérité de défendre Eusèbe et de condamner Porphyre; c'est tout simple. L'auteur de cet écrit se montre à chaque page comme un de ces écrivains déhontés qui ont admis l'axiome d'Eusèbe dans toute sa latitude, comme un de ces zélateurs de la *foi implicite*, qui regardent comme une impiété, comme un sacrilége, comme un blasphême toute opinion hétérodoxe, toute prétention au droit d'examen (622), et qui paraît n'avoir pris

la plume que pour combattre Brucker dans ce que l'ouvrage de ce savant philologue sur l'*Histoire de la Philosophie* peut contenir de contraire aux principes du Vatican et de la Sorbonne, et que pour entrer en controverse avec l'auteur estimable de l'article *Eclectisme* de l'Encyclopédie. Fidèle à la maxime d'Eusèbe, ce controversiste se permet de dire souvent, ou en propres termes, ou en termes équivalens : « Il n'est pas étonnant « que Brucker pense de cette ma- « nière; c'était un hérétique de la « confession d'Augsbourg (623) : il « est dans l'ordre que l'encyclopé- « diste ait une telle opinion ; c'est « un philosophe. »

Cet anonyme a reconnu, page 14 de son premier volume, « qu'un « homme d'un âge mûr, qui pendant « dix et quinze ans s'attachait à un

« professeur (c'est ainsi qu'on en usait « alors), ne pouvait le quitter sans « être instruit à fond de ce qu'il en- « seignait, de sa méthode, de tout ce « qui regardait son histoire. » *Ex ore tuo te judico.* C'est ce principe incontestable en effet qui doit décider la question entre Eusèbe et Porphyre, en ce qui concerne Ammonius Saccas: or, Porphyre, disciple et successeur de Plotin dans l'école *éclectique*, avait eu de très longues relations avec Plotin, disciple et successeur immédiat d'Ammonius Saccas lui-même. Porphyre ne pouvait donc qu'être instruit à fond de ce qu'enseignait Ammonius Saccas, de sa méthode et de tout ce qui regardait son histoire, parce que Plotin ne devait lui avoir rien laissé ignorer là-dessus. Lors donc que Porphyre a dit qu'Ammonius Saccas était né de parens chré-

tiens, qu'il avait été élevé par eux dans les principes du christianisme, mais qu'il abandonna ultérieurement le christianisme pour la philosophie, il a dit une chose dont il était instruit à fond et qu'il ne pouvait ignorer : au contraire, lorsqu'Eusèbe, qui écrivait son *Histoire ecclésiastique*, comme on l'avoue, l'an 325, n'a pu être le disciple d'un philosophe mort en 243 ; lorsqu'Eusèbe, champion ardent du christianisme, a été l'ennemi déclaré des philosophes *écleotiques*, il a pu ne pas être instruit à fond de tout ce qui regardait l'histoire d'Ammonius Saccas, mort quatre-vingt-deux ans auparavant ; et lorsqu'Eusèbe donne le plus indécent démenti à Porphyre sur un fait dont Porphyre a eu et dû avoir la connaissance personnelle et immédiate, sans prendre la peine de citer aucun témoi-

gnage pour appuyer son démenti(624); lorsqu'il se contente de donner pour raison du mensonge de Porphyre que Porphyre a écrit contre la religion chrétienne, et que par cela seul qu'on écrivait contre la religion chrétienne on était un insigne menteur, les esprits sains, les esprits droits, qui laissant l'autorité des noms de côté, ne mettent exclusivement que les choses dans la balance de leur jugement, ne peuvent pas rester en suspens sur la question de savoir lequel des deux, de Porphyre ou d'Eusèbe, est le vrai menteur.

« Eusèbe, dit-on, avait une réputation à ménager (625). » Et quels intérêts de réputation pouvaient rester à un homme qui avait le front d'écrire qu'on était un menteur impudent par cela seul qu'on écrivait contre la religion chrétienne, dans un temps

surtout où le fanatique auteur de cet axiome de l'intolérance ne pouvait ignorer que depuis plus de deux siècles la lice était ouverte entre les philosophes et les sectateurs du christianisme, et que chacun des deux partis avait eu jusqu'alors la plus ample liberté d'écrire en faveur de la cause qu'il défendait? On ajoute : « Par « quel éblouissement donne-t-il donc « si fièrement le défi à tous ceux qui « chérissaient Porphyre? La flétris- « sure qu'il pouvait faire à sa mé- « moire ne l'avertissait-elle pas de « celle dont il se couvrait lui-même « en le calomniant avec tant d'au- « dace (626)? » Eusèbe écrivait avec toute la frénésie d'un sectaire, et par conséquent il était bien supérieur à toutes ces considérations : d'ailleurs, nous l'avons déjà dit, à l'époque où Eusèbe donna ce démenti à Porphyre,

à l'époque où ce Père de l'église consacra l'axiome que par cela seul qu'on écrivait contre la religion chétienne on était un sycophante, les chrétiens pouvaient tout oser impunément. En épousant leur querelle, en embrassant leur secte, Constantin leur avait inspiré l'audace dont on voit qu'Eusèbe, investi de la confiance de ce prince, se hâta de faire usage. Qui sait même si, lorsqu'Eusèbe laissa couler de sa plume cette remarquable maxime, la main de Constantin n'était pas encore fumante du sang de Sopatre, de ce philosophe qui était venu solliciter auprès de lui la répression des vexations et des attentats que les chrétiens se permettaient déjà contre les sectateurs de la philosophie (627), de ce philosophe qu'il avait d'abord honorablement accueilli, et dont il abandonna néanmoins la tête à ses bour-

reaux, à l'instigation des évêques, afin que les chrétiens ne doutassent pas de la sincérité de sa conversion (628).

L'anonyme nous demande ensuite « par quel travers d'esprit Eusèbe qui « aimait le christianisme s'exposait-il « à lui nuire, en débitant une faus- « seté dont il était si facile de le con- « vaincre? » Au ton jésuitique de cette question ne serait-on pas tenté de croire que les amis de Porphyre avaient le champ libre pour traduire Eusèbe devant les Préteurs, et pour le convaincre légalement de calomnie? L'anonyme se garde bien, comme de raison, de nous peindre la terrible situation où étaient les philosophes, l'an 325 de l'ère chrétienne, à l'époque où Eusèbe traitait si effrontement Porphyre de menteur. Ce n'est pas l'anonyme qui nous apprend que

le livre de Porphyre avait été proscrit d'abord, et brûlé ensuite par ordre de Constantin; ce n'est pas lui non plus qui nous parle de l'assassinat de Sopatre, de ce philosophe égorgé par ordre de Constantin; ce n'est pas lui non plus qui nous révèle d'autres particularités de même nature qu'au besoin nous pourrions joindre à celles-là : or, nous le demandons nous-mêmes aux lecteurs dénués de passion, d'esprit de parti et de préjugés, était-ce bien à l'époque où Constantin lui-même tremblait devant les évêques, à l'époque où ce prince, au concile de Nicée, debout devant les prélats, avait eu la lâcheté d'attendre pour s'asseoir que les pontifes lui en eussent donné la permission; était-ce bien dans des circonstances pareilles que les amis de Porphyre pouvaient traduire devant les tribunaux l'évêque de Césarée que

l'empereur honorait spécialement de sa confiance, et à la discrétion duquel il avait mis toute son autorité ?

Mais d'ailleurs le cauteleux Eusèbe, l'adroit Eusèbe y avait pourvu ; il s'était finement ménagé un subterfuge. Porphyre n'avait pas désigné le chef de la secte éclectique par son surnom de *Saccas* : il n'avait nommé qu'Ammonius. Eusèbe en avait fait autant : et si l'on l'eût chicané là-dessus, il était prêt à répondre : « De quoi vous « plaignez-vous ? N'y a-t-il pas eu au « commencement du dernier siècle à « Alexandrie un philosophe Ammo- « nius qui a honoré le christianisme « par ses vertus, qui a édifié l'église « par ses ouvrages, qui a persévéré « dans la foi jusqu'à sa dernière « heure, et qui entre autres chefs- « d'œuvres nous a laissé une con- « cordance de Moïse et de Jésus ?

« C'est uniquement de celui-là que « j'ai entendu parler dans mon *Histoire ecclésiastique* : c'est celui-là « seul que j'ai entendu venger du « reproche d'apostasie. Si votre Porphyre au contraire a eu en vue « votre *Ammonius*, surnommé *Saccas*, le chef de votre secte éclectique, tout ceci n'est qu'un quiproquo qui ne vaut pas la peine « que vous y mettiez tant d'importance. »

Quel intérêt en effet pouvait avoir Eusèbe à revendiquer le christianisme d'Ammonius Saccas? Que pouvait lui importer l'opinion religieuse du chef d'une secte dont les disciples et les successeurs s'étaient montrés les antagonistes les plus intrépides et les plus redoutables du christianisme? Quel intérêt, d'un autre côté, peut avoir eu l'auteur anonyme de l'*His-*

toire critique de l'éclectisme, pour démontrer à sa manière (629) qu'Ammonius Saccas était né, avait vécu, était mort dans la religion chrétienne? Je n'aperçois point quel peut avoir été son motif. Je ne devine point sa vue. Il ne peut avoir eu du moins l'intention de faire penser que le christianisme exerçait un tel empire sur l'âme de ceux qui l'avaient sucé, pour ainsi dire, avec le lait, qu'il leur devenait dès-lors impossible de renoncer à sa doctrine. L'anonyme savait trop bien son histoire ecclésiastique pour ignorer que dans cet ancien période que le christianisme appèle ses plus beaux jours, dans les temps de la primitive église, il n'était pas rare de voir les enfans des chrétiens déserter l'église dans l'âge de raison, pour s'attacher aux écoles des philosophes. Quand on ne pour-

rait citer que l'exemple de l'empereur Julien, celui-là serait, je crois, assez remarquable; et par parenthèse, c'est grand dommage que les successeurs d'Eusèbe n'aient pas tenté de faire au sujet de l'empereur Julien ce que cet illustre père avait si adroitement tenté sur Ammonius Saccas. Ce qui n'était pas rare dans les temps de la primitive église l'est beaucoup moins de nos jours, où les divers cultes chrétiens n'obtiennent plus des gens éclairés que ce qui ne peut être extérieurement refusé aux bienséances sociales, et où l'*Eclectisme* est devenu la philosophie et la religion intérieure de tous les penseurs.

Je reprends le fil de ma narration. Après la mort d'Ammonius Saccas, les éclectiques eurent pour chef ce Plotin qui, né dans l'une des deux Lycopolis en Egypte, l'an 204 de l'ère

chrétienne (630), s'attacha tour à tour aux professeurs les plus célèbres d'Alexandrie, sans en être content, et qui s'écria, lorsqu'il fut entré dans l'école d'Ammonius Saccas : « Voilà « l'homme que je cherchais. » Il suivait depuis treize ans cette école, lorsque la mort d'Ammonius Saccas, arivée en 243, lui laissa la liberté d'exécuter le projet qu'il avoit formé d'aller s'instruire dans la philosophie des orientaux (631), et lorsque l'expédition de l'empereur Gordien contre la Perse lui en fournit une occasion favorable; mais la fin tragique de ce prince obligea Plotin de rétrograder; et ce ne fut qu'en échappant à mille dangers qu'il parvint à regagner la ville d'Antioche. De là il se hâta de se rendre à Rome. Il apprit, en y arrivant, qu'Hérennius, et cet Origène, disciple d'Ammonius Saccas,

qu'il ne faut pas confondre avec le Père de l'église de ce nom, quoique ce dernier eût également hanté son école, violant la loi du secret qu'Ammonius leur maître leur avait imposée, enseignaient publiquement et à découvert sa doctrine (632). Plotin se crut dégagé du sien par cet exemple. Il ouvrit en conséquence une école à laquelle l'étonnante profondeur de son génie, la prodigieuse austérité de ses moeurs, et l'éminence de ses vertus attirèrent la plus haute réputation.

Le principe fondamental de cette école était l'*Eclectisme*, en d'autres termes, la liberté de prendre dans tous les systèmes, dans toutes les sectes ce que chacun trouvait bon. Le caractère de Plotin le portait naturellement à la *théurgie*; c'est-à-dire à l'art de produire des merveilles et des

prodiges par l'intervention des dieux. On peut donner à cet art un autre nom qui paraît lui convenir mieux, celui de *thaumaturgie*. Les principes de Plotin sur cet art-là influèrent plus ou moins sur ceux de sa théologie et de sa morale ; et quoique le platonisme fût la base fondamentale de son système, il y amalgama beaucoup trop de rêveries que le sage Platon aurait été bien loin d'avouer. Plotin se croyait d'ailleurs tellement sûr de ses théories, qu'il demanda très-sérieusement à l'empereur Galien et à l'impératrice Salonine qui l'honoraient d'une estime distinguée, une petite ville de la Campanie et de son territoire, pour y établir sous le nom de *Platonopolis* une république parfaitement conforme à la république de Platon (633). On sent fort bien que le bon Plotin aurait été la dupe de sa théorie,

et que sa république n'aurait pas existé long-temps.

Plotin mourut l'an 270 de l'ère chrétienne, laissant la succession de son école au célèbre Porphyre, son disciple et son ami. On prétend que Porphyre usant des droits qui tenaient à la nature éclectique de la philosophie de son maître, mit de son côté du sien dans le système de Plotin, comme Plotin en avait mis dans le système d'Ammonius; et ces accessoires *thaumaturgiques* tournèrent toujours au détriment de la secte. Ce n'est pas que Porphyre n'eût comme Plotin beaucoup de disciples : s'il lui était inférieur par la force de tête et par la vigueur des facultés intellectuelles (634), il le surpassait par le talent de la diction et de l'éloquence; mais la théurgie dont il fut engoué à l'instar de son maître, fit

beaucoup de tort à ses leçons, et contribua peut-être plus à favoriser les progrès du christianisme que ne pouvaient lui nuire les ouvrages polémiques qu'il écrivait contre les chrétiens.

S'il est permis en effet de former des conjectures sur les résultats moraux d'une époque dont les monumens sont assez généralement suspects (635), il est permis de penser que ce fut cette ridicule théurgie que Plotin et Porphyre son disciple jetèrent comme un alliage impur dans l'*Eclectisme*, qui arrêta la marche de cette secte, et qui l'empêcha d'obtenir les succès auxquels la sagesse de son but et la pureté de ses vues lui donnaient le droit de prétendre. Si Plotin et Porphyre attiraient les esprits sains et droits par la beauté de cette partie de leur système qui appartenait à Pla-

ton, ils les éloignaient par les rêveries, par les folies, par les puérilités qu'ils y avaient ajoutées. Le temps des jongleries du paganisme était passé : ce n'était pas le moment de reproduire ce qui avait manqué de succès entre les mains d'Apollonius de Tyane, de Simon de Samarie, de Ménandre et de leurs pareils. La multitude voulait autre chose. La doctrine des chrétiens d'alors, à tout prendre, il faut en convenir, valait mieux. L'adresse et la politique des docteurs du christianisme, qui sentirent tout l'avantage qu'ils avaient de ce côté-là, y joignirent ce qui devait achever de décider la prépondérance en leur faveur : ce fut de s'accommoder aux affections, aux goûts, aux habitudes de la multitude, en affublant le christianisme de tout ce que les rits, les cérémonies, les pratiques des diver-

ses sectes, des divers cultes, des diverses religions rendaient compatibles avec leur système. Mosheim, dans son *Histoire ecclésiastique*, a fort bien vu les motifs qui prescrivaient cette conduite aux chefs de l'église, et les a sagement développés (636).

En 305, au moment où Jamblique prenait les rênes de la secte éclectique, après la mort de Porphyre, le paganisme menaçait ruine de toutes parts; et la philosophie, en s'obstinant à soutenir et à défendre cet édifice vermoulu dont la sagesse de la raison humaine avait déjà fait justice, courait grand risque de partager sa catastrophe. Est-il concevable que des génies extraordinaires, tels qu'Ammonius Saccas, que Plotin, que Porphyre, n'aient aperçu que la moitié de leur tâche? est-il concevable qu'ils n'aient pas vu qu'*il est dans le*

Monde moral des époques où lorsque les siècles ont pourri de vieilles et longues erreurs, lorsque la raison universelle a dans le fond de toutes les consciences marqué ces erreurs-là de son sceau, ce qu'on a de mieux à faire c'est de les abandonner à l'oubli qui les réclame, et de les remplacer sur-le-champ par un nouveau système en harmonie avec les progrès actuels de la raison (637)? Est-il concevable que ces trois philosophes, qui ne pouvaient se dissimuler le mépris général dans lequel étaient tombées toutes les parties du culte religieux que la mythologie avait enfanté; qui devaient savoir que la raison humaine, lorsqu'elle a bien affermi son pied dans la carrière, ne rétrograde jamais, aient pensé qu'il fallait maintenir un système mons-

trueux en soi, lorsqu'ils voyaient s'élever à côté de lui un rival intéressant à quelques égards, qui s'élançait avec toute l'énergie de la nouveauté, et qu'ils aient imaginé d'opérer ce miracle en appelant à leur secours le misérable, le ridicule attirail de la mystagogie et de la théurgie orientale? O faute! ô grande faute! dont la terrible conséquence fut de creuser le tombeau où la philosophie allait descendre pour y demeurer ensevelie pendant plusieurs siècles!

Au moment où le théurge Jamblique prenait les rênes de l'*Eclectisme*, Constantin montait sur le trône des Césars : Constance Chlore, son père, lui mit sa couronne sur la tête. Rome eut alors trois maîtres : Galère créé César par Dioclétien et par Maximin, et Maxence, fils de ce dernier. Maxence fut proclamé empe-

reur par les prétoriens, aussitôt qu'ils furent instruits que Constantin avait été couronné par son père. Constantin était né avec de l'ambition; or l'ambition n'aime point le partage du pouvoir (638) : Constantin songea donc à se délivrer de ses associés à l'empire. Depuis la fin du dernier siècle les chrétiens avaient fait des progrès, au point de mériter, par leur nombre, de fixer l'attention des Césars. Galère s'était déclaré leur ennemi : l'atroce Maxence n'était pas pour eux. Constantin n'eut aucune peine à voir d'un coup d'œil que son intérêt lui commandait de les mettre de son côté. Galère était mort en 311; cet événement avait donné un maître de plus au peuple romain : il n'y avait pas un moment à perdre. Constantin se mit en campagne contre Maxence. On sait le rôle qu'il fit

jouer à son fameux *Labarum*. Maxence vaincu périt dans le Tibre le 24 septembre de l'an 312, et la croix fut solemnellement plantée à Rome. Sur ces entrefaites Licinius, que la mort de Galère avait fait empereur, marcha en Orient contre Maximin qui défendait ses droits au même titre; mais la mort de cet ennemi des chrétiens réduisit à deux les chefs de l'empire. Constantin chercha bientôt querelle à Licinius; il le battit en bataille rangée; il le força d'abdiquer l'empire, de se retirer à Thessaloique; et sous prétexte que du fond de sa retraite ce prince détrôné remuait, Constantin envoya des forces avec ordre de se saisir de Licinius, et de l'étrangler.

Devenu seul maître de l'empire, il mit par degrés la religion chrétienne sur le pinacle, et il anéantit celle qui

jusqu'à lui avait été la religion des Césars.

Constantin avait en effet au christianisme une obligation tellement majeure, tellement importante qu'il était bien juste qu'il l'en récompensât en le faisant asseoir à côté de lui sur le trône. Il ne faut pas croire que l'obligation dont il s'agit fût celle de son succès contre Maxence, dont il fut redevable, dit-on, à l'apparition de Jésus-Christ, qui, lui montrant une croix du haut des cieux, lui cria : « C'est par ce signe que tu remporteras la victoire ». Ce prétendu prodige dont on ne trouve aucune mention dans l'historien grec que nous citerons tout à l'heure, n'est qu'un de ces contes fabriqués à plaisir comme tant d'autres du même genre, et qui ne doivent leur consistance qu'au besoin qu'on a eu de leur en

donner. La vraie raison qui fit battre Maxence et triompher Constantin, l'historien en question nous l'a transmise (639) : « La bataille, dit-il, ayant « été chaudement engagée, les soldats « romains et les alliés de l'Italie se « battirent mollement et avec répu« gnance, parce qu'ils exécraient la « tyrannie de Maxence, et qu'ils dé« siraient d'en être délivrés ». Or, avec un peu de bonne foi l'on conviendra que le miracle dont les orthodoxes font tant de bruit, au sujet de cet événement, n'était pas nécessaire pour vaincre une armée qui était dans de pareilles dispositions.

L'obligation, la grande obligation qu'eut cet empereur au christianisme était d'un autre genre et d'une autre importance. Entre autres vices, ce prince avait ce caractère féroce, ces mœurs sanguinaires que l'on ren-

contre si souvent dans les chefs de l'empire romain de cette épouvantable époque. Il se faisait un jeu de répandre le sang humain; et cette frénésie s'étendit jusque sur ce qu'il devait avoir de plus cher au monde. D'une courtisane nommée Minervine il avait eu un fils nommé Crispus; il l'avait déclaré César au moment où ce jeune homme était sorti de l'adolescence (640). Eh bien, ce Crispus son fils, son associé à l'empire, il le fit égorger peu de temps après, sans aucune forme de procès, sous le vain prétexte d'un commerce adultère de ce prince avec l'impératrice Fausta sa femme. Hélène, la mère de Constantin, jeta les hauts cris de ce parricide; elle fit retentir le palais de son fils de ses lamentations, de ses reproches contre lui, de ses regrets au sujet de Crispus; ce qui est un pré-

jugé touchant l'innocence de ce jeune homme. Fatigué des clameurs de sa mère, et pour la consoler de la mort de Crispus son petit-fils, Constantin ajouta parricide à parricide (641) : il fit jeter Fausta sa femme dans un bain brûlant d'où l'on la retira sans vie. Constantin s'était flatté d'en imposer à sa mère et à toute sa cour par ce forfait pire, s'il est possible, que le premier. Il croyait prouver l'adultère de son fils en faisant subir le même sort à sa prétendue complice. Le malheureux ne put pas s'en imposer à lui-même : ces remords, ces bourrelemens intérieurs, ce cri de la conscience, dont la Providence dans sa sagesse a fait le premier châtiment du coupable, vinrent l'assaillir : c'était Oreste en proie à toutes les fureurs des Euménides. « Déchiré par les tour-
« mens que lui causait le souvenir de

« ses crimes (dit Zosime, historien
« presque contemporain de ce prince)
« et des sermens qu'il avait violés, il
« s'adressa aux prêtres proprement
« nommés *Flamines*, et il leur or-
« donna de faire pour lui les lus-
« trations expiatoires qu'il croyait
« propres à le délivrer de ses re-
« mords; mais les Flamines lui ré-
« pondirent qu'il ne leur était pas
« donné de faire des lustrations pour
« expier d'aussi grands crimes. Sur
« ces entrefaites un Egyptien venu
« d'Ibérie à Rome, qui avait quel-
« que relation avec des femmes de
« son palais, lui ayant été présenté,
« il lui assura que la doctrine des
« chrétiens avait tout ce qu'il fallait
« pour enlever le ressentiment et
« pour détruire l'impression des
« crimes quelconques; que c'était là
« ce qu'elle promettait, *que les plus*

« *grands scélérats en l'embrassant*
« *devenaient sur-le-champ quittes*
« *et purs de tout attentat, de toute*
« *souillure*. Constantin, facilement
« persuadé par ce discours, aban-
« donna la religion de ses pères, et
« embrassant celle dont l'Egyptien
« venait de lui révéler les merveil-
« leuses propriétés, il commença à
« se conduire en impie envers le culte
« dont il était devenu l'apostat, en
« se défiant de ceux qui étaient en
« possession de prédire l'avenir.
« Plusieurs des succès que cet art
« lui avait annoncés s'étaient effec-
« tués : il craignit que d'autres ne
« s'en servissent comme lui pour
« connaître l'avenir à son préjudice;
« et ce fut dans cette vue qu'il anéan-
« tit l'art de la pronostication. Une
« fête nationale ayant eu lieu, pen-
« dant laquelle l'armée devait mon-

« ter au capitole, il se permit de dé-
« nigrer cette cérémonie, au moment
« où l'armée montait ; il parla avec
« le même mépris des autres détails
« de cette sainte solennité, et cette
« irrévérence lui attira la haine du
« Sénat et du peuple (642). »

Voilà le langage d'un historien qui écrivit sur la fin du IVe. siècle, à une époque fort voisine du règne de Constantin; et l'on voit sur ce pied-là que les motifs de la conversion de ce prince n'étaient pas de nature à faire un grand honneur à ceux qui l'opérèrent. Si l'on était tenté d'impugner le témoignage de Zosime, sous prétexte que cet historien n'était pas un apostat du paganisme comme Constantin, nous observerions que Sozomène, historien ecclésiastique, et par conséquent irrécusable, contemporain, ou à peu près, de Zosime,

dépose (lib. I, cap. 3) que ces motifs de la conversion de Constantin étaient un bruit généralement répandu de son temps; à cette différence près que Sozomène met le philosophe Sopatre à la place des Flamines, et des évêques à la place de l'Egyptien. Ce qui peut servir à rendre certain le récit de Zozime, en ce qui touche Constantin, c'est ce que le même historien rapporte de Théodose, qui, sur le fondement de la même considération que le christianime avait la propriété de purger tous les crimes, toutes les impiétés, tous les sacriléges, tâchait de persuader le Sénat romain de l'embrasser (643). Quoi qu'il en soit d'ailleurs des motifs de l'adhésion de Constantin au christianisme, ce triomphe une fois obtenu par les évêques, les temples des dieux furent renversés, leurs statues mises en

pièces : les prêtres du culte proscrit furent livrés à toutes les fureurs populaires : les ouvrages contraires au culte triomphant furent abandonnés aux flammes : le philosophe Sopatre, disciple de Jamblique, fut égorgé à la cour, et par ordre de Constantin (644). Il n'est pas difficile de se peindre la situation de l'école éclectique et de ses sectateurs au milieu de pareilles circonstances.

Il paraît d'ailleurs que Jamblique porta assez loin le talent de la théurgie : ses disciples prétendirent qu'il exerçait le pouvoir le plus étendu sur les puissances célestes ; ils lui firent honneur d'un assez grand nombre de miracles. Quoiqu'il n'eût pas moins de haine que Porphyre contre la religion chrétienne, il fut obligé, dit-on (645), d'en parler avec plus de modération et de retenue. Il y avait en

effet de bonnes raisons pour cela, et le sang de Sopatre lui en donnait le conseil avec trop d'éloquence, pour ne pas se tenir en mesure : il lui aurait été impossible de parler de ses communications avec les dieux d'un ton plus sérieux et plus intrépide, s'il eût corporellement assisté à une revue générale de l'armée des esprits de toutes les classes, célestes, aériens, terrestres et infernaux (646). Ses révélations à cet égard ne sont proprement, à la vérité, que le second volume de l'*Apocalypse;* mais il y a cette différence notable entre ces ouvrages identiques d'ailleurs, ou à peu près, pour le fond des choses, que l'*Apocalypse* étant l'ouvrage d'un chrétien, et qui plus est d'un apôtre, avait peut-être obtenu alors l'honneur d'être compris dans le canon des livres du Nouveau-Testament, au lieu que les

rêveries apocalyptiques de Jamblique étant l'ouvrage d'un philosophe ennemi du christianisme, ont été traitées, ainsi qu'elles le méritaient, comme les impertinences d'un païen et les folies d'un énergumène.

Brucker prétend que Jamblique tenait pour axiome que, dans les choses qui intéressent la religion, *on pouvait et l'on devait* employer les fraudes pieuses et le mensonge ; il assure que Jamblique l'a laissé par écrit (647). Le même écrivain dit ailleurs que Pythagore avait usé de cette recette, et que c'était en Egypte qu'il en avait appris le secret (648) : cette maxime ne peut avoir en effet qu'une origine sacerdotale. J'ai eu peu de peine à la découvrir dans le premier livre de Diodore de Sicile, où Brucker l'indique (649). On trouve également dans les *Æthiopiques* d'Hé-

liodore, livre 1er, section 26, (ce sont les derniers mots de cette section) *qu'il est beau de mentir lorsque le mensonge est utile à ceux qui le disent, sans nuire à ceux qui l'écoutent* (650). Bien que cet axiome soit un peu différent de celui de Jamblique, ils paraissent venir l'un et l'autre de la même source : au surplus, Jamblique, en consignant cet axiome remarquable dans ses écrits (651), devait dire, non pas *qu'on pouvait et qu'on devait* employer les fraudes pieuses et le mensonge pour accréditer certains systèmes et certaines religions, mais il devait dire qu'il n'y avait pas d'autre moyen sacerdotal que celui-là. Voilà qui aurait été, de la part de Jamblique, une maxime dont la vérité aurait reposé sur l'histoire du passé, du présent et de l'avenir.

Non que ce moyen sacerdotal n'ait besoin du bras séculier pour auxiliaire : ce n'est en effet qu'avec ce secours que les pieux mensonges et les fraudes pieuses peuvent aller à pas de géant, et qu'ils peuvent surtout, ce qui est pour leurs succès de la plus haute importance, se délivrer de leurs antagonistes et de leurs rivaux. Tant que le sacerdoce du paganisme eut une place sur le trône des Césars, il se servit du bras séculier pour maintenir ses droits, ses priviléges, pour comprimer les efforts et pour retarder la marche de la religion chrétienne. Le sacerdoce du christianisme n'eut pas plutôt associé à ses intérêts et à sa querelle le chef de l'empire, qu'usant des plus promptes et des plus vigoureuses représailles, il mit en œuvre le bras séculier pour exterminer, pour anéantir son rival : c'est en

effet la méthode la plus sûre, la plus rapide, la plus efficace. Pour propager, pour accréditer, pour faire triompher une doctrine quelconque, des soldats valent bien mieux que des docteurs, et les coups de sabre sont bien plus concluans que des syllogismes.

Pendant presque tout le règne de Constantin, l'événement justifia cette théorie. Après la mort de Jamblique, qui eut lieu l'an 333, ses disciples Edésius, Eustathe et sa femme Sopatra, Eusèbe de Mynde, Priscus, Maxime d'Ephèse et Chrysanthius, furent tour à tour persécutés à outrance par les empereurs : ce ne fut plus qu'en cachette, à la dérobée, en employant les précautions nécessaires pour se soustraire aux regards des dépositaires de la force publique, qu'ils purent continuer à philosopher. L'em-

pereur Julien, que les chrétiens ont rendu célèbre en appliquant (si l'on peut s'exprimer ainsi) avec un fer chaud sur sa mémoire le surnom d'*apostat*; Julien, quoique élevé avec le plus grand soin dans le christianisme, conféra avec l'orateur Libanius à Nicomédie, appela Maxime d'Ephèse auprès de lui, et embrassa l'*éclectisme*; mais la brièveté de son règne ne lui donna pas le temps de rien faire de solide et d'efficace pour le relever. La persécution contre les philosophes se ranima, grâce au zèle pieux de Jovien, et la secte éclectique à laquelle il ne restait de sa première manière d'être sous Ammonius Saccas guère plus que son nom, continua d'aller en décadence. Eunape, disciple de Maxime et de Chrysanthius, erra sous Valentinien II et sous Théodose, passant tour à tour d'une

province de l'empire dans une autre, cherchant à la fois et des maîtres et des disciples. Hiéroclès lui succéda et fixa le siége de son école à Athènes, l'ancienne métropole de la philosophie de la Grèce. Dans la vue de lui rendre son lustre littéraire et philosophique, l'empereur Adrien y avait formé une riche bibliothèque. L'empereur Marc-Aurèle y avait depuis fondé des chaires pour des philosophes platoniciens, péripatéticiens, stoïciens et épicuriens, salariés aux dépens du fisc; mais on n'aura aucune peine à s'imaginer que depuis Constantin on avait, comme de raison, coupé la parole à ces ennemis du christianisme, en faisant supprimer le traitement. Les cotisations volontaires des zélateurs de la philosophie y suppléèrent bien quelques années; mais cela ne pouvait pas durer.

Lorsque Synèse, le fameux Synèse, vint à Athènes, il y trouva les écoles désertes ; on se portait en foule aux théâtres ; les jeunes gens n'admiraient que les histrions ; il était impossible qu'Athènes reprît son ancienne splendeur ; les hommes, les temps, les choses n'étaient plus les mêmes : Hiéroclès avait empiré la dégénération du véritable *éclectisme*. Plutarque, fils de Nestorius, qu'on ne peut pas confondre avec le philosophe de Chéronée, l'empira davantage. La chaire passa successivement de Plutarque à Syrianus, de Syrianus à Hermès ou Herméas, d'Herméas à Domninus, et de Domninus au célèbre Proclus, dont les grands talens auraient pu rendre quelque vigueur à l'*éclectisme* et retarder son agonie, s'il n'y avait pas lui-même coopéré par ses extravagances et par ses folies. Pro-

clus fut remplacé par Marinus, dont les trois disciples, Hégias, Isidore et Lénodote, eurent pour unique successeur ce Damascius dont Photius nous a laissé l'étopée, qui fut le dernier chaînon de cette longue chaîne de philosophes pythagorico-platoniciens, et qui par conséquent ferma l'école éclectique à Athènes 652).

Ce fut à la même époque que fut fermée l'école d'Alexandrie, où avait fleuri au commencement du cinquième siècle un professeur de la secte éclectique vraiment extraordinaire. C'était une femme; Hypatie était son nom; elle fut un véritable prodige; elle possédait à la fois et les talens d'un philosophe du premier ordre, et tous les charmes d'une beauté accomplie, et une pureté de mœurs qui ne reçut jamais d'atteinte : les païens et les chrétiens lui rendent également cet hom-

mage. Ce devait être sans doute un spectacle bien intéressant de voir une femme ornée de tous les attraits de son sexe, revêtue du costume que portaient dans ce temps-là les philosophes de profession, arrivant dans un auditoire composé de ce qu'il y avait de zélateurs les plus distingués de la philosophie, et quelquefois des sectateurs les plus éminens du christianisme, et étonnant tout le monde par la pureté de sa diction, par la noblesse de son éloquence, par la variété de son savoir, et par la profondeur de sa doctrine. Telle fut la gloire dont jouit Hypatie pendant un assez bon nombre d'années à Alexandrie. Pourquoi fallut-il que cette femme qui fit tant d'honneur à son sexe, en inspirant de l'humilité au nôtre, eût la fin la plus horriblement tragique? Pourquoi fallut-il que saisie, au mo-

ment même où, sortant de son école, elle rentrait dans sa maison, par une bande de brigands sous les ordres du lecteur ecclésiastique d'Alexandrie, elle fût traînée dans l'église appelée *la Césarée*; que là, dépouillée, déchirée, mise en pièces, ses assassins allassent ensuite jeter ses lambeaux sanglans dans les flammes, et que la noirceur de cet épouvantable attentat pèse à jamais sur la mémoire du fameux Cyrille (653), qui était alors évêque d'Alexandrie (654)? O Providence! c'est bien dit: *Tes pensées ne sont pas nos pensées, et tes voies ne sont pas nos voies* (655).

Ce fut donc vers l'an 533 que les deux écoles éclectiques d'Athènes et d'Alexandrie furent fermées. Ce dernier triomphe, ce triomphe définitif du christianisme sur la philosophie fut l'ouvrage de Justinien, de ce

prince dont les auteurs chrétiens, tels qu'un Paul, diacre, qu'un Sabellic, qu'un Platine, qu'un Isidore et autres, disent avoir été un génie, un homme doué de grandes lumières, mais dont Suidas, Procope, Laurent Valla, Antoine Lefèvre, Alciat, Budée et autres ont fait un homme grossier, stupide, et qui n'avait aucune teinture des Lettres : on sait d'ailleurs, à n'en pas douter, que par une intrigue de cour il fit crever les yeux à cet illustre Bélisaire, dont les talens guerriers firent toute la gloire militaire de son règne. O honte éternelle ! on vit dans l'empire romain errer de province en province ce même homme dont la valeur et la capacité militaire avaient vaincu tous les barbares conjurés contre les empereurs : on sait également que ce prince fut le timide et le vil esclave d'une femme dont les

frénétiques impudicités surpassèrent tout ce que Juvénal, avec sa verve hyperbolique, avait publié des impudicités de Messaline (656). Mais Justinien, à l'instigation des évêques, fit fermer les écoles d'Athènes et d'Alexandrie : Justinien condamna les philosophes à un éternel silence; il réduisit les derniers soutiens de l'école éclectique à aller chercher un asile dans les états du roi de Perse, qui refusa de les accueillir (657); il multiplia contre les hérétiques ces lois de sang qu'on lit encore dans le célèbre code qui porte son nom. On regarderait sans doute et l'on aurait raison de regarder comme une atroce calomnie contre la mémoire de Justinien, si l'on lui reprochait d'avoir déclaré hérétique quiconque rejetait l'article le moins important (658) de ce qui constituait alors la confession

de foi du sacerdoce qui le subjugua; d'avoir abandonné les hérétiques aussi vaguement et aussi dangereusement caractérisés, aux coups plus ou moins sévères de la vindicte publique (659); d'avoir mis en quelque façon hors de la loi tous les individus attachés au manichéisme (660), à cette doctrine des deux principes, qui, comme toutes les autres opinions religieuses, avait eu, dès l'origine du monde, son berceau dans l'Orient; d'avoir perverti tous les élémens de la morale, en soulevant les enfans contre les pères, en armant les pères contre les enfans (661), en mettant les esclaves en révolte contre leurs maîtres (662), en donnant en un mot le nom de *loi* aux dispositions les plus éversives de tout ordre social dans lequel tout ne devrait pas être subordonné au despotisme et à la tyrannie du sacerdoce:

oui, l'on regarderait des reproches aussi graves comme une atroce calomnie contre Justinien. Mais son code est là : cet ouvrage, recommandable d'ailleurs à tant de titres comme monument de jurisprudence, est au moins dans la bibliothèque de tous les jurisconsultes, et je défie, au temps où nous sommes ; à l'époque où nous avons le bonheur de vivre, je défie tout homme raisonnable et sensé de lire en détail les douze premiers titres du code de Justinien sans sentir, presque à chaque ligne, ses cheveux se dresser sur la tête, et son cœur bondir d'indignation, lorsqu'il ne haussera pas les épaules de pitié.

Deux siècles s'étaient écoulés depuis Constantin, c'est-à-dire depuis le triomphe du christianisme sur la philosophie. Durant ces deux siècles les prêtres chrétiens avaient eu le

temps de bien faire leurs dispositions, de bien concerter leur plan, de bien calculer leurs moyens, pour établir leur empire sur des fondemens inébranlables. Ils virent que la véritable tactique pour régner par l'opinion et sur l'opinion, c'était d'abord de se réserver la parole à eux tout seuls, et de fermer sans pitié la bouche à tout le reste du monde. Justinien, aveugle et fanatique instrument de leur volonté, ordonna la clôture de toutes les écoles des philosophes (663), et leur défendit, ainsi qu'à tous hérétiques, de parler, d'écrire, de se réunir dans des conciliabules pour enseigner leurs erreurs et leurs hérésies. Constantin avait eu beau condamner au feu les ouvrages de Porphyre contre les chrétiens, la loi avait été éludée par quelques impies qui trouvaient quelque raison, quelque vé-

rité, quelques argumens solides dans l'ouvrage de ce philosophe. Justinien, par une disposition nouvelle, condamna l'ouvrage de Porphyre aux flammes, ainsi que les écrits quelconques de tous les antagonistes de la religion chrétienne; « car tous les écrits, « dit ce prince, qui provoquent la « colère de Dieu, et qui offensent les « âmes pieuses, nous ne voulons pas « souffrir qu'ils frappent les oreilles « de qui que ce soit (664). »

Dans les écoles des philosophes avait existé une espèce de mot magique dont la propriété était de faire cesser toute contradiction entre les disciples, d'écarter toute controverse, de commander l'assentiment; c'était le fameux mot, *le maître l'a dit*. Les chrétiens n'eurent garde de négliger la puissance de cette magie; ils la parodièrent pour se l'approprier, et ce

mot, *l'église l'a dit*, fut destiné à opérer les mêmes prodiges que l'ancienne formule des philosophes. En fermant la bouche à tout le monde, les orthodoxes n'avaient plus, ce semble, d'antagoniste à redouter; mais comme le christianisme, depuis sa naissance, n'avait pas cessé et ne cessait pas d'être déchiré par les hérésies de ses propres enfans, et que son mot magique, *l'église l'a dit*, était sans force contre les hérésiarques qui avaient bien quelque raison de s'en moquer, l'église s'attribua à elle-même la magique prérogative de l'infaillibilité; et dès-lors les décrets, les décisions de l'église furent regardés comme les décrets, les décisions de Dieu même : regimber contre ces décrets, c'était se déclarer hérétique et s'exposer par conséquent à toute la

rigueur des lois prononcées contre l'hérésie (665).

Quand ce plan eut été ainsi arrangé, et que tous les détails de ce système destiné à étouffer toutes les opinions, toutes les pensées contraires au christianisme, eurent été revêtus du sceau de l'autorité impériale, il fut aisé de prévoir qu'une nuit profonde allait s'étendre sur toute l'Europe, et que le fanatisme d'accord avec la superstition allait la remplir de tous les monstrueux résultats qu'on devait naturellement attendre de cette épouvantable alliance : l'événement justifia cette conjecture. Le flambeau de la raison humaine fut entièrement éteint. Sous les auspices, ou plutôt sous les foudres sanguinaires du sacerdoce, un silence éternel, précurseur de la plus stupide ignorance, s'établit : le sacerdoce comprima tout,

subjugua tout. Tous les monumens de l'esprit humain qui renfermaient des choses quelconques opposées aux doctrines du sacerdoce (666) furent impitoyablement réduits en cendres (667) : le petit nombre de ceux que l'on daigna excepter dans une pareille proscription furent relégués dans la poussière des cloîtres et des monastères, où souvent ils servirent de pâture aux vers. Un jargon scholastico-théologique qui usurpa le nom de savoir, jargon dont les prêtres du christianisme s'étaient, comme de raison, réservé le privilège exclusif, fut le seul accent de la voix humaine qui se fit entendre au milieu du silence universel. L'insolence, l'audace, l'ambition du sacerdoce s'accrurent en proportion de la faveur des circonstances, et se portant avec rapidité au plus haut excès où elles pussent aller,

elles firent oublier au sacerdoce toutes les obligations qu'il avait à l'autorité séculière, et le poussèrent dans son ingratitude jusqu'à imposer aux chefs des nations le joug le plus ignominieux et le plus révoltant, jusqu'à se constituer l'arbitre et le dispensateur des couronnes.

Tels furent, comme on sait, les résultats de la suprême influence que l'imbécille Justinien et ses successeurs plus imbécilles encore laissèrent prendre au clergé chrétien. Quand les monumens de l'histoire sont entre les mains de tout le monde pour les attester, quand les douze premiers titres du 1er. livre du *Code de Justinien*, qui contiennent tous les détails de ce vaste plan de conspiration contre la raison humaine et contre la philosophie, sont encore à la tête de toutes les éditions de ce livre célèbre;

n'est-il pas curieux d'entendre encore aujourd'hui les orateurs chrétiens nous faire, dans des discours adroitement composés, les tableaux les plus brillans et les plus pathétiques des succès de la religion chrétienne, et nous dire, avec un air de bonne foi et de componction de cœur profondément hypocrite, que c'est à la beauté de sa morale, à la divinité de ses dogmes et à la miraculeuse intervention du S[t].-Esprit (668) qu'elle en a été redevable? N'était-il pas curieux, par exemple, il y a deux ans, d'entendre un de ces orateurs dans l'église de Saint-Sulpice (669), justifier la religion chrétienne de fanatisme avec la même intrépidité qu'il l'aurait pu faire si les douze titres en question n'existaient plus, et qu'on fût aussi hors d'état d'en invoquer et d'en produire le témoignage, qu'on

le serait de produire le témoignage des quinze livres de l'ouvrage de Porphyre contre les chrétiens ? Pour ne citer qu'un seul exemple que je prendrai dans des temps assez voisins de nous, est-ce bien avec la beauté morale du catholicisme, avec la divinité de ses dogmes, et avec la miraculeuse intervention du Saint-Esprit, qu'on a cherché depuis trois siècles à ramener dans le sein de l'église les sectateurs de Calvin, ou bien est-ce avec les poignards de la Saint-Barthélemy, avec les édits de Louis XIV et les coups de sabre des dragonnades ?

Le despotisme sacerdotal de la religion chrétienne s'était établi sous Justinien par des moyens si habilement combinés ; il fut soutenu et corroboré avec tant de soin sous les empereurs qui lui succédèrent, que les chefs du christianisme durent penser

que c'en était fait de la raison humaine et de la philosophie. Heureusement il est réglé dans les impénétrables décrets de la Providence que tout ce qui est humain doit avoir son terme. Elle avait marqué dans sa sagesse, la Providence, l'époque où la raison humaine et la philosophie sortiraient du tombeau où les prêtres se flattaient de les avoir enterrées pour jamais, où elles réaliseraient dans le monde moral ce phénomène de résurrection dont les Pères de l'église faisaient un de leurs chevaux de bataille contre les prêtres du paganisme et contre les philosophes (670).

Neuf cents ans environ après Justinien, un artiste obscur d'Allemagne fait la découverte de l'imprimerie (671) : c'était le cheval des Grecs qui devait amener le sac d'Ilion. Ses premiers essais sont encouragés (672).

L'art se forme, s'accrédite, s'étend; et bientôt les monumens de l'antiquité s'échappent de la poussière des cloîtres où ils étaient ensevelis depuis plusieurs siècles, et viennent former l'aurore de ce jour heureux où la raison humaine et la philosophie devaient se dégager de ces langes épais dans lesquels le sacerdoce croyait les avoir étouffées depuis plusieurs siècles, mais où elles n'avaient fait que sommeiller. Afin d'assurer le succès de la révolution qui se préparait, la Providence fascina les yeux du sacerdoce intéressé à perpétuer le règne des ténèbres et de l'ignorance, et ne laissa voir qu'un auxiliaire dans le véritable ennemi qui s'avançait. Que de bon sens, que de vérité dans ce mot de cet ancien poëte : « Celui dont « les dieux ont juré la perte, ils com- « mencent par lui ôter la raison (673).

Ce n'était pas assez d'empêcher que les chefs de l'église, aveuglés sur les résultats prochains de l'imprimerie, ne la regardassent pas comme la restauratrice de la philosophie : il fallait encore amener sur le trône pontifical un homme qui s'engouât de l'amour des Lettres, qui les protégeât ouvertement, qui se fît de cette protection un titre de gloire, et qui par là leur fît prendre un très-grand essor. Ce fut sans doute dans la vue de cette fin importante que la Providence qui a toujours en réserve des individus qu'elle destine à l'accomplissement de ses grands desseins, plaça la tiare sur la tête de ce Léon X qui se partagea entre l'amour des plaisirs et l'amour des Lettres (674), qui n'appartint au sacerdoce que par son habit, et qui dans un de ces momens de candeur et d'abandon où l'homme chargé

d'un rôle pénible aime d'en quitter instantanément la contrainte, disait à un de ses confidens les plus intimes: *Ah! la buona favola che la favola di Christo* (675).

D'autres circonstances avaient préparé les voies de ce grand événement. En 1337, Jean Paléologue, empereur d'Orient, avait envoyé en Italie Manuel Chrysoloras pour solliciter chez les princes chrétiens des secours contre les Ottomans. Les succès de Tamerlan contre Bajazet avaient produit une diversion heureuse pour la cour de Constantinople; et Chrysoloras, en prolongeant son séjour en Italie, avait eu le temps d'y ressusciter le goût pour la langue grecque, et d'en inspirer l'amour à Venise, à Rome, à Florence. Il y avait déjà quelques hellénistes en Italie, lorsque la prise de Constantinople par Ma-

homet II, en 1453, força le petit nombre de littérateurs grecs que possédait encore la capitale de l'empire d'Orient à venir chercher un asyle dans les mêmes régions où Chrysoloras semblait avoir été envoyé tout exprès un siècle auparavant, pour le leur ménager d'avance.

D'un autre côté, Raymond Lulle (676), né avec un esprit vaste, étendu, ardent, plein de feu, avait, dès le treizième siècle, senti le vide du jargon scholastique: il avait aperçu que ce jargon n'était pas la langue naturelle de l'entendement humain, et que l'esprit de l'homme était susceptible de quelque chose de mieux (677); mais le bon sens qui l'avait dirigé dans cet aperçu fut subjugué par la fougue de son imagination; et si l'on ne peut point attribuer à Raymond Lulle l'honneur d'avoir posé

la première pierre de l'édifice dont la force des choses semblait amener la restauration, on doit peut-être le regarder comme celui qui a porté la première atteinte au galimatias scientifique qui règnait alors dans les écoles.

Le goût de la littérature grecque avait réveillé celui de la littérature du beau siècle de Cicéron, de Virgile et d'Horace. En facilitant l'acquisition à bas prix des classiques grecs et latins, l'imprimerie les avait mis dans les mains de tout le monde : chacun fut avide de les lire et de les entendre. On commença par être grammairien ; on eut bientôt l'ambition de s'ériger en critique. La gloire attachée à cette fonction de l'esprit tenta la multitude des écrivains, et la république des Lettres qui avait acquis déjà une grande consistance

vit pulluler les scholiastes et les commentateurs.

Il était impossible qu'au milieu de cette espèce d'incubation morale qui s'opérait sur toutes les têtes, les esprits fussent ramenés aux élémens du beau dans les arts, sans être ramenés en même temps aux élémens du vrai dans les sciences. Il était impossible qu'après avoir satifait le désir de lire et d'entendre les poëtes, les historiens, les orateurs de l'antiquité, on n'eût pas le désir de lire et d'entendre les philosophes. Aristote et Platon eurent donc leur tour (678); et tandis que Pléthon (679), un des fugitifs de Constantinople, inspirait l'amour de la philosophie platonicienne aux chefs de l'illustre maison des Médicis à Florence, le pape Nicolas V, zélateur de la philosophie d'Aristote, faisait exécuter par des hommes doctes une version en latin

des ouvrages de ce philosophe, supérieure à celle que Thomas d'Aquin avait faite.

La philosophie eut bientôt fait des prosélites. Ce furent d'abord le célèbre Bessarion, ce flambeau de l'église d'Orient, qui fit de vains efforts pour faire cesser le schisme entre les papes et les patriarches de Constantinople; et qui, philosophe peut-être encore plus que théologien, entra dans la lice que George Trapezunce avait ouverte sur la prééminence de Platon et d'Aristote, et se couvrit de gloire en rompant des lances en faveur du premier de ces philosophes: Nicolas de Cusa, qui se distingua dans les mathématiques et dans la physique, qui se concilia par ses talens la bienveillance de Nicolas V, le digne précurseur de Léon X pour la restauration des Lettres; et qui, tout car-

dinal qu'il était, poussa les choses contre les scholastiques dans un livre intitulé *de la docte Ignorance*, au point d'abonder dans le sens de la doctrine de l'ancienne académie touchant l'incertitude des connaissances humaines (680): Marsile Ficin, qui s'absorba tout entier dans la philosophie platonicienne, qui exécuta avec beaucoup de succès la traduction en latin de toutes les œuvres de Platon, et qui fut moins heureux lorsqu'il voulut interpréter la doctrine de ce philosophe, parce que l'esprit de dogmatisme l'emporta chez lui sur l'esprit de critique (681) : Ange Politien, disciple de Marcile Ficin, qui, non content de cultiver les belles-Lettres avec honneur, entreprit pour faire sa cour aux Médicis une explication du Platonisme (682) : Hermolaüs-Barbaro, qui, entr'autres ouvrages qu'il

composa, fut le premier que je sache, qui, dans des lettres familières adressées à l'un des deux comtes de la Mirandole, ait eu le courage de faire le procès en forme au galimatias scholastique (683) : Reuchlin, qui se fit un grand nom en Allemagne dès le commencement du 16e. siècle, et dont le service littéraire le plus important fut de publier, sous le titre de *Litteræ obscurorum virorum*, un ouvrage où les scholastiques furent tournés en ridicule, à peu près comme le furent depuis les jésuites dans les fameuses *Provinciales* (684) : Apollinaris-Offredi, qui tient un rang distingué parmi ceux des modernes qui ont les premiers illustré par leurs commentaires la doctrine d'Aristote : François Philelphe, qui joignit les talens de l'homme d'état aux talens littéraires, et qui, par ses doctes leçons

autant que par ses ouvrages, mérita si honorablement de la langue grecque et de la philosophie (685). Il serait aisé d'étendre bien davantage la nomenclature de ceux dont les illustres travaux hâtaient le discrédit de la scholastique, et lui présageaient l'abandon le plus absolu dans presque tous les pays de l'Europe.

D'un autre côté les mœurs dissolues, l'immoralité profonde, les vices de tout genre universellement répandus dans toutes les classes du clergé, avaient enfin détruit cette sorte de vénération magique qui avait empêché jusqu'alors les séculiers de tout ordre de soumettre à leur censure la conduite des membres du sacerdoce. On avait enfin osé se scandaliser de cette multitude d'infamies, de cette foule d'attentats, qui en couvrant les ecclésiastiques d'opprobre, réfléchis-

saient leur turpitude sur la religion, et compromettaient sa sainteté et son empire. Le bruit des horreurs qui avaient souillé le pontificat d'Alexandre VI avait retenti dans tout le monde chrétien. Sous le titre d'indulgences la cour de Rome permettait pour de l'argent les plus grands désordres. Un canon du concile de Latran, sous Jules II, avait défendu aux ecclésiastiques d'entretenir publiquement des concubines, de vendre aux séculiers le droit de vivre dans le même déréglement, et de donner à la société l'exemple de la plus honteuse fornication. Tant d'excès avaient rompu le prestige (686) dont on avait fait avec beaucoup d'art le palladium du sacerdoce. Le Dante, en plaçant Nicolas III, Boniface VIII et Clément V aux enfers, avait bien déjà signalé l'immoralité

des pontifes; Pétrarque, en traitant Rome dans un de ses sonnets de Nouvelle Babylone, et en provoquant contre elle dans un autre le feu du ciel, avait bien déjà courageusement dévoilé les vices de la cour pontificale; l'ingénieux Bocace, en ornant ses contes licencieux de toutes les grâces du style et de tous les agrémens de son imagination, avait bien déjà livré au mépris et au ridicule les ecclésiastiques dont *il en a fait* les héros : mais tous ces ouvrages, encore en manuscrit, n'étaient que dans quelques bibliothèques de gens intéressés à n'en pas laisser transpirer les tableaux; au lieu que l'imprimerie une fois inventée, ils devinrent publics; ils furent bientôt dans les mains de tout le monde. Le sujet était riche; il y avait beaucoup à moissonner dans ce champ fécond.

Le Pogge, Burchiello, Pulci et beaucoup d'autres, en marchant sur les traces du Dante, de Pétrarque et de Bocace, en s'égayant dans leurs facéties aux dépens du clergé, préparaient ainsi, peut-être sans s'en douter, la résurrection de la philosophie.

Enfin, à mesure que les ouvrages des anciens philosophes sortaient du tombeau, et que l'imprimerie les répandait de toutes parts, les ridicules absurdités du jargon scholastique devenaient chaque jour plus sensibles. Les esprits s'éclairaient, s'enhardissaient peu à peu; les lumières ramenaient avec elles l'amour de la liberté qui en est inséparable : l'esprit d'examen, qui sanctionnait tous les jours l'anathème déjà prononcé contre le langage barbare qui avait régné pendant plusieurs siècles dans les

écoles, ne devait pas naturellement s'en tenir là. De l'examen des mots on devait passer à l'examen des choses, et c'étaient les choses surtout dont le cahos appelait une révolution. Depuis douze siècles, depuis Constantin l'esprit humain était sous le joug : les efforts qu'il avait tentés à diverses époques pour reconquérir sa liberté n'avaient fait qu'attester l'énorme prépondérance de son oppresseur, et la réalité de son impuissance : les circonstances s'étaient réunies pour lui faciliter les moyens de rompre ses chaînes, et pour prendre l'essor; il en profita.

Le signal fut donné en Allemagne, dans un des coins les plus obscurs de la Saxe, en 1517, par Martin Luther, moine de l'ordre des Augustins : cet homme était né avec de la droiture dans l'esprit, avec l'amour de la

vérité, avec de l'énergie dans le caractère. En entrant dans l'étude de la théologie, telle qu'on l'enseignait alors, il en aperçut le vide et le vice: il remarqua que pour neutraliser plus sûrement la philosophie sa rivale, ou pour mieux dire son ennemie, elle l'avait amalgamée avec sa propre substance, et ne lui laissait parler que le langage barbare qu'elle parlait elle-même. Luther sentit que cet état de choses provoquait une révolution : il osa s'en faire le chef (687). Il n'eut pas plutôt rompu la glace, que le grand nombre des bons esprits, qui, avec la même sagacité, n'avaient pas eu le même courage, se déclarèrent en sa faveur, applaudirent à son plan de réforme, et s'en montrèrent les zélés propagateurs.

Tout présageait un schisme éclatant avec la cour de Rome. Léon X

occupait depuis quatre ans le trône pontifical (688) : il est permis de penser que ce pontife, né avec l'amour des Lettres, et par conséquent avec des dispositions propres à apprécier jusqu'à certain point les principes ultramontains, ne se dissimula pas le beau jeu qu'avaient le novateur Luther et ses disciples en Allemagne : mais il fallait maintenir les droits sacrés de la tiare ; et tout dut être sacrifié à cet intérêt. Avant de faire tonner contre Luther les *foudres* du Vatican on tenta les voies de la douceur et de la négociation. Il paraît que l'on avait fait adopter des idées de conciliation à plusieurs des illustres de ce temps-là, qui avaient déjà ouvertement déclaré la guerre à la *Morologie scholastique* : de ce nombre étaient le célèbre Erasme, qui, dans son petit *Eloge de la Folie*, avait

tourné les scholiastes en ridicule avec autant de grâce que d'élégance; Louis Vivès, Jacques Lefèvre, Nizolius, Rhénanus et beaucoup d'autres. Ces hommes doctes pensaient comme Luther que le jargon scholastique devait être abandonné; que la théologie et la philosophie devaient être séparées; que chacune d'elles devait parler un langage que la raison pût avouer; mais ils pensaient également que cette restauration inévitable pouvait s'opérer avec des tempéramens et des modifications tels que la paix et l'unité de l'église n'en fussent pas troublées. Luther et ses disciples ne voulurent point d'une semblable transaction. Le Luthéranisme faisait les plus rapides progrès : la politique, toujours prompte à tourner à son profit les événemens du monde moral qui peuvent lui être utiles, prêta son

appui et son influence aux novateurs. Léon X se laissa aisément persuader que pour arrêter et guérir le mal, il ne fallait que fulminer l'excommunication des sectaires : il ne fit que l'étendre en le rendant incurable.

Tandis que le Luthéranisme se propageait et s'enracinait en Allemagne, un émule de Luther, Jean Calvin (689), arborait également, en France, l'étendard de la réforme, et coopérait ainsi au retour de la saine raison et de la philosophie. A la même époque (690), l'amour passionné du roi d'Angleterre pour une sujette dont il venait de faire sa femme, produisit dans ce royaume la même révolution. Ce même Henri VIII qui avait écrit contre Luther un livre de controverse, acte de zèle qui lui avait valu de la part de Léon X le titre de *défenseur de la foi,* quand il se vit

excommunié par le pape pour avoir épousé sa maîtresse en dépit du Saint-Siége, ne prit conseil que de l'impétuosité de son caractère, secoua hardiment le joug de l'église romaine, et moitié calviniste, moitié luthérien, il forma la secte anglicane dont il se constitua le chef.

Ces événemens furent sans doute d'une haute importance pour le despotisme sacerdotal auquel onze siècles de barbarie avaient donné l'empire de l'Europe entière; il perdit beaucoup sous le rapport de sa domination temporelle; il perdit bien davantage sous le rapport de l'empire moral. Des princes qui étaient en possession de trembler à la moindre menace d'interdit et d'excommunication, commencèrent à braver les foudres du Vatican et ses anathèmes. La controverse attaqua toutes les prérogatives

dont l'usurpation n'avait rien coûté durant le sommeil de la philosophie et de la raison; le droit d'examen s'étendit à tout, contrôla tout, discuta tout; l'infaillibilité elle-même, ce palladium du despotisme des pontifes, fut contestée, mise au creuset et regardée par les sectaires comme un de ces ressorts de gouvernement uniquement forgé pour avoir raison, bon gré mal gré, contre tout le monde. Au milieu de ce conflit les âmes s'aguerrirent, les caractères prirent de la trempe, les esprits s'éclairèrent, développèrent leur pénétration, leur justesse, leur droiture; la saine logique se forma; on ne regarda plus une proposition comme démontrée, comme irréfragable, par cela seul qu'elle sortait de la bouche d'un théologien, ou qu'elle était consignée dans quelqu'un des canons de l'église: on osa même

aller plus loin ; on tenta de soustraire la physique à l'autorité des livres saints ; et Copernic, en renouvelant l'opinion de Pythagore et d'Aristarque de Samos, en convertissant en vérité démontrée ce qui n'était qu'une hypothèse dans le système de ces deux philosophes grecs, en ne laissant plus aucun doute sur ce point de cosmologie, que c'est la terre qui tourne autour du soleil, et non pas le soleil autour de la terre, avait osé donner un démenti formel à l'Ancien-Testament, qui dit, au livre de Josué (691) : « Le soleil s'arrêta au mi-« lieu des cieux, et ne se hâta point « de se coucher un jour entier. »

Tandis que le papisme était ainsi attaqué corps à corps, avec tant de vigueur et de véhémence par les réformateurs, l'esprit philosophique s'agitait de son côté et s'efforçait de

reprendre ses droits à l'empire. Parmi les restaurateurs de la philosophie, plusieurs voulaient rendre au platonisme toute sa gloire (692) ; d'autres eurent l'ambition de ramener la doctrine d'Aristote à toute sa pureté. Télésius tâcha de rétablir le système de Parménide (693), Juste-Lipse celui de Zénon, Beauregard celui de Thalès et d'Anaxagoras, Gassendi celui d'Epicure : le pyrrhonisme lui-même eut des partisans (694) ; mais le plus grand nombre pensèrent ce qu'avaient pensé à l'époque du déclin de la philosophie ancienne, Antiochus l'Ascalonite, Potamon et Ammonius Saccas (695), que tout n'était pas également bon, également admissible dans chaque secte, et qu'il fallait en revenir à l'*éclectisme*. Quelques écrivains formèrent le projet de réconcilier la théologie avec la raison, et la religion

avec la philosophie : ce fut, dit-on, le but du célèbre Postel, dans son ouvrage intitulé, *de Concordiâ orbis terrarum;* ouvrage dont on ne peut que louer l'intention, mais dont le mauvais succès n'a rien qui doive étonner. La concordance des opinions, l'unité de doctrine est la pierre philosophale du monde moral. D'autres laissant la religion de côté et embrassant le véritable *éclectisme* philosophique, cherchèrent à composer à leur guise de nouveaux systèmes de philosophie, en prenant dans chacune des sectes des philosophes de l'antiquité ce qu'ils y trouvaient de bon, de sensé et de raisonnable.

Le chancelier Bacon fut un des premiers qui se lança dans cette carrière, et qui eut la gloire d'ouvrir une nouvelle route en substituant, pour arriver à la vérité, l'expérience à l'es-

prit de système ; Hobbes étonna bientôt l'Europe par la hardiesse de ses hypothèses morales ; Descartes donna le coup de grâce au système d'Aristote, qui déjà menaçait ruine de toutes parts ; Newton, Léibnitz, Locke, Herbert, Tindal, Collins, Bolingbroke, *éclectiques* illustres du dix-septième siècle, firent faire à l'esprit philosophique des progrès d'autant plus remarquables, que c'était en général par la méthode de Bacon *qu'é*taient conquises les notions nouvelles qui venaient remplacer d'anciennes erreurs ; et à côté de tous ces coryphées de l'*éclectisme* moderne, brillait de tout son éclat ce philosophe célèbre, ce génie extraordinaire, *Pierre Bayle*, qui porta dans les profondeurs de la métaphysique cette méthode, cette clarté, cette lumière dont on n'avait pas d'exemple avant

lui; ce dialecticien subtil qui mania la logique avec une dextérité et une justesse qui commandent l'étonnement, j'aurais dû dire l'admiration ; cet Achille de la philosophie, qui se servit de ces deux talens avec un succès prodigieux pour battre en ruine toutes les erreurs, pour renverser tous les préjugés, pour démasquer toutes les superstitions, toutes les jongleries, tous les mensonges, toutes les impostures, qui, nouvel Hercule dans le monde moral, poussa la raison humaine jusqu'aux dernières limites de l'entendement, et posa les colonnes qu'il ne lui est pas donné de franchir; qui enfin par ses infatigables travaux ouvrit le champ que les philosophes du dix-huitième siècle ont cultivé avec un succès qui semble promettre le résultat (si toutefois il est possible) d'un système de philosophie *éclectique*

propre à se concilier les suffrages de tous les penseurs de tous les pays, et à fixer pour jamais les incertitudes de la raison en posant les bases éternelles de la vérité (696).

Il est évident en effet que d'après le chemin qu'a fait la raison humaine depuis la mémorable époque de la renaissance des Lettres, et d'après les lumières qu'elle a acquises, les doctrines diverses qui l'ont subjuguée pendant tant de siècles, ne peuvent plus conserver isolément leur empire : il est clair que le monde moral est actuellement dans le même état de confusion et de cahos où il était lorsqu'Antiochus l'Ascalonite à Athènes, et le Socrate de Jérusalem dans la Judée, tentèrent avec des succès bien différens d'opérer le rapprochement dans une doctrine identique. Tout le monde voit, tout le monde sent que le

moment est enfin venu d'achever ce que les célèbres réformateurs du seizième siècle n'osèrent exécuter qu'à demi, ou pour mieux dire d'élever et de construire l'édifice dont eux et les philosophes qui les ont suivis n'ont fait qu'amasser les pierres; mais qui en sera l'architecte? Sans doute ce ne serait pas en marchant sur les traces d'Osiris en Egypte, de Moïse dans le désert, de Zoroastre chez les Perses, de Minos en Crète, de Numa en Italie, des sectateurs de Jésus dans l'Asie mineure, de Mahomet chez les Arabes, que l'on pourrait se flatter aujourd'hui d'attacher les hommes éclairés, les penseurs de tous les pays, à une doctrine identique; on ne parviendrait pas à persuader de nos jours, entre autres choses, qu'on a rendu la vie à un cadavre dont la putréfaction s'était déjà emparée; que l'on s'entre-

dans quelques hommes d'élite destinés à devenir les instituteurs et les guides du genre humain? Dans les profondeurs de sa providence il a mieux fait que cela. Chaque homme en venant au monde, sur quelque point du globe qu'il reçût le jour, avait des vérités à connaître et des devoirs à remplir. L'Auteur des choses, qui ne jugea point de sa dignité de se mettre en station au haut de l'Olympe, occupé perpétuellement et sans relâche à proclamer à haute voix les vérités et les devoirs dont la connaissance était nécessaire à l'homme, voulut que chaque individu en venant sur la terre y apportât une semence de cet esprit de lumière et de sagesse qui devait lui révéler les vérités qu'il lui importait de connaître, et les règles de ses devoirs. Les philosophes de tous les temps et de tous les pays se

sont accordés à donner le nom de *droite raison* à cette parcelle de l'intelligence divine dont on aperçoit la présence dans l'âme de l'homme le plus rustre et le plus grossier : c'est cette faculté qu'on peut appeler autrement le *sens moral* de l'homme, et qui constitue la ligne de démarcation entre l'espèce humaine et toutes les autres espèces d'êtres répandus sur la terre : c'est cette faculté que les philosophes grecs appelaient ὀρθὸς Λόγος, et dont les Pères de l'église, comme les philosophes grecs, ont admis l'existence dans l'âme de chacun des membres de la grande famille du genre humain. Justin, martyr, entre autres, le reconnaît formellement : « Cette « *raison*, dit-il, dont nous avons parlé « ci-devant, et à laquelle participe « tout homme venant au monde (697). » C'est cette faculté par l'exercice de

laquelle les philosophes de la Grèce avaient aperçu, développé, et converti en point de doctrine les sublimes notions de leur théologie et de leur morale : c'est cette faculté dont Socrate fit un usage si admirable, que Justin, martyr, n'a pu s'empêcher de déclarer que c'était la *Parole*, le *Verbe*, le Λόγος, le Fils de Dieu qui endoctrinait les Athéniens par la bouche de ce philosophe (698); car on voit que les Pères de l'église avaient un peu plus de bonne foi que les théologiens de nos jours, probablement parce qu'ils avaient été philosophes avant que d'embrasser le christianisme : c'est cette faculté dont les saints livres eux-mêmes ont reconnu que chaque homme apportait le germe en naissant, et dont ils ont parlé en la nommant *cette lumière qui illumine tout homme venant au monde*

(699) : c'est enfin cette faculté dont le même Père de l'église que nous venons de citer, saint Justin, a fait *le propre synonyme du christianisme*, en consignant dans ses écrits ces paroles singulièrement remarquables : « Ceux qui ont vécu selon « les lumières et les règles de la droite « raison sont chrétiens, quoiqu'ils « aient été réputés n'avoir eu aucune « connaissance du vrai Dieu. Tels « furent chez les Grecs, Socrate, Hé« raclite et leurs pareils : tels furent « chez les Barbares, Abraham, Ana« nias, Azarias, Misaël, Elie, et « beaucoup d'autres dont je passe ici « l'histoire et les mœurs sous silence « pour abréger (700) ».

La voilà cette semence, le voilà ce germe de sapience et de lumière que la Providence a répandu en plus ou moins grande mesure dans l'enten-

dement de ces hommes privilégiés destinés à devenir les instituteurs et les guides du genre humain, sans nulle distinction de région ou de peuple; le voilà ce λόγος, étincelle émanée du ΛΟΓΟΣ par excellence qui fit le monde et qui le régit, étincelle qui, dans la tête d'Osiris en Egypte, de Zoroastre en Perse, de Moïse dans le désert, de Minos en Crète, de Numa en Italie, de Pythagore dans la grande Grèce, de Socrate et de Platon à Athènes, du fils de Joseph et de Marie dans la Judée, de Mahomet lui-même dans l'Arabie, produisit des systèmes religieux étrangement hétérogènes, sous le rapport des dogmes, des rits et des cérémonies, mais d'une homogénéité presque identique pour le fond de la morale.

Les temps ne sont plus, et selon

toutes les apparences, ils ne reviendront jamais, à moins que le globe n'éprouve sur tous les points de sa surface une révolution qui anéantisse à la fois toutes les bibliothèques, toutes les imprimeries, en stupéfiant en même temps toutes les têtes pensantes : les temps ne sont plus où l'on faisait jouer dans un système quelconque le rôle prépondérant à la partie dogmatique, et où subordonnant les actions à la croyance, et les œuvres à la foi, on exerçait sur l'opinion l'empire le plus despotique. Les temps ne sont plus où le sacerdoce, avide de dominer et de faire planer son sceptre de fer sur toutes les têtes, s'était adroitement isolé, avait coupé tous les liens qui pouvaient lui donner des points de contact avec le corps social (701); ces temps où il avait sa milice, sa discipline, son code, ses lois,

sa couronne à part de la puissance civile. Non, ces temps d'opprobre pour l'espèce humaine, ces temps de servitude et de honte pour la raison ne sont plus; et le moment est venu de faire reprendre à ce Λόγος, comme je le disais tout à l'heure, à ce Λόγος, étincelle émanée du ΛΟΓΟΣ *par excellence*, la suprématie qu'il tient de la noblesse de son origine, et à lui faire remplir la fonction auguste à laquelle il fut destiné par la Providence, lorsque dans sa sagesse elle en fit le don aux mortels.

Il ne faut en effet que jeter un coup d'œil attentif sur le monde moral pour apercevoir qu'il est aujourd'hui dans la situation la plus désirable et la plus opportune pour favoriser cette amélioration salutaire. Grâces en soient rendues aux philosophes des deux derniers siècles, tous les sys-

tèmes ont été essayés, toutes les opinions ont été discutées, toutes les doctrines ont été mises au creuset : ils n'ont rien laissé (702) de ce qui tient à l'entendement humain sans le soumettre à un examen plus ou moins approfondi, plus ou moins lumineux. Les élémens du monde moral sont, à la lettre, en ce moment, dans la même situation, dans le même cahos où étaient les élémens du monde physique à l'époque dont parlent Moïse et Ovide (703), lorsque le Suprême Ordonnateur des choses résolut de leur donner cette magnifique ordonnance que nous admirons tous les jours. Rien ne paraît s'opposer à ce que le majestueux, l'auguste édifice de la raison humaine soit élevé, et reçoive enfin une structure solide et durable. Toutes les erreurs sont signalées, toutes les superstitions ont perdu

leur crédit, toutes les doctrines qui n'avaient que l'ignorance pour soutien, et que l'intérêt humain pour base, sont démasquées, et le fallacieux prestige qui fut si long-temps l'appui de leur règne, ne peut plus leur être être rendu.

Ce n'est pas que pour l'élevèr et le construire, l'auguste édifice dont nous parlons, il ne faillé un de ces génies extraordinaires dont l'apparition est si rare dans le cours des siècles. Il faut sans doute un homme qui joigne à une tête toute philosophe et à une âme ardemment zélée pour le triomphe de la vraie philosophie, un grand ascendant moral qui, soutenu par un grand pouvoir politique, lui donne une influence prépondérante sur les peuples ses contemporains. Si cet important ouvrage était abandonné aux hommes vul-

gaires, on verrait toutes les petites passions auxquelles les hommes de cette classe sont si naturellement sujets, l'amour propre, l'orgueil, la jalousie, l'ambition de faire secte, jeter dans cette entreprise la discordance déplorable qui a existé jusqu'à ce moment, et qui a fait si beau jeu aux théologiens pour faire valoir le grand argument qu'ils tirent de la prétendue insuffisance des lumières de la raison. On ne saurait le dissimuler, et les antiques chefs du christianisme ne tardèrent pas à le sentir eux-mêmes; il faut, pour amener les hommes à une uniformité de croyance, à une identité de corps de doctrine, il faut que l'autorité s'en mêle (704). Mais au lieu de chercher cette autorité dans des assertions que la saine raison réprouve, comme furent obligés de le faire les Pères de l'église, attendu les

circonstances où ils se trouvaient, il faut chercher cette autorité dans des principes que la saine raison puisse avouer. Les lois, si nécessaires pour maintenir les hommes dans l'état de société, ont une source commune avec le système moral auquel on donne le nom de *Religion*, destiné à concourir à la même fin : les lois civiles et les lois religieuses tiennent à la fois aux principes éternels de ce Λόγος, qui est le vrai comme il est l'unique flambeau que l'auteur des choses ait donné à l'homme pour se conduire dans le pélérinage de la vie. Cette identité d'origine, cette identité de fin, cette identité de résultat les subordonnent évidemment à la même autorité. Autant les chefs du corps social ont intérêt que les membres de la société s'interdisent toutes les actions capables d'attenter au bon

ordre qui en fait l'essence, autant ils ont intérêt que les membres de la société s'interdisent toutes les pensées, toutes les opinions qui tendraient au même but; de là dérive nécessairement le droit de l'autorité civile de régler de son chef tout ce qui concerne le système moral.

Telle fut en effet l'origine, tels furent les fondemens de ces anciennes théocraties qu'on retrouve presque partout dans l'histoire des peuples voisins du berceau du monde (705), et qui offrant l'avantage incalculable de l'unité de législation et de l'unité de pouvoir sous le rapport civil et sous le rapport religieux, garantissent les nations des fléaux de tout genre dont les dissensions et les querelles entre le sacerdoce et l'autorité civile doivent les rendre et les ont en effet rendus pendant tant de siècles,

les ridicules jouets et les malheureuses victimes.

Peut-être ce qui se passe autour de nous en ce moment nous donne-t-il lieu d'espérer que le grand ouvrage en question, que l'édifice de l'évangile de la raison n'est pas loin de prendre sa place parmi les événemens mémorables dont un de ces hommes extraordinaires que la Providence sait réserver et mettre en scène pour l'exécution de ses grands desseins, nous rend aujourd'hui les témoins; peut-être l'illustre exemple d'Osiris et de Moïse, de Pythagore et de Numa, d'Antiochus l'Ascalonite et d'Ammonius Saccas ne sera pas perdu pour lui; peut-être profitant du rare concours de circonstances où il se trouve placé, prenant la juste mesure des lumières de son siècle, et justifiant l'attente des philosophes

ses amis solides et ses contemporains, il tentera ce genre de gloire dans lequel les éloges et les applaudissemens de la génération présente seraient le prélude assuré et le gage infaillible des bénédictions de la postérité. C'est par ce voeu que nous finissons.

« Et toi, grand et divin Platon! toi,
« dont l'âme en quittant la terre pour
« aller se rejoindre au Grand-Tout,
« forma le désir modeste de laisser
« quelque souvenir de ton nom, et
« quelque estime pour tes ouvrages
« dans le cœur des hommes (706);
« sois tranquille dans le sentiment de
« la continuité de gloire qui t'est ré-
« servée. Si jusqu'à ce moment les
« philosophes de tous les pays, les
« auteurs de tous les systèmes, les
« fondateurs de toutes les doctrines,
« les chefs de toutes les sectes qui ont
« voulu intéresser l'espèce humaine

« à leurs succès, ont été obligés de
« mettre tes sublimes écrits à contri-
« bution, et d'enseigner les mêmes vé-
« rités que tu leur avais enseignées,
« sois sûr d'avance qu'à quelque épo-
« que que l'*Evangile de la Raison*
« sorte de la main des hommes, ce sera
« dans ta doctrine que les rédacteurs
« de cet Evangile seront forcés d'aller
« puiser les bases fondamentales de
« leur système; et que si par des mo-
« tifs quelconques ils veulent dissimu-
« ler leur plagiat, en s'abstenant
« avec précaution d'emprunter ton
« propre langage, les admirateurs des
« impérissables monumens de ton gé-
« nie sauront y marquer les passages
« dont la substance t'aura été déro-
« bée ».

« Quant à moi; c'est ici que se ter-
« mine la grande tâche que je m'étais
« imposée d'écrire un Essai sur l'his-

« torique de ta personne et de ta doc-
« trine. Sans doute je suis loin de me
« flatter que cet hommage que je viens
« de payer à ta mémoire puisse tenir
« lieu sous aucun rapport de celui que
« Speusippe, ton successeur dans la
« chaire de l'Académie, nous avait
« laissé (707). Je ne prétends pas non
« plus qu'il fasse oublier aucun des
« nombreux tributs de ce genre qui
« t'ont été adressés par ceux de tes
« disciples que l'admiration a tant de
« fois convertis en panégyristes. Non:
« à Dieu ne plaise que j'aie porté mes
« vues aussi haut. Une telle ambition
« était trop au-dessus de la mesure de
« mes forces. Si ce faible Essai ne se
« recommande point à tes yeux sous
« le rapport de l'ordre dans la distri-
« bution des matériaux, sous le rap-
« port de la suite et de la justesse dans
« les idées, et surtout par ce charme

« de style dont tes ouvrages offrent
« un modèle qui n'a jamais été imité,
« peut-être y remarqueras-tu les élans
« d'une âme fortement passionnée
« pour la vérité qui fut jadis ton
« idole, la véhémence d'un cœur
« plein de zèle pour la vertu dont
« tu fus jadis l'image vivante (708),
« la chaleureuse affection d'un dis-
« ciple qui n'a pas perdu tout à fait
« son temps dans la méditation de ta
« doctrine, et qui en a principalement
« recueilli ce fruit, de s'élever au-
« dessus des opinions de la multi-
« tude (709), et de prendre pour règle
« unique dans les fonctions de son en-
« tendement cette droite raison, ce
« λόγος dont tu as fait le premier attri-
« but de l'ÊTRE *par excellence*.
« Oui, si mon ouvrage a du moins ce
« mérite à tes yeux, je n'en demande
« pas davantage, et je suis content. »

FIN.

NOTES

DE L'ESSAI SUR PLATON,

TOME SECOND.

---

(407) Ὅθεν καὶ Διογένης βασιλικὸν κύνα ἔλεγεν αὐτόν. Diog.-Laert., lib. II, seg. 65.

(408) Οὗτος σοφιστεύσας πρῶτος τῶν Σωκρατικῶν μισθοὺς εἰσεπράξατο. *Ibid.*

(409) Plutarque, *Vie de Dion*, §. 23, *voyez* ci-dessus, note 333.

(410) Diog.-Laert., lib. III, s. 29.

(411) Polyanthea, Joseph. Laugii, p. 170.

(412) Diog.-Laert., lib. III, s.

(413) Et qu'on ne dise pas, comme le font quelquefois les ignorans, que si Diogène-le-Cynique n'a point regardé la pédérastie comme une turpitude dans les mœurs de Platon, c'est parce que ce vice n'avait alors rien de honteux dans les mœurs d'Athènes : un passage de Xénophon contient la preuve authentique et irréfragable du contraire. Xénophon déclare en propres termes, dans son *Banquet*, ἐν τῷ συμποσίῳ, que, selon l'opinion générale des Athéniens, on considérait comme un vice la conduite de ceux qui n'aimaient que dans la vue d'une jouissance physique, et que ceux qui souffraient un pareil amour étaient un objet de haine : Τῶν δὲ τοῦ σώματος ἐπιθυμούντων πολλοὶ μὲν τοὺς τρόπους μέμφονται, καὶ μισοῦσιν τὸν ἐρώμενον. Voilà, je crois, qui est sans réplique. J'ajoute que les précepteurs de morale avaient grand soin de proscrire cette turpitude. En voici la preuve dans le poëme des anciens qui nous est parvenu sous le nom de *Phocylide*, poëme bien antérieur à l'ère chrétienne, quoi que puissent en avoir pensé quelques savans ; le premier vers de ce poëme, tel que le docte

Brunck l'a publié dans ses *Gnomici poetæ græci*, petit in-8°., Argentor., 1784, p. 112, est ainsi conçu :

> Μήτε γαμοκλοπέειν, μήτ' ἄρσενα κύπριν ὀρίνειν.

et plus bas, les 177, 178 et 179°. vers renferment le même précepte en d'autres mots :

> Μὴ παραβῇς εὐνὰς φύσεως ἐς κύπριν ἄθεσμον.
> Οὐδ' αὐτοῖς θήρεσσι συνεύαδον ἄρσενες εὐναί.
> Μηδέ τι θηλύτεραι λέχος ἀνδρῶν μιμήσαιντο.

Voilà, je crois, des textes également péremptoires.

(414) Οἱ πολλοὶ τῶν μαθητῶν αὐτοῦ τυραννικοί, τινες καὶ διάβολοι γινόμενοι. Athæn., l. XI, p. 508, D. Un peu plus bas Athénée ajoute ; Τοιοῦτοι δ' εἰσὶ καὶ νῦν τῶν Ἀκαδημαϊκῶν τινὲς, ἀνοσίως καὶ ἀδόξως βιοῦντες. Χρημάτων γὰρ ἐξ ἀσεβείας καὶ παρὰ φύσιν κυριεύσαντες, διὰ γοητείαν νῦν εἰσὶ περίβλεπτοι. *Ibid*, p. 509, A. Mais que prouvait contre Platon cette horrible conduite de quelques hommes qui se disaient *Platoniciens* du temps d'Athénée ? Rien du tout. Avec cette logique d'Athénée, il n'y aurait pas un seul des instituteurs du genre humain qu'il ne

fallût traîner dans la boue : cela s'entend assez ; je n'ai pas besoin d'offrir des exemples.

(415) Ce silence d'Athénée au sujet de Platon est en effet, en cet endroit, péremptoire.

(416) *Voyez,* dans le Diogène-Laerce de Ménage, la note sur ces mots : Καὶ Πλάτων ἐν τῷ περὶ ψυχῆς, t. II, p. 107.

(417) Athæn., lib. XII.

(418) Tout le monde connaît le mot célèbre de ce conquérant au sujet du philosophe : « Si je n'étais Alexandre, je voudrais « être Diogène. » *Voyez* Dion Chrysostôme, περὶ βασιλείας, δ., t. I, p. 144, édit. *Reisk.*

(419) Diog.-Laert., lib. II, s. 68 ; Valer. Maxim., l. IV, n°. 3. C'est à ce trait célèbre de ces deux philosophes qu'Horace a fait allusion, lorsqu'il a dit, dans la dix-septième de ses épîtres, l. I :

Si pranderet olus patienter, regibus uti
Nollet Aristippus. — Si sciret regibus uti,
Fastidiret olus qui me notat.

Vers 13, 14, 15.

(420) Page 64.

(421) *Voyez* les *Lettres de Platon*, let. v.

(422) Plutarque, vie de Dion, LVII.

(423) *Ibid.*

(424) *Ibid.*

(425) Des huit anciennes villes qui portaient ce nom, celle dont il s'agit ici c'est l'*Héraclée* de Thrace, à laquelle Ptolémée donna depuis le nom de *Périnthe.*

(426) L. XVI, *in fine.*

(427) *Erant hi* (*Chion et Leonidas*) *discipuli Platonis philosophi qui virtutem ob quam quotidiè præceptis magistri erudiebantur patriæ exhibere cupientes, quinquaginta cognatos veluti clientes in insidiis locant*, etc. Justin., *ibid. Voyez* Diodore de Sicile, l. xv. Plutarque parle de l'insolence de ce tyran d'Héraclée, dans son traité *de la Fortune d'Alexandre*, XIV. Au

trait de ces deux disciples de Platon, il faut ajouter l'exemple de deux autres de ses disciples, de Peiton et d'Héraclite, deux frères, citoyens de la ville d'Ænum en Thrace, qui délivrèrent leur patrie de la tyrannie d'un certain Cotys, et qui, à ce titre, furent, par décret public, proclamés *citoyens de la république d'Athènes*, et honorés d'une couronne d'or; témoin ce passage de Démosthène, dans son oraison contre Aristocrate: Τοὺς ἀποκτείναντας αὐτὸν (Κότυν) Πύθωνα καὶ Ἡρακλείδην, τοὺς Αἰνίους, πολίτας ἐποιήσατε, ὡς εὐεργέτας, καὶ χρυσοῖς στεφάνοις ἐστεφανώσατε.

(428) *Et ejus rei argumenta quædam conjectatoriè ex eorum scriptis protulerunt.* Aul.-Gell., lib. XIV, cap. 3, *init.*

(429) *Non abfuisse ab eis motus quosdam tacitos et occultos simultatis æmulationisque mutuæ putavere.* Ibid.

(430) *Deipnosoph.*, lib. XI, p. 504: Καὶ ἴσως καὶ περὶ πρωτείων διεφέροντο. E.

(431) *Ibid.*, F.

(432) . . . . . Ἀγαθὴ δ' ἔρις ἥδε βροτοῖσι.

(433) C'est là le pieux et très-édifiant langage que l'évêque Synèse adresse aux prêtres de son diocèse, contre les partisans d'Eunomius et de Quintianus ; et afin qu'on ne m'accuse point de calomnier cet illustre prosélyte du christianisme, je vais copier ici le texte de la cinquième de ses lettres : Μὴ λάθωσιν ὑμᾶς τὸ ζιζάνιον παρασπείροντες. Κατάδηλοι πᾶσιν εἰσὶν αἱ τούτων καταφυγαί. Ἴστε τίνες ἀγροὶ δέξαιντ' ἂν αὐτούς. Ἴστε τίνες οἰκίαι τοῖς λῃσταῖς ἀνέῳγασι. Μετέλθετε τοὺς φῶρας ῥινηλατοῦντες. Ζηλωταὶ γίνεσθε τῆς εὐλογίας τῆς Μωσαϊκῆς, ἣν εὐλόγησε τοὺς ἄνδρας οἱ, κατὰ τῶν ἠσεβηκότων ἐν τῇ παρεμβολῇ, καὶ γνώμην καὶ χεῖρας ἐκίνησαν. Voilà la grande recette pour les conversions, partout où les chrétiens furent assez nombreux pour la mettre en œuvre ; voilà les procédés du fameux *compelle intrare,* qui finit, après une assez longue lutte, par décider la victoire en faveur du christianisme. Au surplus ce trait de l'histoire du peuple hébreu que l'évêque Synèse proposait pour exemple aux pieux et aux zélés chrétiens de son église est celui que Racine rappelle dans ces

vers de sa tragédie d'*Athalie*, acte IV, scène III :

« Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites
« Qui, lorsqu'au dieu du Nil le volage Israël
« Rendit dans le désert un culte criminel,
« De leurs plus chers parens saintement homicides,
« Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
« Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
« D'être seuls employés aux autels du Seigneur? »

On le voit : l'évêque Synèse s'y entendait. Pour faire égorger par des fanatiques ceux qui ne pensaient pas comme lui, il ne pouvait pas choisir une autorité plus respectable et plus impérieuse à la fois.

(434) Aulu-Gell., *loco citato*; ce qui n'est pas très-exact de la part d'Aulu-Gelle, puisque Diogène-Laerce observe que Xénophon a nommément mentionné Platon dans le troisième livre de ses *Mémoires*, et que le fait est constant. Diog.-Laert., lib. III, s. 34: Πλὴν Ξενοφῶν Πλάτωνος (μνημονεύει) ἐν τρίτῳ τῶν ἀπομνημονευμάτων.

(435) Athenæ, *loco citato*.

(436) Μαθήματα.

(437) Aulu-Gell., *loco citato.*

(438) Athenæ., *loco citato.*

(439) Aulu-Gell., *loco citato.*

(440) Diog.-Laert., lib. III, s. 35.

(441) *Voyez* le dialogue de Platon intitulé *le Sophiste.*

(442) Les logiciens savent ce qu'est le *cercle vicieux*, et les hellénistes jugeront, je l'espère, que c'est ici le vrai sens du verbe περιτρέπεται, employé par Diogène-Laerce. Je doute que le traducteur latin ait correctement rendu le sens de ce verbe, en traduisant *et quùm doceret contra suam venire sententiam.* Voici un passage de Sextus Empiricus où le verbe περιτρέπεται est employé dans le sens que j'assigne ici. Il s'agit de savoir *s'il existe une cause*, ou *s'il n'existe point de cause*; mais quand on avance l'une ou l'autre de ces deux propositions, on l'avance *ou sans cause*

ou avec cause : or, il est oiseux d'*avancer sans cause qu'il n'existe point de cause ; mais avancer avec cause qu'il n'existe point de cause*, c'est tomber dans le *cercle vicieux :* Εἰ δὲ λέγει μετά τινος αἰτίας, μὴ εἶναι αἴτιον, περιτρέπεται. Je ne pense pas qu'il reste à présent le moindre doute. Lib. VIII, *advers. Mathemat.*, p. 343.

(443) Diog.-Laert., *loco citato*, s. 35.

(444) Lorsqu'on fabrique des impostures, il faudrait au moins avoir l'attention de les faire cadrer avec les vraisemblances : *Si non vera saltem verisimilia finge* ; mais comme les sophistes ont su, dans tous les temps, que les sots et les sages sont dans la proportion au moins de cent contre un ; ils se sont toujours fort peu embarrassés de paraître sans logique et sans bonne foi aux yeux d'un homme un peu clairvoyant, pourvu qu'ils fissent cent dupes.

(445) Athénée cite ici son auteur ; c'est Théopompe de Chio. Lib. XI, p. 508, D. Pauvre garant !

(446) Ὡς καλῶς οἶδε Πλάτων ἰαμβίζειν, lib. XI, p. 585. On lit dans Hésychius : ἰαμβίζειν, λοιδορεῖν, κακολογεῖν; ἀπὸ Ἰάμβης τῆς λοιδόρου.

(447) S'il faut en croire Cicéron dans son *Traité de l'Orateur*, liv. III, n°. 32, cette statue fut un hommage que la Grèce décerna à Gorgias; hommage qui devait en effet en imposer beaucoup à la multitude, car Cicéron remarque que Gorgias fut le premier des sophistes qui en se présentant devant ses auditeurs leur laissait le choix de la matière sur laquelle devait rouler son discours. On conçoit le merveilleux d'une semblable jonglerie.

(448) On sait que cet Archiloque fut le poëte de la Grèce le plus satyrique et le plus virulent. C'est de lui qu'Horace a dit dans son *Art poétique*, v. 78 :

Archilochum proprio rabies armavit iambo.

Voyez les Scholiastes d'Horace sur ce vers-là. On prétend qu'Archiloque mit tant de fiel dans des vers qu'il fit contre Lycambe son beau-père, que celui-ci, par excès de sensi-

bilité, se donna la mort. Horace, *Epode* VI. Mais il paraît, d'après un passage de Pindare, (*Pythiques*, ode II), qu'il porta quelquefois lui-même la peine de sa méchanceté.

(449) Ως ἀνέπλαττε Πλάτων πεπλάσμενα θαύματα εἰδώς. Les Grecs aimaient beaucoup apparemment ces alliances de mots. A la place de Timon j'aurais dit :

Ως ἀνέπλαττε Πλάτων πεπλάσμενα πλάσματα εἰδώς.

La *paronomasie*, c'est le nom qu'ils donnaient à ce jeu de mots, aurait été complète.

(450) Lib. XI, p. 505, F.

(451) *Ibid.*

(452) *Ibid.*

(453) *Ibid.*

(454) Diogène-Laerce affirme que ce fut Zénon d'Elée qui écrivit le premier des dialogues. Διαλόγους τοίνυν φασὶ πρῶτον γράψαι Ζήνωνα τὸν Ελεάτην.

(455) Athenæ., *ibid.*, C.

(456) *Voyage du jeune Anacharsis*, t. IV, p. 472, édit. *in*-8°. Cette espèce de fiction dans le dialogue s'était maintenue en honneur jusqu'au temps de Cicéron ; témoin ce passage d'une des lettres de cet illustre Romain à Varron son ami, en lui adressant ses *Questions Académiques* qu'il lui avait dédiées. *Puto fore ut cum legeris mirere id nos locutos esse, inter nos, quod nunquam locuti sumus : sed nosti morem dialogorum.* N'est-il pas bien singulier qu'Athénée, qui possédait une si grande connaissance de la littérature grecque, ait ignoré un usage littéraire si connu de Varron et de Cicéron ?

(457) *Apologia Socratis*, p. 21, t. I du Platon de Henry Etienne, 1578.

(458) Zoïle en effet, qu'on appelait avec raison le chien rhéteur, avait écrit contre Platon. *Voyez* Ælien, l. XI, chap. 10, où vous trouverez la réponse ingénue que fit Zoïle à quelqu'un qui lui demandait pourquoi il écrivait ainsi contre tout le monde : « Je n'écris,

« dit-il, que parce que je ne peux pas faire « par mes actions tout le mal que je vou-« drais. » C'est à ce misérable et à ses pareils, s'il en est, que l'on peut appliquer ce vers heureux d'un de nos poëtes :

« Et s'il n'eût pas écrit il eût assassiné. »

(459) *Iliad.*, II, v. 857.

(460) En effet un des fragmens d'Orphée commence par cet hexamètre où il est question des enfers :

Αἴθερος ἠδ' αἴδου, πόντου γαίης τε τύραννε.

« Roi du ciel et des enfers, de la mer et de « la terre, etc. » Un peu plus bas il parle des Parques :

Ω Μοῖραι πείθονται ἀμειλικτόι περ ἐοῦσαι.

« Toi à qui les parques obéissent, quelque « inexorables qu'elles soient. » Au moment où j'écris ceci, la Gazette de France rend compte d'une *Histoire d'Homère et d'Orphée*, publiée par M. de Sales ; et le rédacteur de cet article dit en propres termes : « Orphée enseigne qu'au-delà du tombeau le

« pervers sera puni et l'homme vertueux ré-« compensé », et il ajoute ces paroles remarquables : « Le fond de la religion chrétienne, « c'est-à-dire un seul Dieu, un jugement der-« nier, des punitions pour le méchant, des « récompenses pour le juste ne se retrouvent-« ils pas fidèlement tracés dans la morale di-« vine des premiers âges du monde? Tant il « est vrai que les religions de tous les temps « et de tous les lieux partent du même point « pour arriver au même but par des routes « différentes. » Gazette de France, 29 juillet 1808, p. 844.

(461) Orphée le déclare en propres termes dans le premier de ses fragmens : Ὡς λόγος ἀρχαίων, *comme le disent les anciens.* Or, on conçoit jusqu'où remontaient ceux qui étaient les *anciens* du temps d'Orphée. Ce serait d'ailleurs en vain que l'on contesterait l'autorité de ces *fragmens*, sous prétexte que le juif Aristobule les a falsifiés. Le premier vers du moins du second fragment n'est pas de ce dernier écrivain, puisqu'on le rencontre dans le *Banquet* de Platon, p. 334, c., ainsi que l'a très-judicieusement observé le docte Wyttem-

bach, dans sa *Bibliotheca critica*, vol. II, part. II, p. 91. Du reste on trouve la même doctrine dans les *Parænèses*, ou pensées morales de Théognis, poëte antérieur à Platon, et de l'ouvrage duquel je ne sache pas que l'authenticité ait jamais été contestée. Or, dans des paroles que Théognis a l'air d'adresser à sa femme, il lui dit, v. 1165 et sq.:

Ημῖν δ' ἄλλα μέν ἐστι, γύναι, κακὰ πόλλ', ἐπεὶ ἐκ γῆς
Φεύγομεν. . . . .
. . . . Πόλισδὲ μέν ἐστι καὶ ἡμῖν
Καλὴ Ληθαίῳ κεκλιμένη ποτάμῳ.

« Beaucoup de maux nous attendent après « que nous sommes morts; mais il est égale- « ment pour nous une belle ville sur les bords « du fleuve Léthé. »

Φθέγξομαι οἷς θέμις ἐστὶ, θύρας δ' ἐπίθεσθε βεβήλοις.

Je remarquerai en passant que l'auteur de l'*Apocalypse* n'a fait que copier Orphée, lorsqu'il a dit dans le huitième verset du premier chapitre : « Je suis l'alpha et l'oméga, « le commencement et la fin. » Orphée avait

dit avant lui, en parlant du Dieu par excellence,

Ἀρχὴν αὐτὸς ἔχων ἅμα καὶ μέσον ἠδὲ τελευτήν.

« Tu as à la fois le commencement, le mi« lieu et la fin. »

(462) Πείθεσθαι δὲ οὕτως ἀεὶ χρὴ τοῖς παλαιοῖστε καὶ ἱεροῖς λόγοις. *Litt.* VII, t. XII, p. 115, E, éd. *Bipont.* A la seconde épithète près, c'est le même langage d'Orphée, note précédente.

(463) Δικαστάς τε ἴσχειν καὶ τίνειν τὰς μεγίστας τιμωρίας ὅταν τις ἀπαλλαχθῇ τοῦ σώματος. *Ibid.* *Voyez* une note sur ce passage dans ma traduction des *Lettres de Platon.*

(464) Athenæ., lib. XI, *loco citato.*

(465) *Voyez* ci-dessus, note 23.

(466) Οὐχ ὁρῶ τίν' ἐσχήκαμεν ἀπ' αὐτοῦ ὠφελείαν. Athenæ., *ibid.*, p. 507, F.

(467) Τίς χάρις ταύτης τῆς ἀθανασίας. *Ibid.*, F.

(468) Epître L de Sénèque.

(469) « Un homme est-il bien en état de

« juger Platon, lorsqu'il a osé écrire qu'il ne « voit pas quel avantage on peut tirer de « l'immortalité de l'âme, puisqu'après que « l'âme est séparée du corps elle n'a plus ni « réminiscence ni sentiment? » *Vie de Platon*, p. 67.

(470) Τοιοῦτοι δ' εἰσὶ καὶ νῦν τῶν Ακαδημαϊκῶν τινὲς ἀνοσίως καὶ ἀδόξως βιοῦντες, χρημάτων γὰρ ἐξ ἀσεβείας καὶ παρὰ φύσιν κυριεύσαντες διὰ γοητείαν νῦν εἰσὶ περίβλεπτοι. Athenæ., lib. XI, p. 509, A et B. Voilà les traits auxquels dans tous les temps bien des gens pourraient se reconnaître, et dire *ille ego*.

(471) *Voyez* ci-dessus, note 458. Au surplus toute cette animosité d'Athénée contre Platon a été incapable de ternir sa gloire; elle n'a servi qu'à justifier par un exemple de plus la vérité de cette philosophique sentence du poëte Théognis : « Aucun mortel n'a ja- « mais emporté et n'emportera jamais, en « mourant, tous les suffrages; car Jupiter « lui-même, le roi des dieux et des hommes, « n'a pas le don de plaire à tout le monde. »

Οὐδεὶς ἀνθρώπων οὔτ' ἔσσεται οὔτε πέφυκεν
Οστις πᾶσιν ἁδὼν δύσεται εἰς αΐδου.

Οὐ δὲ γὰρ ὃς θνητοῖσι καὶ ἀθανάτοισιν ἀνάσσει,
Ζεὺς Κρονίδης θνητοῖς πᾶσιν ἀδεῖν δύναται.

V. 779 et *sq.*, édit. *Brunck.*

(472) « Des succès fortunés du spectacle tragique
« Dans Athènes naquit la comédie antique. »

BOILEAU, *Art poét.*, ch. III, à la fin.

(473) « Là le Grec, né moqueur, par mille jeux plaisans
« Distilla le venin de ses traits médisans. »

BOILEAU, *ibid.*

(474) Ce fut dans des vues plus étroites et moins efficaces que les Romains, en instituant les pompes triomphales en l'honneur de leurs généraux, établirent qu'un esclave, d'autres disent un bourreau, serait placé sur le char du triomphateur et derrière lui, pour lui dire, *respice post te, hominem te esse memento*; et cela, afin d'empêcher que l'éclat de la situation momentanée où il se trouvait ne lui inspirât une trop haute opinion de lui-même.

. . . . Et sibi consul,
Ne placeat, curru servus portatur eodem.

JUVÉNAL, satir. X, v. 41.

Voyez Pline l'ancien, lib. XXVIII, cap. 4; et Zonar., lib. II.

(475) *Art poétique* de Boileau, chant III, vers la fin.

(476) *Voyez* le *Canon chronologique* de M. Larcher, t. VII de sa traduction d'Hérodote.

(477) Diog.-Laert., lib. III, s. 26.

(478) Diog.-Laert., *ibid.*

(479) Ælien, liv. XIV, chap. 33.

(480) Diog.-Laert., *ibid.*, s. 34.

(481) « Faisons bien et laissons dire. » Cette règle de morale excellente pour les hommes vulgaires, souffre peut-être exception à l'égard des individus qui, par le rôle qu'ils jouent dans le monde, sont dans la nécessité de faire connaître les motifs de leurs actions et la raison de leur conduite.

(482) Afin d'épuiser tous les sujets de reproche contre Platon, l'auteur du *Banquet des Sophistes* s'est fondé sur un passage du *Timée* (t. IX, p. 284, b., édit. *Bipont.*) pour prêter à notre philosophe le ridicule d'avoir eu personnellement quelque ambition politique, et d'avoir désiré de jouer le rôle d'un chef de gouvernement. « N'est-ce pas, dit-il, « avoir eu l'amour de ce genre de gloire, « que d'avoir voulu fonder un corps poli- « tique et en être le législateur? La preuve « en est, ajoute-t-il, dans ce langage de « Platon tiré du *Timée.* J'ai éprouvé sous « le rapport politique ce qu'éprouvent les « peintres qui voudraient voir en mouve- « ment et en action les sujets de leurs ta- « bleaux; je voudrais de même voir en scène « les membres de ma cité.» Pag. 507, D. Mais qui ne voit que le vœu de Platon ici n'est pas plus sérieux que celui du peintre auquel il se compare, et que ce n'est de sa part qu'un de ces jeux d'esprit que les écrivains laissent couler de leur plume sans y mettre aucune importance. Platon ne pouvait pas ignorer que sa république n'était qu'une république idéale, et qu'à moins

qu'il n'eût, comme Deucalion, le pouvoir de changer des pierres en hommes, et de plus celui de mouler ces hommes, s'il faut ainsi dire, sur sa politie, avant qu'éprouvant le contact des autres hommes, ils ne partageassent leurs affections, leurs passions et leurs vices, l'établissement réel et effectif de sa cité ne serait qu'une chimère. Quoique cette réflexion semble péremptoire, des gens sensés n'ont pas moins été les dupes de la jonglerie d'Athénée, puisqu'on voit Diogène-Laerce (lib. III, s. 21) débiter gravement que le second voyage de Platon en Sicile, c'est-à-dire son premier voyage auprès de Denys-le-Jeune, avait pour objet d'obtenir de lui un territoire et des citoyens qu'il pût y établir et y faire vivre selon les principes de sa politie.

(483) *Voyez* la septième lettre de Platon. Voilà le véritable motif, le motif réel de ces voyages en Sicile, qui ont tant prêté à la calomnie. Καὶ οὐ Σικελικῆς τραπέζης χάριν, ὦ γεννάιε Ἀριστείδη, ὡς σὺ φῂς, pour nous servir des propres expressions d'Olympiodore.

(484) « Sur le sommet du mont Athos il y « avait une ville que Mêla nomme *Acroathos*, dont on croyait que les habitans vi- « vaient le double des autres hommes. » Note du traducteur français des *Histoires diverses* d'Ælien, liv. IX, chap. 10.

(485) Ceci me rappèle que lorsque Antoine, Octave et Lépide se réunirent pour organiser leur épouvantable triumvirat, ils se tâtèrent l'un l'autre afin de s'assurer respectivement qu'aucun d'eux n'eût un poignard caché sous sa robe. *Voyez* ma traduction d'Appien d'Alexandrie, liv. IV, chap. I, n°. 4.

(486) Καίτοι Δίωνος αὐτὸν (Πλάτωνα) ἐπιστάμενος ἑταῖρον εἰς τὰ ἔσχατα εἶναι. Ælian., *Var. Hist.*, lib. IV, cap. 18.

(487) Ωστε μηδέποτε ὀφθῆναι γελῶν ὑπέραγαν. Diog.-Laert., lib. III, s. 26.

(488) Γέλως μὴ πολὺς ἔστω, μηδὲ ἐπὶ πολλοῖς, μηδ' ἀνειμένος. Ce devait être au moins un des caractères constans de la véritable sagesse, puisqu'on en trouve le précepte dans l'*Orai-*

son d'Isocrate à Démonicus : « Garde toi « d'un rire effréné, et d'un ton tranchant ; « l'un est sottise, et l'autre folie. »

(489) Συνεστιώμενός τε αὐτοῖς ἀφιλῶς καὶ συνδιημερεύων ἐν πᾶσι. Ælian., *Var. Hist.*, lib. IV, cap. 9.

(490) Καὶ ἀποσύστησον τῷ ἀνδρὶ, ἵνα τι καὶ αὐτοῦ ἀπολαύσωμεν. *Ibid.*

(491) Ælian., lib. IV, cap. 9.

(492) Diog.-Laert., lib. III, s. 39.

(493) Platon s'était imposé la loi de pratiquer ce précepte de la sagesse : « Mortel, ap- « prends à vaincre la colère : »

Ἀνθρώπος ὤν, γίγνωσκε τῆς ὀργῆς κρατεῖν.

(494) Diog.-Laert., *ibid.*

(495) Εὐθέως κατέβη, φήσας εὐλαβεῖσθαι μὴ ἐκπετυφίᾳ ληφθῇ. *Ibid.*

(496) Ælian., lib. II, cap. 18.

(497) Plutarque, *Vie de Démétrius*, s. 1. J'aime bien la réflexion que le sage Plutarque ajoute à ce trait : Ἡμεῖς δὲ τὴν μὲν ἐκ-διαστροφῆς ἑτέρων ἐπανόρθωσιν οὐ πάνυ φιλάνθρωπον καὶ πολιτικὴν ἡγούμεθα. « Quant à moi, je ne regarde ni « comme très-philantropique, ni comme « très-politique, de se corriger de ses vices « aux dépens d'autrui. »

(498) Diog.-Laert., lib. III, s. 39.

(499) Diog.-Laert., *ibidem*.

(500) Ælien, *Hist. divers.*, l. III, c. 19.

(501) Vingt ans, dit-on.

(502) Λέγουσι ὅτι Πλάτων τὸν Ἀριστοτέλη ἐκάλει πῶλον. Τί δὲ ἐβούλετο αὐτῷ τὸ ὄνομα ἐκεῖνο; δηλονότι ὡμολόγηται τὸν πῶλον ὅταν κορεσθῇ τοῦ μητρῴου γάλακτος, λακτίζειν τὴν μητέρα. Ælian., *Var. Hist.*, lib. IV, cap. 9.

(503) Ælian., lib. III, cap. 19.

(504) Ælian., *ibid.*

(505) Diog.-Laert., lib. IV, s. 6.

(506) *Ibid.*

(507) Εἰς τὸ ἄχαρι σκωπτόμενος. Ælian, l. XIV, c. 9.

(508) Ἀλλὰ τοῦτο ἐμοὶ συμφέρει. *Ibid.*

(509) Diog.-Laert., lib. III, s. 39. On connaît à ce sujet le précepte qu'on attribue à l'école de Salerne :

> *Sex horas dormisse sat est juvenique, senique :*
> *Septem vix pigro ; nulli concedimus octo.*

(510) Εἶναι δὲ ἥδιστον τῶν ἀκουσμάτων τὴν ἀλήθειαν. *Ibid.*

(511) *Ibid*, s. 40.

(512) Ἠξίου μνημεῖον αὑτοῦ λείπεσθαι ἢ ἐν φίλοις ἢ ἐν βιβλίοις. Diog.-Laert., lib. III, segm. 40.

(513) *Essais de Montaigne*, liv. I, c. 41, *init.*

(514) *Essais de Montaigne*, ibid.

(515) *Voyez* ma traduction de Maxime de Tyr, Dissert. XXXVI, s. 5, et la note 17.

(516) Diog.-Laert., lib. VI, s. 20 et 21.

(517) Ἐλθεῖν τε ἐς Δελφοὺς πυνθανόμενον τί ποιήσας ἐνδοξότατος ἔσται. *Ibid.*

(518) Appliquons ici ces judicieuses paroles de Pindare :

Τὸ δὲ παθεῖν εὖ πρᾶτον ἀέθλων
Εὖ δ' ἀκούειν δευτέρα μοῖ-
ρ'. Ἀμφοτέροισι δ' ἀνὴρ
ὃς ἂν ἐγκύρσῃ καὶ ἕλῃ
Στέφανον ὕψιστον δέδεκται.

« Être heureux, c'est le premier but de « l'homme ; avoir une bonne réputation, « c'est le second : celui des mortels qui les « remplit l'un et l'autre, obtient le prix le « plus brillant et le plus honorable de ses ac- « tions. » *Pythiq.*, od. II, à la fin.

(519) *Exegi monumentum œre perennius*
Quod non.....................
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series, aut fuga temporum.

(520) Tacit., *Vit. Agricol.*, *in fine.*

(521) On peut appliquer à Platon comme à Homère ces trois beaux vers d'une épître à Voltaire qui parut il y a trois ans, et qui eut beaucoup de succès :

« Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère ;
« Et depuis trois mille ans Homère respecté
« Est jeune encor de gloire et d'immortalité. »

(522) Selon Diogène-Laerce, (lib. III, s. 25) il paraît qu'un persan, nommé Mithridate, fils de Rhodobate, rendit cet hommage à Platon de son vivant, et que Mithridate mit la statue qu'il fit ériger en l'honneur de ce philosophe sous la protection des Muses, suivant l'usage de ce temps-là, attesté par ce passage de Théocrite, (Idylle X, v. 32) où il fait dire à un amant :

Αἴθε μοι ἦσαν ὅσα Κροίσον πόκα φαντὶ πέπασθαι.
Χρύσεοι ἀμφότεροι κ' ἀνακείμεθα τᾷ Ἀφροδίτᾳ.

« Que n'ai-je les richesses que l'on dit que « Crésus possédait jadis ! représentés l'un et « l'autre dans des statues d'or, nous serions « consacrés à Vénus. » Il paraît également que cette statue fut l'ouvrage de ce Silanion,

sculpteur athénien, mentionné par Pausanias dans ses *Eliaques*, par Plutarque dans son *Traité de la nécessité de lire les Poëtes*, et dans Pline l'ancien, lib. XXXIV, cap. 8, *initio*.

(523) *Voyez* Cicéron, *de Senectute*, c. 5; Sénèque, épit. 58. Il n'est pas difficile de voir que c'est de cette conduite des platoniciens à l'égard de leur maître que les chrétiens ont emprunté toutes leurs pratiques pour la commémoration de leurs saints. Au surplus, il paraît constant que cette fête fut célébrée régulièrement toutes les années avec plus ou moins de solennité par les platoniciens jusqu'au temps de Plotin, époque où les persécutions exercées par les chrétiens contre les philosophes préparèrent la décadence et la ruine de leurs corporations.

(524) Aristote combattit en effet la doctrine de Platon; entre autres sur l'article important de l'immortalité de l'âme; et je ne serais pas étonné que c'eût été là un des motifs qui le déterminèrent à se retirer d'Athènes, de crainte d'être mis en jugement, comme le prouve la réponse qu'il fit à celui qui lui

demanda la raison de cette retraite. « Je « me suis éloigné d'Athènes, dit-il, afin d'é- « pargner aux Athéniens un second crime « contre la philosophie. » Ὅτι οὐ βούλεται τοὺς Ἀθηναίους δὶς ἐξαμαρτεῖν εἰς φιλοσοφίαν. Ælian., L. III, cap. 36. Origène, qui cite ce trait de la vie d'Aristote dans sa diatribe contre Celse, L. I, p. 51, édit. *Cantabrig.*, 1677, nous apprend qu'il se retira à Chalcis. Εν χαλκίδι τὰς διατριβὰς ἐποιήσατο..

(525) Je prends ici le mot *Monarque* dans toute la pureté de son étymologie grecque, *qui règne seul.*

(526) *Platoni apertior de Deo et rebus ipsis et hominibus (vulgò nominibus) oratio est; et quæ tota esset cœlestis nisi persuasionis civilis nonnunquam admixtione sordesceret.* On le voit : d'après le langage de l'orthodoxe interlocuteur de Minucius Felix (p. 154, édit. *varior.* 1672), pour que la doctrine de Platon fût entièrement céleste, il ne lui a manqué que de ne pas se restreindre à une *persuasion purement civile.* Si Platon avait eu l'adresse d'appeler à son se-

cours une persuasion céleste, comme l'était sa doctrine ; s'il avait eu le courage de dire aux hommes : « Je suis un envoyé de Dieu, « ou un Dieu moi-même, et Dieu vous or- « donne de croire en moi ainsi que vous « croyez en lui », alors sa doctrine n'aurait pas pêché par le côté faible que lui reproche Octavius, et alors elle aurait été *céleste* de tous points ; mais c'est ce que Platon ne sut pas, n'osa pas, ou ne voulut pas faire. C'était là un des vigoureux argumens de Celse contre les chrétiens. « Il est, disait Celse, beaucoup « d'hommes qui affectant sans raison des airs « de mépris, enflés d'espérances non moins « frivoles qu'exagérées, annoncent certaine « doctrine comme la doctrine de la vérité, « et cela avec autant de confiance que s'ils « avaient réellement appris des choses ex- « traordinaires, tandis que ces mêmes choses « Platon les a dites avant eux ; à la vérité, « Platon n'y mit pas les prétentions du pro- « dige et du merveilleux ; il n'imposa pas si- « lence à ceux qui osèrent lui demander rai- « son de sa doctrine ; il n'ordonna pas d'au- « torité de croire que tel est Dieu, que tel « est fils de Dieu ; il n'alla pas jusqu'à dire,

« voilà ce que Dieu lui-même m'a déclaré « dans le commerce que j'ai eu personnelle- « ment avec lui ». Les hommes de bonne foi en conviendront : cet argument de Celse était fort, très-fort. Que répond à cet argument Origène, le célèbre Origène qui nous l'a conservé ? voici la réponse de cet illustre père de l'église. Il ne nie pas ce qu'affirme Celse, que les chrétiens n'enseignaient que ce que Platon avait enseigné; il ne nie pas que les chrétiens mettaient dans leur tactique de prosélytisme, dans leurs manœuvres pour étendre leurs conquêtes, les moyens de l'autorité et les procédés de la jonglerie, ainsi que Celse le leur reproche : non, Origène ne nie rien de tout cela; il laisse à l'écart comme de raison tout le fond et par conséquent toute la force de l'argument; il ne s'attaque qu'au mot unique τερατεύεται, relatif aux prétentions de prodige et de merveilleux que Platon n'affecta jamais; et pour contredire Celse sur ce point unique : « Je réponds, dit Origène, « que Platon mit du prodige et du merveil- « leux dans son fait; car Aristandre, je crois, « a écrit qu'il n'était pas le fils d'Ariston, « mais qu'il était le fils d'un spectre qui sous

« la figure d'Apollon s'approcha d'Amphic-
« tione (on voit qu'Origène ne savait pas bien
« le nom de la mère de Platon). Que dirai-
« je de Pythagore dont on rapporte tant de
« prodiges? etc. » Voilà ce que répond Origène (Origen., *contrà Celsum*, lib. VI, pag. 280), cette colonne de l'orthodoxie, ce flambeau du christianisme naissant, à l'un des plus vigoureux argumens des philosophes. Mais est-ce bien sérieusement et de bonne foi que ce Père de l'église a reproché à Platon d'avoir mis du prodige et du merveilleux dans son fait? Est-ce Platon qui, pour donner plus de poids et d'ascendant à sa doctrine, a débité à ses disciples qu'il était le fils d'Apollon, du Dieu, du père de la lumière? Voilà ce qu'il fallait prouver, et comme les ouvrages de Platon étaient entre les mains d'Origène, il fallait citer celui des écrits de ce philosophe qui contenait la preuve d'une semblable jonglerie. Mais si ce conte ridicule n'est qu'une misérable fiction enfantée par la chronique scandaleuse d'Athènes, ou par l'astuce de Speusippe et des autres disciples de Platon dans la vue d'accréditer avec plus de succès sa doctrine, Origène a-t-il pu,

son d'Isocrate à Démonicus : « Garde toi « d'un rire effréné, et d'un ton tranchant; « l'un est sottise, et l'autre folie. »

(489) Συνεστιώμενός τε αὐτοῖς ἀφελῶς καὶ συνδιημερεύων ἐν πᾶσι. Ælian., *Var. Hist.*, lib. IV, cap. 9.

(490) Καὶ ἀποσύστησον τῷ ἀνδρὶ, ἵνα τι καὶ αὐτοῦ ἀπολαύσωμεν. *Ibid.*

(491) Ælian., lib. IV, cap. 9.

(492) Diog.-Laert., lib. III, s. 39.

(493) Platon s'était imposé la loi de pratiquer ce précepte de la sagesse : « Mortel, ap« prends à vaincre la colère : »

Ἀνθρώπος ὤν, γίγνωσκε τῆς ὀργῆς κρατεῖν.

(494) Diog.-Laert., *ibid.*

(495) Εὐθέως κατέβη, φήσας εὐλαβεῖσθαι μὴ ἱκποτυφίᾳ ληφθῇ. *Ibid.*

(496) Ælian., lib. II, cap. 18.

(497) Plutarque, *Vie de Démétrius*, s. 1. J'aime bien la réflexion que le sage Plutarque ajoute à ce trait : Ἡμεῖς δὲ τὴν μὲν ἐκ διαστροφῆς ἑτέρων ἐπανόρθωσιν οὐ πάνυ φιλάνθρωπον καὶ πολιτικὴν ἡγούμεθα. « Quant à moi, je ne regarde ni « comme très-philantropique, ni comme « très-politique, de se corriger de ses vices « aux dépens d'autrui. »

(498) Diog.-Laert., lib. III, s. 39.

(499) Diog.-Laert., *ibidem*.

(500) Ælien, *Hist. divers.*, l. III, c. 19.

(501) Vingt ans, dit-on.

(502) Λέγουσι ὅτι Πλάτων τὸν Ἀριστοτέλη ἐκάλει πῶλον. Τί δὲ ἐβούλετο αὐτῷ τὸ ὄνομα ἐκεῖνο; δηλονότι ὡμολόγηται τὸν πῶλον ὅταν κορεσθῇ τοῦ μητρῴου γάλακτος, λακτίζειν τὴν μητέρα. Ælian., *Var. Hist.*, lib. IV, cap. 9.

(503) Ælian., lib. III, cap. 19.

(504) Ælian., *ibid.*

Aristote, il disait : « L'un a besoin d'éperon, « et l'autre de frein. » Τῷ μὲν μύωπος δεῖ, τῷ δὲ χαλινοῦ. Diog.-Laert., *ib.*, s. 6.

(536) *Cathedræ, olymp.* CX, 2, *indignante Aristotele, præfectus.* Brucker, *loc. cit.*

(537) Ὥστε μὴ ἐξὸν ἀνώμοτον μαρτυρεῖν, τούτῳ μόνῳ συνεχώρουν Ἀθηναῖοι. Diog.-Laert., *ibid.*, segm. 7.

(538) Diog.-Laert., lib. IV, s. 9.

(539) On trouvera dans Valère Maxime, lib. VI, cap. 9, *extern.*, n°. 1, des détails curieux sur cette *conversion* de Polémon, opérée par un *sermon* unique de Xénocrate sur la tempérance.

(540) Origène, dans sa diatribe contre Celse, met en parallèle cette conversion de Polémon avec celle de saint Paul. Celle-ci paraît en effet le second volume de l'autre.

(541) Καὶ οὕτως ἐγένετο φιλόπονος ὡς ὑπερβάλλεσθαι τοὺς ἄλλους. Diog.-Laert., lib. IV, segm. 16.

(542) Brucker, *loc. citat.*

(543) Καὶ πρῶτος τὸν λόγον ἐκίνησε τὸν ὑπὸ Πλάτωνος παραδιδόμενον. Diog.-Laert., lib. IV, s. 28.

(544) Les philosophes grecs avaient emprunté cette méthode des prêtres égyptiens : on en est d'accord.

(545) En appuyant de son témoignage, comme de raison, l'existence de cette double doctrine chez les philosophes de l'antiquité, Origène nous apprend que les instituteurs du christianisme avaient imité les philosophes encore en ce point. « Que dans le christia-« nisme il y ait des choses que l'on ne com-« munique pas à tout le monde, *des choses* « *outre les exotériques*, c'est le propre non-« seulement de la doctrine des chrétiens, « mais aussi de celle des philosophes. Chez « les philosophes en effet il existait deux « doctrines, la doctrine exotérique et la doc-« trine ésotérique. Parmi leurs disciples, les « uns assistaient aux discours où Pythagore « admettait tout le monde; d'autres, au con-« traire, endoctrinés dans le secret, appre-« naient les choses qui n'étaient point de na-« ture à être confiées à des auditeurs pro-

« fanes et non encore purifiés. Les choses « mystiques, ajoute le Père de l'église dont « nous traduisons ici le langage, les choses « mystiques que l'on trouve répandues par- « tout, chez les Grecs et chez les barbares, « n'ont jamais eu de détracteurs, quoi- « qu'elles ne fussent pas à la portée de tout le « monde. C'est donc à tort que Celse tympa- « nise les choses mystiques du christianisme « dont il n'a pas une connaissance exacte. » Tel est le langage de ce champion de la religion chrétienne, *contra Celsum*, lib. I, p. 7 et 8 de l'édit. déjà citée. Mais en quoi consistait donc ce τὸ κρύφιον τοῦ χριστιανισμοῦ de la primitive église? Voilà ce qu'il serait assez curieux de savoir.

(346) *De Republic.*, lib. VI, t. II, p. 507, e., et 500, e., édit. *Steph.*

(547) *Voyez* ci-dessus, note 543.

(548) Ἐπισχὼν τὰς ἀποφάσεις, διὰ τὰς ἐναντιότητας τῶν λόγων. Diog.-Laert., lib. IV, semg. 28.

(549) Ce fut, suivant quelques auteurs, la raison pourquoi il ne laissa rien d'écrit. Διὰ

δὲ τὸ περὶ πάντων ἐπέχειν, οὐδὲ βιβλίον, φασί τινες, συνέγραψεν. Diog.-Laert., lib. IV, segm. 32.

(550) Τὸν Πύῤῥωνα κατά τινας ἐζηλώκει. *Ibid.*

(551) Ὁ μὲν τοι Ἀρκεσίλαος, ὃν τῆς μέσης Ἀκαδημίας ἐλέγομεν εἶναι προστάτην, καὶ Ἀρχηγὸν, πάνυ μοι δοκεῖ τοῖς Πυῤῥωνείοις κοινωνεῖν λόγοις. Sextus Empir., *Pyrrhon. Hypp.*, lib. I, cap. 33.

(552) Ἐν τῷ κατασκευασθέντι κήπῳ ὑπὸ Ἀττάλου τοῦ βασιλέως. Diog.-Laert., lib. IV, s. 60. Attalus voulut attirer Lacydes à sa cour : le philosophe répondit aux avances qui lui furent faites à ce sujet, *que les images des rois ne devaient être vues que de loin.*

(553) Diogène-Laerce nous fait remarquer que Lacydes fut le premier philosophe à qui cela arriva de son vivant. Καὶ μόνος τῶν ἀπ' αἰῶνος ζῶν παρέδωκε τὴν σχολήν. Lib. IV, s. 60.

(554) Diog.-Laert., *ibid.*

(555) Brucker, *Institut. Histor. philosoph.*

(556) Sextus Empiricus, *adversus Mathemat.*, lib. VII, p. 142, édit. Genèv., 1621. Εἰ ἔστι κριτήριον ἀληθείας. *Est-il un critérion pour la vérité?*

(557) Il le possédait au point que ceux qui se vouaient exclusivement à la rhétorique, venaient prendre les leçons de l'art de bien dire plutôt dans son école que dans celle des rhéteurs de profession. Diog.-Laert., lib. IV, s. 62.

(558) Ælien, *Hist. divers.*, liv. III, c. 17; Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, l. VII, c. 14.

(559) Diog.-Laert., *ibidem*.

(560) Sextus Empiric., *Pyrrhon. hypoth.*, liv. I, cap. 33, *in fine*.

(561) Ἔνιοι δὲ καὶ τετάρτην προστιθέασι τὴν περὶ Φίλωνα καὶ Χαρμίδαν. Sext. Empir., *ibid.*, *initio*.

(562) *Voyez* la note précédente.

(563) Sextus Empiric., *loc. cit.*

(564) Τινὲς δὲ καὶ πέμπτην καταλέγουσι, τὴν περὶ τὸν Ἀντίοχον. Sext Empiric., *loc. cit.*, *initio.*

(565) Cicero, *Quæst. academ.*, lib. IV.

(566) Plutarque, *Vie de Brutus.*

(567) *Principiis obsta.*

(568) C'est l'explication étymologique du mot *sceptique*, qui vient de σκόπειν, *rechercher, examiner.*

(569) Il résulte du langage de Vopiscus, dans la *Vie d'Aurélien*, que plusieurs historiens avaient écrit la vie de ce célèbre jongleur. *Ille multa ultra homines et fecit et dixit, quæ qui velit nosse legat græcos libros qui de ejus vitâ conscripti sunt.* Pourquoi dans les temps de la primitive église fit-on main basse sur ces histoires d'Apollonius de Tyane? pourquoi ne pas les avoir laissé venir jusqu'à nous? C'est, selon toutes les apparences, parce que ces écrits tiraient plus sérieusement à conséquence à l'égard du christianisme que l'histoire de Philostrate : on sait d'ailleurs que le rhéteur Eunapius prétendait que Philostrate aurait dû intituler

son livre, non pas *Vie d'Apollonius*, mais *Voyage de Dieu chez les hommes*. Βίον ἐπιγράψας Ἀπολλωνίου τὰ βίβλια, δέον ἐπιδημίαν ἐς ἀνθρώπους Θεοῦ καλεῖν. *Voyez* la note du savant Meursius sur Apollonius de Tyane, dans son *Hesychius de Milet*, p. 117 et sq.

(570) Chap. 8, v. 9.

(571) *Apologiâ* 1, s. 56.

(572) La preuve est sans réplique ; car Justin, martyr, en parlant de cette statue, dit : « J'espère qu'après avoir lu cet ouvrage, « vous n'hésiterez point à la renverser. » Saint Justin ajoute que presque tous les samaritains adoraient Simon comme le premier Dieu, et qu'il avait même des sectateurs ailleurs que dans Samarie. *Ibid.*

(573) Ce qu'il y a de fort remarquable, c'est que cette doctrine de Ménandre avait encore des partisans et des sectateurs du temps de saint Justin ; témoin ces paroles de ce Père de l'église : Καὶ νῦν ἔτι τινὲς ἀπ' ἐκείνου

τοῦτο ὁμολογοῦντες. *Apolog.* 1, s. 26. Ce qui mérite également d'être noté, c'est que les sectateurs de Simon et de Ménandre étaient aussi appelés *chrétiens* : Πάντες οἱ ἀπὸ τούτων ὁρμώμενοι χριστιανοὶ καλοῦνται. *Ibid.*

(574) *Voyez* l'ouvrage de M. Monneron, publié il y a cinq à six ans, intitulé : *La Vie du Législateur des Chrétiens, sans lacune et sans miracle.*

(575) Les orthodoxes eux-mêmes en conviennent.

(576) Ce sont les noms de deux fameux Théurges des sectes judaïques. *Voyez* Brucker, *Institut. histor. philosoph.*

(577) C'est le sens étymologique du mot grec εὐαγγέλιον, *Evangile.*

(578) Ce qui prouve sans réplique, à notre avis, que dans la primitive église, et du temps de Justin, martyr, entre autres, le dogme de la Trinité n'était point encore admis dans la profession de foi des chrétiens,

c'est que ce même saint Justin écrivit un petit traité *de Monarchiâ* que nous avons encore; traité qui a pour but de démontrer et qui démontre en effet que l'unité de Dieu admise et enseignée par les apôtres du christianisme avait été professée par les sages chez les païens. *Voyez* l'*Examen impartial* de Bolingbroke. Si dans lès autres écrits de Justin, martyr, quelques passages semblent donner à penser qu'il eut quelque idée de la Trinité telle qu'on l'enseigna depuis, il n'est pas douteux que ces passages ne soient des interpolations détruites et complètement détruites par le traité dont nous venons de parlèr. Cet argùment est en effet si péremptoire, que lorsque quelques temps après Justin, martyr, le dogme de la Trinité eut été solennellement admis par les chrétiens, on s'avisa de soutenir que Justin, martyr, n'était pas l'auteur de son traité *sur la Monarchie*, ou sur l'*unité de Dieu. Alii Justini non esse prononciarunt opus illud in quo nulla scripturæ testimonia videbant*, etc. Analys. du lib. *de Monarchiâ.*

(579) Saint Mathieu, chap. 5, v. 3.

(580) Origen., *cont. Celsum*, l. VI, p. 286, *suprà*.

(581) Horat., *Epistol.* I, *ad Mæcen.*, v. 14.

(582) *Non me cuiquam mancipavi : nullius nomen fero : multùm magnorum virorum judicio credo : aliquid et meo vindico.* Epist. 45.

(583) *Autorem neminem unum sequar; sed ut quemque verissimum in quâ parte arbitrabor.* Plin., lib. 3, *Procem.*

(584) Lib. XVII, cap. 8.

(585) *Procax libertas civitatem miscuit,*
Frenumque solvit pristinum licentia.
PHÆD. FABUL., lib. I, fab. II.

(586) *Dedit huic Syncretismo diù jam sinè nomine in scholâ Pythagorco-Platonicorum obtinenti, in sectæ formam redigendo, initia et occasionem Potamo, philosophus Alexandrinus, adeo obscurus ut præter Laertium et Suidam et forte Porphyrium, mentio ejus apud veteres nulla fuit.*

Brucker, *Institut. Histor. philos.*, per. II, part. I, lib. I, cap. 2, s. 4, §. 3.

(587) *Voyez* ce lexicographe.

(588) Ετι δὲ πρὸ ὀλίγου καὶ ἐκλεκτική τις αἵρεσις εἰσήχθη ὑπὸ Ποτάμωνος τοῦ Ἀλεξανδρέως, ἐκλεξαμένου τὰ ἀρέσαντα ἐξ ἑκάστης τῶν αἱρεσέων. *In* Prooimio, *ad fin.*

(589) Εν τῇ στοιχειώσει. Laert., *ibid.*

(590) Δύο κριτήρια τῆς ἀληθείας εἶναι. *Ibid.*

(591) *Naturam* (*inquit* Cicero, *in lib.* I *Academic. Quæst.*) *dividebant in res duas, ut altera esset efficiens, altera autem quasi huic se præbens, eâque efficeretur aliquid: in eo quod efficeret*, (ἐν τῷ ποιοῦντι) *vim esse censebant; in eo quod efficeretur* (ἐν τῇ ὕλῃ) *materiam quamdam.*

(592) Ces raisons ne sont pas difficiles à pénétrer; mais je me dispense, quoiqu'à regret, de les déduire ici, parce qu'elles me

conduiraient à des détails trop étendus pour une note.

(593). Il avait fallu pour cela donner au verbe hébreu dont se sert Moïse dans le premier verset du chap. I du livre de la Genèse, un sens que ce verbe n'a pas dans la langue hébraïque; mais saint Justin et ses pareils ne s'arrêtèrent point à une si mince bagatelle. On ne contestera peut-être pas que les soixante-dix lévites que Ptolémée fit venir de Jérusalem à Alexandrie pour lui traduire le *Peutateuque*, (et selon d'autres tous les livres de l'Ancien-Testament) n'entendissent l'hébreu aussi bien que Justin, martyr, et que les autres Pères de l'église. Eh bien! ces soixante-dix lévites qui furent, dit-on, si pleinement inspirés par l'esprit de Dieu dans ce travail, que non-seulement ils donnèrent chacun la même tournure grecque à chaque phrase hébraïque, mais encore, quoique les mesures eussent été bien prises pour les empêcher de communiquer ensemble, qu'ils se rencontrèrent dans la plus rigoureuse identité d'expression; eh bien! ces soixante-dix traducteurs ont rendu le verbe hébreu de Moïse

par le verbe grec de Platon, par ποιέειν, qui signifie proprement *faire quelque chose de quelque chose* : or, si tel n'eût pas été dans la langue hébraïque le sens propre du verbe employé par Moïse, qui croira que ces soixante-dix lévites qui, comme on doit le présumer, étaient très-habiles dans la langue grecque, et auxquels les ouvrages de Platon n'étaient certainement pas étrangers, eussent employé une expression qui, technique dans le système cosmogonique de notre philosophe, devait donner lieu de penser que Moïse avait admis comme lui deux premiers principes, *le faiseur et le fait*, τὸ ποιοῦν καὶ τὸ ποιούμενον, *Dieu et la matière, l'ouvrier et l'ouvrage.*

(594) Je défie en effet qui que ce soit de citer un verbe grec qui rende l'idée que nous attachons au mot *créer*, à l'action et à l'idée de faire quelque chose de rien.

(595) Tome IX, pag. 325, édit. *Bipont.*

(596) C'est la lettre.

(597) Ἀναγκαῖον δέ, οἶμαι, καὶ τούτῳ προσέχειν τὸν νοῦν ὅτι οὐδὲ ποιητὴν αὐτὸν ὁ Πλάτων, ἀλλὰ δημιουργὸν ὀνομάζει θεῶν, καίτοι πολλῆς διαφορᾶς ἐν τούτοις οὔσης, κατὰ τὴν αὐτοῦ Πλάτωνος δόξαν. Ὁ μὲν γὰρ ποιητὴς οὐδενὸς ἑτέρου προσδεόμενος ἐκ τῆς ἑαυτοῦ δυνάμεως καὶ ἐξουσίας ποιεῖ τὸ ποιούμενον. Ὁ δὲ δημιουργὸς τὴν τῆς δημιουργίας δύναμιν ἐκ τῆς ὕλης εἰληφὼς κατασκευάζει τὸ γινόμενον.

(598) Τούτῳ δὲ λασίαν ἡμῶν ἀπειργάσατο τὴν κεφαλὴν ὁ ποιῶν. *Tim.*, t. IX, p. 401, édit. *Bipont.*

(599) J'ai eu grand soin, en effet, en traduisant le *Timée*, de noter une assez bonne partie de ces variantes.

(600) *Voyez* ci-dessus, note 594.

(601) Saint Justin fait effectivement ce reproche à Platon en plus d'un endroit. Voici deux des passages de ce Père de l'église qui le renferment : Εἰ τοίνυν ἀρχὴν ἁπάντων τὸν Θεὸν καὶ τὴν ὕλην εἶναι βούλεται. « Si donc il ad« met pour principes de toutes choses Dieu et « la matière. » *Ad Græcos cohortatio*, n° 20,

p. 55, t. 1. Τὴν γὰρ τῆς ὕλης δύναμιν ἀγεννήτον καὶ ἰσόχρονον καὶ ἡλικιῶτιν κατὰ τὴν αὐτοῦ δόξαν τοῦ δημιουργοῦ οὖσαν. « La matière étant non engendrée, « coexistante, et du même âge que celui qui « l'a mise en œuvre, suivant son opinion (de « Platon). » *Ibid*, n°. 23, p. 63.

(602) Καὶ εἰ μὲν ταῦτα ὑφ' ἑτέρου ἦν εἰρημένα, κατηγορία ἔδοξεν εἶναι ψιλὴ, καὶ οὐκ ἀληθεία. *Ad. Græc. Oratio*, t. 1, p. 9, n°. 4.

(603) *Nec te dicentis moveat reverentia; sed quid*
Dixerit attendas quâ ratione probet.

MONOSTICH., ethic. et polit., OWEN, n°. 37 *bis*.

(604) *Ex quo nihil aliud discimus quàm Potamonem Platonis præcepta cum aliis sectis conciliare voluisse.* Brucker, *loc. cit.*

(605) *Vel à loco ubi hoc philosophandi genus inventum et per omnem ferè orbem propagatum est, Alexandrinorum philosophorum appellatur.* Brucker, *loco cit.*, §. 1.

(606) *Hoc autem regnante* (*Commodo*)

Ammonius cognomento Saccas, relictis saccis in quibus frumenta circumferebat, philosophicæ vitæ se tradidit. Brucker, *ibid.*

(607) *Feliciori successu at ampliori quoque consilio rem aggressus est Ammonius, Alexandrinus, à vitæ genere Saccas dictus, qui expirante sæculo secundò et ineunte tertio vixit.* Brucker, *ibid.*, p. 313.

(608) On sait en effet que les évêques qui prirent le dessus à l'aide de Constantin, firent proscrire d'abord la lecture de ce livre par un décret impérial ; et comme probablement ce premier décret ne produisit pas l'effet désiré, on en fit rendre un second qui condamna ce livre à être brûlé. Je laisse à penser l'appareil que les chrétiens triomphans durent mettre à cette cérémonie ; qui devait amener à sa suite les autodafés.

(609) *His ut medelam afferret Ammonius conciliare aggressus est ineptas dissensiones, redigere in concordiam Platonem, Aristotelem et Stoicos.* Brucker, *loc. cit.*, §. 5.

(610) Stromates, liv. 1, p. 288, édit. *Colon.*, ann. 1688. Athénagore et Clément d'Alexandrie avaient eux-mêmes loué et encouragé l'éclectisme, *cumque à doctoribus christianis, maximè Athenagorà et Clemente Alexandrino, eclecticam sentiendi et colligendi dogmata philosophica libertatem commendare audivisset.* Brucker, *loc. cit.*, p. 313.

(611) Cet aveu de saint Justin est précieux et remarquable. Voici le texte de cet écrivain : *Εκαστος γάρ τίς ἀπὸ μέρους τοῦ σπερματικοῦ θείου λόγου τὸ σύγγενες ὁρῶν καλῶς ἐφθέγξατο.* Apolog. II, n°. 13.

(612) Ces trois expressions sont indifférentes et conviennent également au *λόγος* de saint Justin.

(613) *Non defuit successus consilio.* Brucker, *ibid.*

(614) Brucker, *ibid.*

(615) *Ut eum pro divinitùs edocto habe-*

rent, eò quòd de divinis augustiùs docere videretur. Brucker, *ibid.* Je crois avoir eu occasion de citer plus haut ce passage de Dion Chrysostôme, qui fait foi que chez les anciens tous ceux qui ont parlé théologie d'une manière saine et raisonnable, ont passé pour des inspirés : Ὅσοι γὰρ ποτὲ σόφοι καὶ ἀληθεῖς κατ' ἀνθρώπους λόγοι περὶ θεῶν τε καὶ τοῦ ξύμπαντος οὐκ ἄνευ θείας ποτὲ βουλήσεως καὶ τύχης ἐν ψυχῇ ποτε ἀνθρώπων ἐγίνοντο, ὡς ἔστι μαθεῖν διὰ τῶν πρώτων μαντικῶν τε καὶ θείων ἀνδρῶν. *Orat.* 1, *de Regno*, t. 1, p. 62, édit. *Raisk.*

(616) *Silentii fidem ab iis jurejurando exigeret, et hinc causa derivanda est cur nihil scriptum reliquerit.* Brucker, *ibid.*

(617) Je suis disposé à penser comme Mosheim, (*Hist. ecclésiast. ancien. et mod.*, t. 1, deuxième siècle, première part., chap. 1 et 8) qu'Ammonius Saccas fit entrer les sectes religieuses, et même le christianisme, dans son plan. Brucker a eu la même opinion. *Christianæ verò legis peritum fuisse Ammonium, et ad eam haud semel in condendâ novâ religione vel philosophiâ respexisse,*

ejus quam infrà dabimus delineatio evincet. Brucker, *ibid.*, p. 314.

(618) *Non enim audiendus videtur esse Eusebius ad vitæ finem in professione christianæ fidei perstitisse Ammonium asserens, eò quòd malè cum hâc opinione cohæreant omnia quæ de hoc Ammonio veteres scripsere.* Brucker, *ibid.*, p. 313.

(619) *Quomodò enim non mentiretur qui adversus christianos scribebat. Hist. ecclesiast.*, lib. VI. Je cite ces mots d'Eusèbe sur la foi d'un écrivain dont je vais parler tout à l'heure, savoir l'auteur de l'*Histoire critique de l'Éclectisme*; auteur non suspect, car il établit les faits et il raisonne avec la même bonne foi et la même logique que les Pères de l'église. Probablement cet auteur, quoique anonyme, en grossira un jour la liste. Il le mérite. *Dignus est intrare in nostro docto corpore. Voyez* son livre, t. I, p. 10, dans la note.

(620) *Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est.*

HORAT., Art. poet.

(621) En effet, quand on écrit un livre comme celui-là, on ne saurait s'enfoncer trop profondément dans l'anonyme.

(622) Je m'attends bien que cet ouvrage rencontrera parmi ses lecteurs quelques-uns de ces dévots, partisans aveugles du sacerdoce, amis intéressés des ténèbres et de l'ignorance, qui contesteront encore ce *droit d'examen*. Ces pieux zélateurs de l'orthodoxie me traiteront peut-être d'hérétique, d'impie, de mécréant; je n'en serai pas étonné : j'aurais beau m'armer contre eux de l'épigraphe que j'ai mise à la tête de cet écrit, épigraphe certes bien respectable, puisque c'est Justin, martyr, qui me l'a fournie, n'importe, ils allégueront l'autorité de l'église, l'infaillibilité des papes, l'inspiration des conciles; d'autres allégueront;.... et que n'alléguera-t-on pas? Heureusement l'émancipation de l'esprit humain, suite aussi heureuse qu'admirable de l'imprimerie, a fait justice de toutes ces *allégations*, et, grâce au ciel, nous en sommes au point de leur appliquer, avec autant de justesse que de succès, ce que Juvénal, philosophe aussi sage que sati-

rique mordant, disait des allégories grossières de la mythologie païenne :

Ne pueri credunt nisi qui nondum ære lavantur.

(623) Je renvoie à ce que dit cet écrivain, entre autres passages, dans l'article 3 du tome 1, page 91.

(624) Ce qu'il y a de très-remarquable dans la logique de l'auteur de l'*Histoire critique de l'Eclectisme,* c'est que toutes les fois qu'il s'agit de faits allégués par Plotin, par Porphyre, par Brucker, par l'encyclopédiste, il traite tous ces faits avec mépris, il les qualifie *de paradoxes avancés sans aucune ombre de preuves*, (t. 1, p. 66, dernière ligne) et que toutes les fois qu'il s'agit de faits allégués par Clément d'Alexandrie, par saint Jérôme, par le fameux Eusèbe, il traite ces faits avec le plus grand respect, et les regarde comme d'une authenticité incontestable *sans aucune ombre de preuves.* Le moyen, en effet, que des faits allégués par les avocats de la religion chrétienne ne soient pas la pure vérité! Il faut lui rendre justice, à cet historien de l'éclectisme! il a saisi on ne

saurait mieux toute l'adresse, toute la subtilité, tout le fin de la dialectique des Pères.

(625) *Histoire critique de l'Eclectisme*, tome 1, page 15.

(626) *Ibidem*.

(627) Lorsque les philosophes abusaient de leur crédit auprès des empereurs romains pour persécuter les champions du christianisme, cette conduite des philosophes était une *véritable persécution* digne de toute l'exécration que ce mot mérite. Lorsqu'au contraire le tour des champions du christianisme fut arrivé, et qu'ils persécutèrent les philosophes, cette conduite des champions du christianisme ne fut pas une *véritable persécution*; elle ne fut que *du zèle*. On croirait que ceci est une plaisanterie de ma part, si je ne citais les propres paroles de l'historien de l'*Eclectisme* : « Justinien ne « put souffrir plus long-temps qu'on ensei- « gnât à Athènes une philosophie toute « païenne; il le défendit par ses lois. Les

« philosophes virent *une persécution dans* « *ce zèle.* » Tome 1, page 83.

(628) *Is fecit cui prodest.* Tombe-t-il ic à-plomb, cet axiome de morale? Lorsque Constantin faisait égorger les philosophes, était-ce à l'instigation des philosophes, ou à l'instigation des chrétiens? Mais on peut répondre, et les orthodoxes n'y manqueront pas, que cette conduite sanguinaire de la part de Constantin n'était pas *de la persécution;* elle n'était que *du zèle.*

(629) *Voyez* ci-dessus, notes 624 et 627.

(630) A quoi pensait donc l'auteur de l'article *Eclectisme* dans l'Encyclopédie, de faire naître Plotin la treizième année du règne d'Alexandre Sévère, c'est-à-dire l'an 234? Je crois également que Brucker s'est trompé lorsqu'il a mis Potamon au nombre des philosophes d'Alexandrie, dont Plotin devint l'auditeur. *Professores Alexandrinos audivit, inter quos Potamo quoque fuit, eclecticam philosophiam moliens.* Page 315. Plotin, né en 204, était âgé de

vingt-huit ans lorsqu'il entra, suivant l'usage de cette époque, dans les écoles des philosophes. *Vigesimo octavo ætatis anno demum ad philosophiam, more illius ætatis et scholæ transiit.* Ibid. Il est donc impossible d'admettre que Potamon vécût encore en 232. *Voyez* ce que nous avons dit ci-dessus, page 120.

(631) Tout le monde sait que les régions de l'Orient ayant été le berceau de l'espèce humaine, ont été également le berceau de toutes les opinions. Ce fut chez les sages de cette contrée que vinrent successivement s'instruire, à dater de l'antiquité la plus reculée, tous ceux qui ont joué un grand rôle dans le monde moral : beaucoup d'écrivains ont porté la démonstration de ce point de fait au dernier degré d'évidence. Je me contente d'indiquer ici un intéressant ouvrage de l'illustre Priestley, ayant pour titre : *Comparaison des institutions de Moïse et de celles des Indiens et autres Peuples*, qui n'a point encore, que je sache, été traduit dans notre langue.

(632) *De Herennio nihil aliud constat quàm hoc arcanam quam jurejurando promiserat fore Ammonii disciplinam primum eum evulgasse. Origenes, non christianus fuit, sed gentilis, et ipse temeratæ in propalandâ magistri doctrinâ fidei reus.* Brucker, *ibid.*, page 315.

(633) Il paraît que l'empereur Galien était décidé à se prêter à cette tentative; mais de sages conseillers lui en firent sentir le ridicule. *Galienus quoque Plotinum admiratus est qui condendæ illi civitatis Platonicæ locum fecisset, nisi amici nugax consilium dissuasissent.* Brucker, *ibid.*, page 316. Plutarque, le sage Plutarque en avait pensé comme les conseillers de Galien. Il dit en effet dans son *Traité de la fortune d'Alexandre* : Πλάτων μὲν γὰρ μίαν γράψας πολιτείαν, οὐδένα πέπεικε αὐτῇ χρῆσθαι διὰ τὸ αὐστηρόν. Quelques Pères de l'église, Clément d'Alexandrie, entre autres, ont cru voir dans la République de Platon le type, le paradigme du royaume des cieux : Ἴσμεν δὲ καὶ τὴν Πλάτωνος πόλιν παράδειγμα ἐν οὐρανῷ κειμένην. Stromat, lib. 4.

(634) On rapporte en effet que Plotin avait une tête si fortement organisée, qu'il commençait par concevoir le plan d'un ouvrage de métaphysique, qu'il l'exécutait ensuite mentalement et par la force de son imagination dans son ensemble et dans ses détails, et que lorsque son travail avait ainsi reçu dans sa tête la dernière main, il l'écrivait couramment de mémoire, comme s'il n'eût fait que copier le travail d'un autre.

(635) Je ferais une note beaucoup trop longue, si j'entreprenais d'entrer dans quelques détails sur ce point; je trouve plus court de renvoyer le lecteur au chap. 2 de l'*Examen critique des Apologistes de la Religion chrétienne*, par Freret; chapitre qui traite *des suppositions d'ouvrages faits dans les premiers siècles de l'église.* On verra là un échantillon curieux des prouesses des diverses factions religieuses qui, sous la bannière commune du christianisme, se disputaient la prépondérance dans les trois premiers siècles de l'église : on y remarquera entre autres le trait de Tertullien qui, dans son *Apologétique*, s. 5, a le front de parler d'un prétendu pro-

cès-verbal de la vie et de la mort de Jésus-Christ, envoyé par Pilate, gouverneur de Jérusalem, à l'empereur Tibère; procès-verbal dont Tibère fut tellement frappé, qu'il convoqua le sénat pour faire décerner à Jésus-Christ les honneurs divins. Tertullien ajoute que le sénat romain refusa cette apothéose, (quoiqu'il tremblât habituellement devant Tibère) sous prétexte que ce n'était pas à lui que Pilate avait adressé le procès-verbal. Ce langage du Père de l'église se réfute je crois assez de lui-même; mais d'ailleurs comment s'est-il donc fait que cet événement qui dut faire à Rome une sensation si remarquable, et par le contenu du procès-verbal, et par la résistance du sénat aux volontés de Tibère, ait été ignoré de Tacite, qui n'en dit pas un mot dans ses Annales? Comment s'est-il fait (ceci est encore plus étonnant) que tant de Pères de l'église antérieurs à Tertullien, que Justin, martyr, entre autres, qui était venu à Rome, qui y avait même fait un plus ou moins long séjour, qui adressa sa première Apologie à l'empereur Antonin le Pieux, aient ignoré l'anecdote du procès-verbal en question, et qu'ils n'en aient point parlé le

moins du monde? Orthodoxes, répondez quelque chose de raisonnable à ces deux questions.

(636) Deuxième siècle, partie II, chap. 4, tome I, page 206.

(637) *Que ceux qui ont des oreilles pour entendre, entendent.*

(638) . . . . *Dum terra fretum, terramque levabit*
Aer, et longi volvent Titana labores,
Noxque diem cœlo totidem per signa sequetur,
Nulla fides regni sociis, omnisque potestas
Impatiens consortis erit.

LUCAN., Pharsal., lib. I, v. 89.

(639) *Voyez* Zozime, liv. II, chap. 16. Γενομένης δὲ μάχης καρτερᾶς αὐτοὶ μὲν Ῥωμαῖοι καὶ οἱ ἐξ Ἰταλίας σύμμαχοι πρὸς τὸ κινδυνεύειν ἀπώκνουν, ἀπαλλαγὴν εὑρεῖν πικρᾶς εὐχόμενοι τυραννίδος.

(640) Κωνσταντῖνος μὲν καθίστησι Καίσαρα Κρίσπον ἐκ παλλακῆς αὐτῷ γεγονότα Μινερβίνης ὄνομα ἤδη νεανίαν ὄντα. Zozim., lib. II, cap. 20.

(641) « Pour guérir, dit Zozime, le premier « crime par un plus grand. » Κακῷ τὸ κακὸν ἰάσατο μείζονι. Lib. II, n°. 29.

(642) Zozime, lib. II, n°. 29. Le passage nous a paru trop long pour le citer en original. Nous n'en transcrirons ici que les expressions soulignées : Καὶ τοῦτο ἔχειν ἐπάγγελμα τὸ τοὺς ἀσεβεῖς μεταλαμβάνοντας αὐτῆς πάσης ἁμαρτίας ἔξω παραχρῆμα καθίστασθαι.

(643) Παρακαλῶν ἀφιέναι μὲν ἣν πρότερον μετῄεσαν (ὡς αὐτὸς ἔλεγε) πλάνην, ἕλεσθαι δὲ τὴν χριστιανῶν πίστιν ἣ ἐπαγγέλλει παντὸς ἁμαρτήματος καὶ πάσης ἀσεβείας ἀπαλλαγή. Zozim., lib. IV, n°. 59.

(644) *Voyez* Suidas, *verbo* Σώπατρος.

(645) C'est le langage de l'auteur de l'*Histoire critique de l'Eclectisme*, t. I., p. 45. « Jamblique vécut sous Constantin; et quoi« que ses sentimens ne fussent peut-être pas « différens de ceux de Porphyre, *il fut obligé* « de parler du christianisme avec plus de « modération. » *Il fut obligé!* Historien de l'éclectisme, que ne nous disiez-vous *pourquoi?*

(646) *Ibid.*, page 46.

(647) *Qualia partim præstigiis lusisse*,

partim mendaciis confinxisse, Jamblichum cum discipulis eò minùs dubitandum est, cùm piis ejus modi fraudibus et mendaci gloriæ in rebus ad religionem spectantibus, locum esse Posse et Debere, ipse Jamblichus scripterit. Brucker, period. II, part. I, lib. I, cap. 2, s. 4, §. 11.

(648) *Ibid.*, §. 21.

(649) *Obtineri autem ille finis non potuisset, nisi antiquissima impudentiæ regula, dudum in Ægypto pro normâ habita, in usum vocata fuisset* : LICERE REM SACRAM PIA FRAUDE AC MENDACIIS JUVARE. Brucker a raison de dire que cette belle règle, ce grand véhicule de prosélytisme, venait de l'ancienne Egypte. Diodore de Sicile en fait foi. Après avoir passé en revue quelques instituteurs politiques et religieux, parmi lesquels il nomme Moïse, lesquels, pour faire plus facilement adopter leurs institutions, se donnaient pour des prophètes, pour des hommes divinement inspirés, qui ne remplissaient envers les hommes que les fonctions d'organes et d'interprètes des dieux, cet historien ajoute :

θαυμαστὴν καὶ θείαν ὅλως ἔννοιαν εἶναι κρίναντας, τὴν μέλλουσαν ὠφελήσειν ἀνθρώπων πλῆθος. « Ils regardaient comme admirable et vraiment inspiré « par les dieux, tout stratagème, tout artifice « pratiqué pour le bien de l'espèce humaine. » *Diodor. Sicul.*, lib. 1, p. 59, c., p. 84.

(650) Καλὸν γάρ ποτε καὶ τὸ ψεῦδος ὅταν ὠφελοῦν τοὺς λέγοντας, μήδεν καταβλάπτη τοὺς ἀκούοντας.

(651) *De Mysteriis Ægyptiorum*, sect. 1, c. 1, p. 2. C'est la citation de Brucker.

(652) Brucker, *ibid.*

(653) J'invite ceux qui aiment la justesse dans le raisonnement et la saine logique, à lire dans l'*Histoire critique de l'Eclectisme*, l'*article* 11 destiné à justifier saint Cyrille d'avoir été l'instigateur de l'horrible assassinat d'Hypatie. Selon l'auteur de ce livre, tous les écrivains qui ont déposé contre saint Cyrille ont été des *hérétiques*, et par conséquent des *témoins indignes de foi*. D'un autre côté, saint Cyrille a été canonisé, parce qu'il a été rempli *de zèle pour la*

propagation de la vraie foi, et par conséquent il ne peut pas avoir trempé dans la mort d'Hypatie. Voilà l'extrait de la dialectique de cet écrivain.

(654) C'est le même Cyrille dont on a fait consigner l'éloge dans le Code de Justinien, lib. 1, tit. 1, lig. 3, §. 3, *et Cyrillo piæ memoriæ qui fuerat magnæ Alexandriæ civitatis episcopus.*

(655) Ce sont les expressions du prophète Esaïe, je crois. Il n'y a que cette réflexion en effet qui puisse empêcher l'homme sensible de s'écrier en pareil cas, avec le poëte grec :

> Πόλλακί μοι πραπίδων διῆλθε φροντὶς,
> Εἴτε τυχὰ, εἴτε Δαίμων, τὰ βρότεια κραίνει.
> Παρά τ' ἔλπιδα, καὶ παρὰ δικὰν,
> Τοὺς μὲν ἀπ' οἰκῶν δ' ἐκπιπτόντας
> Ἄτερ βίου, τοὺς δὲ εὐτύχοντας, ἄγει.

et avec Claudien :

> *Sæpe mihi dubiam traxit sententia mentem,*
> *Curarent Superi terras, an nullus inesset*
> *Rector, et incerto fluerent mortalia cursu.*

(656) *Voyez* entre autres Ferrière, dans son *Histoire du Droit romain.* Ce témoignage n'est pas suspect, car ce jurisconsulte était d'une orthodoxie vraiment étonnante.

(657) Brucker, per. II, part. I, lib. I, c. 2, s. 4, §. 17.

(658) *Hæreticorum autem vocabulo continentur, et latis advernus eos sanctionibus succumbere debent qui, vel levi argumento, à judicio catholicæ religionis et tramite detecti fuerint deviare.* Cod. Justinian., lib. I, tit. V, leg. 2, §. *Hæreticorum.*

(659) *Latis adversus eos sanctionibus succumbere debent*, entre autres textes. *Voyez* la note précédente.

(660) *Ubicumque Manichæi inveniantur capite damnandi sunt.* Justinien ne fait ici que répèter ce qu'avait sanctionné avant lui le pieux empereur Anastase. *Ibid*, leg. II. On y avait ajouté, *Manichæo in loco romano deprehenso caput amputator.*

(661) *Voyez* la loi 19, ayant pour titre: *de Parentibus non orthodoxis, habentibus vel non habentibus liberos orthodoxos.*

(662) *Servos insuper extra noxam esse volumus si, dominum sacrilegum evitantes, ad ecclesiam catholicam servitio fideliore transierint.* Leg. 4, §. 8.

(663) *Voyez* ci-dessus, note 627.

(664) *Sancimus ut omnia quæcumque Porphyrius, suâ pulsus insaniâ, contra religiosum christianorum cultum conscripsit, igni mancipentur. Omnia enim provocantia Deum ad iracundiam scripta, et pias mentes offendentia, ne ad aures quidem hominum venire volumus.* Cod. Justinian., lib. 1, tit. 1, leg. 3, §. *Sancimus.*

(665) *Voyez* ci-dessus, note 664.

(666) Ce fut le même motif qui porta, dit-on, le fameux Omar à faire livrer aux flammes la célèbre bibliothèque d'Alexandrie qui n'avait cessé de s'accroître et de s'enrichir

depuis qu'elle avait été fondée par Ptolémée Philadephe.

(667) Entre autres témoignages que j'en pourrais alléguer, je me contenterai de copier ici ce que J.-F. Fischer a imprimé immédiatement à la suite des trois préfaces de l'édition qu'il donna des poésies d'Anacréon, à Léipsick, 1793, *in*-8°., sous le titre de *ex Petri Alcyoni libro priore de exilio.* « *Au-* « *diebam etiam puer*, (c'est le pontife « Léon X qui parle) *ex Demetrio Chalcon-* « *dylâ græcarum rerum peritissimo, sacer-* « *dotes græcos tantâ floruisse auctoritate* « *apud Cæsares Byzantinos, ut, integrâ* « *eorum gratiâ, complura de veteribus* « *græcis poemata combusserint, in pri-* « *misque ea ubi amores, turpes lusus et* « *nequitiæ amantum continebantur, atque* « *ita Menandri, Diphili, Apollodori,* « *Philemonis, Alexidis fabellas, et Sap-* « *phus, Erinnæ, Anacreontis, Mimner-* « *mi, Bionis, Alcmanis, Alcæi carmina* « *intercidisse: tum pro his substituta Na-* « *zianzeni nostri poemata quæ etsi excitant* « *animos nostrorum hominum ad flagran-*

« *tiorem religionis cultum, non tamen verborum Atticorum proprietatem, et græcæ linguæ elegantiam edocent. Turpiter quidem sacerdotis isti in veteres græcos malevoli fuerunt; sed integritatis, probitatis et religionis maximum dedere testimonium.* » *Sunt verba Joannis de Medicis, qui dignitate pontificis romani auctus Leo X dictus est.* On le voit : c'est le pape Léon X qui est ici notre témoin. Nous espérons que son témoignage ne sera point récusé. Or, si telle fut la conduite des prêtres de Byzance envers les comédies et les poésies érotiques des auteurs grecs nommés par Léon X, dont la lecture pouvait bien n'être pas aussi édifiante que celle des livres ascétiques dont ces prêtres alimentaient la piété de leurs ouailles, mais qui, du moins, n'offraient aucune inquiétude au sacerdoce, quant à la doctrine sur laquelle reposaient ses fondemens; qu'on juge *du zèle* avec lequel ils durent sévir contre les ouvrages de l'antiquité dont la lecture offrait le danger d'éclairer le vulgaire sur le despotisme sacerdotal, sur les superstitions et sur les jongleries dont on voulait qu'il fût la dupe.

(668) On sait que les chrétiens ont fait jouer un très-grand rôle dans leurs succès à cette hypostase de la Trinité. C'était le *Saint-Esprit* qui présidait à tous les conciles, malgré les singulières contradictions qui sont intervenues dans les décrets de ces fameuses assemblées ; et c'était évidemment par cette raison que l'église était infaillible. C'était également le *Saint-Esprit* qui dirigeait toute la conduite publique et privée des pontifes romains, et qui, par cette raison, les rendait non-seulement *infaillibles* dans leurs décrets et dans leurs bulles, mais encore *impeccables* dans leurs mœurs ; et quoique plusieurs de ces pontifes aient souillé la tiare par des débordemens plus ou moins effrénés, plus ou moins scandaleux ; quoique Alexandre VI, entre autres, semble avoir pris à tâche de ne s'abstenir d'aucun des crimes les plus atroces, tout cela n'en était pas moins l'ouvrage du *Saint-Esprit* : témoin ce propos du duc de Valentinois, plus connu sous l'épouvantable nom de Borgia, fils naturel de ce pontife, qui, pour justifier l'amas d'horreurs et de scélératesses qui ont voué son nom à une exécration éternelle, disait : « Je sais bien ce que

« je fais, puisque mon père qui me laisse faire « a l'assistance du *Saint-Esprit.* » *Voyez* le Népotisme, tome II, seconde partie, liv. I, pag. 9.

(669) On le nommait F... Cet homme était vraiment curieux à entendre. Je l'ai entendu une fois. Son discours avait pour objet de venger la religion chrétienne du reproche de fanatisme : en conséquence il démontra à sa manière, que les Croisades n'avaient rien de commun, ni avec le sacerdoce, ni avec la religion chrétienne; que l'inquisition, que la Saint-Barthélemy, que les édits de Louis XIV, que les dragonnades n'avaient rien de commun, ni avec le sacerdoce, ni avec la religion chrétienne. Cet orateur raisonnait comme les Pères de l'église qui se targuaient de la morale que les apôtres avaient empruntée aux philosophes grecs, et qui disaient : *Voilà nos règles de conduite, voilà nos préceptes : est-il donc raisonnable que l'on nous fasse les reproches que l'on nous fait?*

Un seul mot répond à cette logique:

Curios simulant et Bacchanalia vivunt.

(670) On a laissé venir jusqu'à nous l'ouvrage d'un de ces Pères de l'église, entre autres d'Athénagore, qui a pour titre *de la Résurrection des morts;* ouvrage dans lequel ce docteur s'attache principalement à établir que ceux qui nient la résurrection doivent démontrer l'une de ces deux choses, ou que Dieu ne veut pas ressusciter les morts, ou qu'il ne le peut pas, quand même il le voudrait : cet argument, qui se réduit à une pure pétition de principe, n'était pas fort concluant aux yeux du fameux évêque Synèse, puisqu'il n'admit point la résurrection, même en se faisant consacrer prêtre, ainsi qu'on le verra plus bas, note 710.

(671) Vers le milieu du quinzième siècle.

(672) . . . *Funemque manu contingere gaudent.*

Æneid., lib. II, v. 239.

(673) Οταν ὁ Δαίμων ἄνδρι πορσύνῃ κάκα
Τὸν νοῦν ἔβλαψε πρώτον.

On trouve cet adage grec, entre autres endroits, dans l'apologie d'Athénagore pour

les chrétiens, sect. 26. C'est de là qu'on a tiré le proverbe latin : *Quod Deus vult perdere, prius dementat.*

(674) « Senti di questa elettione quasi tutta « la christianita grandissimo piacere, persua- « dendosi universalemente gli uomini che « avesse a essere rarissimo pontifice per la « chiara memoria del valore paterno, et per la « fama che risonava per tutti della sua liberalita « et benignita; et sperandosi che a l'esempio « del padre havesse a essere amatore de' litte- « rati, et di tutti gli ingegni illustri. » Guicciard, lib. XI. On trouve dans la *Vie de Léon X*, par M. Williams Roscoe, dont il vient de paraître une traduction française, des détails très-étendus sur les soins vraiment extraordinaires que se donna ce pontife pour la restauration des Lettres.

(675) Bayle a soutenu que ce mot du pontife n'était pas très-authentique, et que le témoignage des trois ou quatre cents écrivains qui l'ont répété les uns après les autres devant se réduire à celui de Baleus, controversiste protestant, il ne peut faire foi. Quoi

qu'il en soit des sages réflexions de Bayle sur ce point, réflexions qui tendent à établir un pyrrhonisme dangereux pour les orthodoxes, s'il est vrai, comme l'insinue d'ailleurs ce docte critique, que la conduite pontificale de Léon X ait donné lieu de l'accuser d'impiété, et que ses apologistes l'aient mal justifié de ce reproche, l'anecdote de Baleus tire de ces circonstances un air de probabilité qui doit suffire aux gens raisonnables; car, n'en déplaise à Bayle, il n'en est pas dans la république des Lettres comme dans les tribunaux de la justice civile; et s'il y fallait procéder pour la recherche de la vérité des faits dans toute la rigueur des formes de la pratique judiciaire, on y aurait une belle besogne. Où en serait-on, s'il ne fallait croire que ce dont on est le témoin? Il se trouverait alors des gens qui prétendraient qu'on ne doit pas toujours s'en rapporter à ses oreilles. En effet, Molière nous dit bien l'équivalent dans son *Tartufe* par la bouche de madame Pernelle.

« On ne doit pas toujours juger sur ce qu'on voit. »

Acte V, scène III.

(676) Il était Espagnol. Il avait eu une

jeunesse dissipée et libertine comme Polémon le philosophe, (*voyez* ci-dessus, note 539) et comme saint Augustin.

(677) Il joua l'inspiré et le visionnaire, suivant la fraude pieuse pratiquée de son temps. *Inter jejunia et lacrymas in deserto septem menses consedit, in quâ solitudine sibi dominum apparuisse, artemque universalem condere jussisse gloriatus est. Alii paulo magis increduli, surripuisse eam Arabi cuidam contendunt; et apparitiones jactatas ex solitâ illius sæculi fraude piâ derivant.* Bruker, *institut. histor. philosoph.*, pag. 536.

(678) Ce fut sous le pontificat de Léon X, au mois de septembre 1516, que parut la première édition grecque des *Œuvres de Platon*. Elle fut l'ouvrage typographique d'Alde-Manuce, qui la dédia au pontife : on fut redevable de cette édition aux talens de Musurus, qui en fut récompensé par l'archevêché de Malvoisie dans la Morée.

(679) Il se nommait *Georgius Gemistus*

Pletho. Il était du nombre des docteurs grecs envoyés avec Théodore Gaza et Bessarion au concile convoqué à Ferrare, et transféré à Florence, pour concilier quelques points de controverse entre l'église grecque et l'église latine, en l'an 1438.

(680) Nicolas de Cuza mourut en 1454.

(681) Marcile Ficin florissait en 1480. *Voyez* la *Vie de Laurent de Médicis*, par Williams Roscoe, récemment publiée en français.

(682) Ange-Politien, 1454—1494.

(683) Hermolaüs Barbaro, 1454—1491. *Voyez* Morhoff, *Polyhist.*, tom. II, lib. I, cap. III, §. 2; *ibid,* cap. XV, §. 8.

(684) Je sais que d'autres attribuent cet ouvrage à Uric de Hulten. Mais il n'est pas sans vraisemblance que le savant abbé de Reuchlin y eut quelque part.

(685) Philelphe vécut depuis 1398 jusqu'à

1480. Quoiqu'il ne fût la dupe ni des scholastiques, ni de la cour de Rome, il paraît qu'il en usait à ce double égard avec quelque précaution. Ce fut lui qui donna, dit-on, à Laurent Valla, cet antagoniste d'Aristote, ce hardi penseur qui osa se vanter d'avoir dans son carquois des flèches contre le Messie même, (*voyez* Bayle, *Dictionn. hist. et crit.*, t. IV, pag. 420) le conseil d'être plus prudent et plus circonspect, s'il ne voulait pas périr entre les mains des inquisiteurs. *A Francisco Philelpho commonitus est ut nisi vitæ sua satur sit, abstinere velit à perstringendis sacri ordinis viris, ac similibus scribendis ut illa adversus donationem Constantinam.* Vossius, *de Historic. latin.*, p. 580.

(686) Ceci rappelle les deux beaux vers qui terminent la tragédie de *Mahomet*, par Voltaire :

« Je dois régir en dieu l'univers prévenu ;
« Mon empire est détruit si l'homme est reconnu. »

(687) La vente des indulgences, imaginée par Léon X pour restaurer le trésor pontifical, en fut l'occasion. *Voyez* Guichardin et Fra-Paolo.

(688) Il avait été élu en 1513, le 11 mars.

(689) Vers l'an 1530.

(690) Vers l'an 1533.

(691) Chap. x, verset 13.

(692) On ne lira pas sans intérêt, dans la *Vie de Laurent de Médicis*, de Williams Roscoe, t. I, chap. XIII, pag. 188 et suiv., ce que cet illustre restaurateur des Lettres et de la philosophie platonicienne entreprit pour rendre à celle-ci et aux autres leur ancien éclat. Les choses furent portées jusqu'à rétablir la célébration de la fête en l'honneur de Platon, que les sectateurs de ce philosophe solennisèrent régulièrement le jour de son anniversaire pendant plusieurs siècles, depuis sa mort jusqu'au règne de Constantin; célébration qui eut lieu à Florence avec toute la magnificence que Laurent de Médicis était capable d'y mettre.

(693) Parménide pensait que l'univers était éternel, immobile, inengendré, un, demeu-

rant toujours le même quant à la réalité des choses. Il regardait ce qu'on appelle *les générations* comme une pure illusion des sens. *Voyez* le dialogue de Platon, intitulé *le Parménide*; Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique*, liv. I, chap. VIII, et Bayle, *Diction. hist. et crit.*, art. *Xenophanes*, n., B. C'est probablement à cette doctrine de Parménide que Xénophon fait allusion dans ce passage de son premier livre sur l'histoire de Socrate : Τῶντε περὶ τῆς τῶν πάντων φύσεως μεριμνώντων, τοῖς μὲν δοκεῖν ἓν μόνον τὸ ὂν εἶναι, τοῖς δ' ἄπειρα τὸ πλῆθος, καὶ τοῖς μὲν ἀεὶ κινεῖσθαι πάντα, τοῖς δ' οὐδὲν ἄν ποτε κινηθῆναι, καὶ τοῖς μὲν πάντα γίγνεσθαι καὶ ἀπόλλυσθαι, τοῖς δ' οὔτ' ἂν γίνεσθαι ποτ' οὐδὲν, οὔτε ἀπολεῖσθαι. *Initio.*

(694) *Voyez* Bayle, *Dictionn. hist. et crit.*, au mot *Pyrrhon*, n., B.

(695) *Voyez* dans Bayle, *Dictionn. hist. et crit.*, l'article d'*Ammonius-Saccas*, ainsi que les passages d'Hiéroclès qu'il a cités au sujet de ce philosophe.

(696) *Et mundum tradidit disputationibus eorum.*

(697) Je ne partage point, comme on voit, sur la philosophie l'opinion d'une certaine classe d'écrivains modernes qui ont pris à tâche de déclamer, *per fas et nefas*, contre la philosophie et les philosophes. Ulcérés par diverses considérations d'intérêt personnel contre les résultats vraiment désastreux d'une révolution politique qui sembla débuter sous d'assez heureux auspices, ces écrivains imputent à la philosophie et aux philosophes toutes les horreurs, toutes les abominations qui sont sorties de cette révolution comme de la boëte de Pandore. Mais la justice réclame contre une pareille imputation. Il m'appartient peut-être autant qu'à qui que ce soit de tenir ce langage; car je ne pense pas qu'aucun de ces forcenés déclamateurs ait souffert de la révolution dans sa fortune et dans sa personne plus que je n'ai souffert moi-même, qui, prisonnier des ministres de la terreur pendant quatorze mois, ai vu, durant cette longue captivité, le glaive de ces brigands suspendu sur ma tête. Juvenal a dit, je le sais, *facit indignatio versum*. Sat. 1, v. 79. Mais l'indignation qui anime la verve du poëte satirique ne doit point émouvoir la bile ni

provoquer l'aveugle animosité de l'écrivain impassible qui remplit à peu près les austères fonctions de juge. Or, l'équité veut ici que l'on distingue entre la philosophie et les philosophes d'une part, et les factieux qui ont rempli le cours de la révolution de crimes et de brigandages, d'autre part. La philosophie a ses principes, ses règles, ses préceptes qui composent le corps de doctrine des philosophes. Ces principes, ces règles, ces préceptes sainement appliqués sont de nature à opérer le bonheur privé et le bonheur politique de l'homme. Des démagogues s'emparent du pouvoir. Ils usurpent le titre de philosophes; ils dénaturent les principes de la philosophie; ils pervertissent ses règles; ils corrompent ses préceptes: ils font le malheur public, en creusant le précipice qui doit engloutir la patrie. Eh bien, ce n'est là l'ouvrage ni de la philosophie, ni des philosophes; c'est l'ouvrage d'une nuée de factieux et de brigands qui appelaient, dans leur vocabulaire, *ordre public, le cahos de la société; liberté et égalité, le despotisme de tous contre tous; et vertu, les attentats les plus dignes d'exécration.* Or, la philosophie n'a jamais eu rien de commun avec l'épouvan-

table doctrine de cette démagogie. Les philosophes n'ont aucun trait de ressemblance avec les énergumènes, frénétiques artisans de tant de malheurs. Ces démagogues se fussent-ils servis des principes des philosophes sans les altérer, les philosophes n'en seraient pas plus responsables que ne le furent les arquebusiers et les forgerons qui fabriquèrent les piques ou les armes à feu dont ces factieux armèrent leurs adhérens et leurs satellites. Lorsque des écrivains indignés contre des attentats dans lesquels des prêtres ont joué le premier rôle en prennent occasion de déclamer contre la religion et contre le sacerdoce, les orthodoxes ont grand soin de réclamer contre cette injustice : ils ne manquent pas de faire remarquer que la ligue, que la Saint-Barthelemy, que les dragonades, que la révocation de l'édit de Nantes n'ont rien de commun avec une religion dont la charité universelle est le dogme fondamental. (*Voy.* ci-dessus, note 669.) Or, si les orthodoxes ont raison d'exiger que l'on distingue entre les principes et la morale d'une religion qui commande aux hommes de s'aimer et de se supporter les uns les autres, et les principes

et la morale de quelques factieux, de quelques intrigans qui se couvrent du manteau de la religion pour assurer le succès de leurs crimes ; j'ai donc raison également lorsque je distingue entre les principes et la morale de la saine philosophie qui ne respire que bonheur public et particulier, et les principes et la morale de ces désorganisateurs, qui, en pervertissant l'acception des termes les plus saints et les plus respectables, se sont affublés du manteau de la philosophie pour assurer le succès de leurs bouleversemens et de leurs brigandages. Qu'ils cessent donc, ces déclamateurs délirans, de confondre par la plus perfide des *antonomases* la philosophie et les philosophes, avec un système et avec des sophistes contre lesquels la philosophie et les philosophes ne sont pas moins prompts, ni moins décidés qu'eux à fulminer leurs anathèmes. Qu'ils cessent donc, ces jongleurs de l'orthodoxie, de calomnier, de tympaniser la philosophie, cette primordiale institutrice du genre humain, qui existait, qui florissait dans les vastes régions de l'Inde, dans les riches plaines de la Chaldée, dans les cités célèbres qui ornaient les rives du Nil long-temps

avant que Moïse, qu'Abraham même, surnommé le *Père des croyans*, existassent; et qui conservera son culte, ses autels, ses adorateurs et ses disciples aussi long-temps que la Providence conservera l'espèce humaine sur le globe que nous habitons.

(698) Καὶ προεμηνύσαμεν λόγον ὄντα, οὗ πᾶν γένος ἀνθρώπων μετέσχε. *Apolog.* 1, n. 46. Saint Justin va même plus loin; il reconnaît que cette *droite raison est le Christ lui-même, le premier né de Dieu.* Τὸν χριστὸν πρωτότοκον τοῦ θεοῦ εἶναι ἐδιδάχθημεν καὶ προεμηνύσαμεν, κ. τ λ. Ce qui ne paraîtra pas médiocrement remarquable, c'est que l'apôtre saint Jean en dit autant dans le début de son Évangile. En parlant de ce Λόγος, *qui était au commencement, qui était avec Dieu, et qui était Dieu*, il le loge dans le corps de chaque individu comme saint Justin, et l'appelle *la lumière de vérité, qui illumine tout homme venant au monde :* Ην τὸ φῶς τὸ ἀληθινὸν ὃ φωτίζει πάντα ἄνθρωπον ἐρχόμενον εἰς τὸν κόσμον. Chap. 1, v. 9. Plus bas, dans le verset 12 du même chapitre, le même apôtre déclare que ceux qui ont reçu ce λόγος ont reçu avec lui le pouvoir de deve-

nir enfans de Dieu : ὅσοι ἔλαβον αὐτὸν ἔδωκεν αὐτοῖς ἐξουσίαν τέκνα θεοῦ γένεσθαι. Or, Socrate et Platon avaient tenu le même langage, quatre cents ans avant l'apôtre, en parlant de ce même λόγος qui n'était à leurs yeux que la *saine raison, la droite raison*, qui donnait à ceux qui en suivaient les préceptes le pouvoir non-seulement de *devenir enfans de Dieu*, mais encore de *ressembler à Dieu, et de s'identifier avec lui.* Au demeurant, tout cela revient à ce mot fameux de Ménandre, ὁ νοῦς γὰρ ἡμῶν ὁ θεὸς, *notre entendement est notre Dieu;* et à cet autre mot d'Héraclite, ἦθος ἀνθρώπων Δαίμων, *les mœurs de chaque homme sont son Dieu;* mots que Wyttembach a doctement illustrés dans le IIIe volume de sa *Bibliotheca critica*, part. I. Tout cela revient également à ce mot d'Ovide, au commencement du livre VIII de ses *Métamorphoses;*

> ....*Sibi quisque profecto*
> *Est Deus*.........................

et à ce beau passage des pensées de Marc-Aurèle : Ο δαίμων ὃν ἑκάστῳ προστάτην καὶ ἡγεμόνα ὁ Ζεὺς ἔδωκεν ἀπόσπασμα ἑαυτοῦ, οὗτος δ' ἐστὶν ὁ ἑκάστου νοῦς καὶ λόγος. Lib. V, n. 27. « Le démon que Ju-« piter nous a assigné pour nous diriger et

« nous conduire est une émanation de lui-« même; ce démon, c'est notre bon sens, « c'est notre raison. » Ces passages prouvent-ils clairement que l'apôtre saint Jean et Justin, martyr, n'ont fait que parler le langage des philosophes, oui ou non?

(699) Οὐ γὰρ μόνον Ἕλλησι διὰ Σωκράτους ὑπὸ Λόγου ἠλέγχθη ταῦτα. *Apolog.* 1, n°. 5.

(700) *Voyez* ci-dessus, note 698.

(701) Καὶ οἱ μετὰ Λόγου βιώσαντες Χριστιανοί εἰσιν κἂν ἄθεοι ἐνομίσθησαν. Οἷον ἐν Ἕλλησι μὲν Σωκράτης καὶ Ἡράκλειτος, καὶ οἱ ὅμοιοι αὐτοῖς, ἐν Βαρβάροις δὲ Ἀβραὰμ καὶ Ἀνανίας, καὶ Ἀζαρίας, καὶ Μισαὴλ, καὶ Ἠλίας, καὶ ἄλλοι πολλοὶ ὧν τὰς πράξεις ἢ τὰ ὀνόματα καταλέγειν μακρὸν εἶναι ἐπιστάμενοι τανῦν παραιτούμεθα. *Apolog.* 1, n°. 46. Si, d'après ce passage très-remarquable de Justin, martyr, *vivre selon les règles de la droite raison, c'est être chrétien*, la doctrine de Platon est donc d'accord avec celle du christianisme; les platoniciens et les chrétiens ne sont donc que les membres d'une même famille. Pourquoi se firent-ils donc si cruellement la guerre

dans les premiers siècles de l'église? Au surplus les théologiens de nos jours se garderont bien d'admettre une pareille conséquence; ils prendront, je m'y attends, l'un de ces trois partis, avec leur bonne foi et leur logique ordinaire; savoir: 1°. celui de nier que le passage que je viens de citer soit de saint Justin; 2°. qu'il ait le sens dans lequel je viens de le traduire; 3°. ou bien celui de soutenir que saint Justin, tout Justin martyr qu'il était, *est en cela suspect d'hérésie*, ainsi que, sous d'autres rapports, les orthodoxes n'ont pas hésité d'en accuser Origène.

(702) Un ecclésiastique attaché à la cour de Rome en fit une fois le candide aveu dans un de ces momens où la vérité échappe à l'homme le plus hypocrite, malgré qu'il en ait: «Depuis que je suis consacré prêtre, il « ne m'a plus été possible de retrouver mon « propre naturel.» *Voyez* le *Népotisme*, tome 1.

(703) Nous pouvons dire en effet de nos philosophes ce qu'Horace disait des poëtes romains;

Nil intentatum nostri liquere poetæ.

Art. poet.

(704) *Voyez* le chap. 1 de la *Genèse*, v. 2. Voici le langage d'Ovide, *Métamorphoses*, liv. 1, v. 5 et sq. :

Ante mare et terras et quod tegit omnia cœlum,
Unus erat toto naturæ vultus in orbe,
Quem dixere cahos, rudis indigestaque moles;
Nec quicquam nisi pondus iners, congestaque eodem,
Non bene junctarum discordia semina rerum.

(705) *Voyez* dans l'Encyclopédie l'article *Déiste*, quatrième alinéa.

(706) *Rex Anius, rex idem hominum Phœbique sacerdos,*
Vittis et sacrâ redimitus tempora lauro.

VIRGIL., AEneid., lib. III, v. 80 et 81.

Voici le commentaire de Servius sur ces paroles : *Sane majorum hæc erat consuetudo ut rex esset etiam sacerdos vel pontifex : unde hodieque imperatores dicimus pontifices.*

(707) Ἀλλὰ καὶ ἠξίου μνημόσυνον αὐτοῦ λείπεσθαι ἢ ἐν φίλοις, ἢ ἐν βιβλίοις. Diog. Laert., lib. III, s. 40.

(708) Diogen. Laert., lib. IV, s. 5.

(709) C'est l'hommage qu'a rendu à notre philosophe l'auteur d'un quatrain grec que nous ne pouvons nous empêcher de transcrire ici :

Γαῖα μὲν ἐν κόλπῳ κρύπτει τόδε σῶμα Πλάτωνος,
Ψυχὴ δ' ἀθανάτων τάξιν ἔχει μακάρων,
Υἱοῦ Ἀρίστωνος, τόν τις καὶ τήλοθι ναίων
Τιμᾷ ἀνὴρ ἀγαθὸς θεῖον ἰδόντα βίον.

« La terre recèle ici dans son sein le corps « de Platon, fils d'Ariston, qu'honorent les « gens de bien des plus lointaines contrées, « en considérant qu'il a vécu comme un « Dieu. Quant à son âme, elle occupe une « place dans les rangs des bienheureux im« mortels. »

(710) Les ennemis actuels de la philosophie et des philosophes ont l'air de penser que c'est seulement de nos jours que les esprits forts se sont fait une sorte de point d'honneur de regarder certains dogmes de la religion, et certaines pratiques du culte, comme uniquement destinés à tromper le vulgaire, autrement dit *la canaille*, pour la contenir. La vérité est néanmoins qu'il y

a eu de tous les temps, depuis l'établissement du christianisme jusqu'aux temps modernes, de ces esprits-là. Les monumens littéraires nous en font découvrir, non-seulement parmi les philosophes proprement dits, mais encore parmi les zélateurs les plus chauds et les plus ardens du christianisme. On a déjà vu plus haut avec quelle frénésie l'évêque Synèse excitait le fanatisme contre les non-conformistes de son temps. *Voyez* ci-dessus, page 17. Eh bien! ce même Synèse était un philosophe éclectique avant d'être fait évêque. Sa réputation comme philosophe fit désirer aux chrétiens de l'enrôler sous leur bannière. Pour le décider à se convertir, on lui fit les plus belles propositions, entre autres celles de l'épiscopat; mais avant d'accepter le sacerdoce, il voulut faire ses conditions. Tout cela est consigné dans une lettre qu'il adressa à son frère, et qu'on a laissé venir jusqu'à nous. C'est la cent cinquième de l'édition que j'ai entre les mains, Paris, 1605, *apud Marcum Orry*, p. 387. Or, ces conditions furent qu'il n'abandonnerait point la femme que Dieu, que la loi, que le père Théophile lui avaient donnée;

qu'il garderait les opinions philosophiques qu'il tenait comme marquées du sceau de la vérité : « Sans doute, dit-il, je n'admettrai « point que l'âme soit engendrée après le corps; « je ne dirai point que le monde et toutes ses « parties doivent périr un jour; je regarderai « comme une chose sacrée dont on ne doit « point parler, comme un mystère, ce dogme « de la résurrection dont on parle sans cesse : « il s'en faut beaucoup que j'admette toutes les « opinions de la multitude. Le philosophe dont » l'intelligence contemple la vérité reconnaît « le besoin de mentir sur ces matières. (*Voyez* « ci-dessus, n°. 647.) Il en est de la lumière « à l'égard de la vérité, comme de la vision « à l'égard du vulgaire dont l'œil est blessé « par trop de clarté : de même que les ténè- « bres valent mieux pour ceux qui ont une « ophtalmie, de même je maintiens que le « mensonge est utile au peuple, et que la vé- « rité est nuisible à ceux dont les regards « sont incapables de fixer la véritable nature » des choses. Si les lois de notre sacerdoce « me permettent de conserver ces opinions, « je pourrai me faire consacrer prêtré, et « philosophant à part moi, respectant au-

« dehors les opinions établies ; je n'enseigne« rai point ma doctrine ; je ne chercherai pas « non plus à changer la croyance des autres ; « je souffrirai qu'ils y persévèrent. » Telles furent les conditions vraiment remarquables sous lesquelles Synèse consentit à se laisser faire prêtre ; et afin qu'on ne m'accuse pas de citer à faux, je vais copier son propre texte : *Αμέλει τὴν ψυχὴν οὐκ ἀξιώσω ποτὲ σώματος ὑστερογενῆ νομίζειν. Τὸν κόσμον οὐ φήσω, καὶ τἆλλα μέρη συνδιαφθείρεσθαι. Τὴν καθωμιλημένην ἀνάστασιν ἱερόν τι καὶ ἀπόρρητον ἥγουμαι. Καὶ πολλοῦ δέω ταῖς τοῦ πλήθους ὑπολήψεσιν ὁμολογῆσαι. Νοῦς μὲν οὖν φιλόσοφος ἐπόπτης ὢν τἀληθοῦς συγχωρεῖ τῇ χρείᾳ τοῦ ψεύδεσθαι. Ανάλογον γάρ ἐστι φῶς πρὸς ἀλήθειαν καὶ ὄμμα πρὸς δῆμον· οὔ ὀφθαλμὸς ἐς κακὸν ἂν ἀπολαύσειεν ἀπλέτου φωτός· Η τοῖς ὀφθαλμιῶσι τὸ σκότος ὠφελιμώτερον, ταύτῃ καὶ τὸ ψεῦδος ὄφελος εἶναι τίθημι δήμῳ καὶ βλαβερὸν τὴν ἀλήθειαν τοῖς οὐκ ἰσχύουσιν ἐνατενίσαι πρὸς τὴν τῶν ὄντων ἐνάργειαν. Εἰ ταῦτα οἱ τῆς καθ' ἡμᾶς ἱερωσύνης συγχωροῦσιν ἐμοὶ νόμοι, δυναίμην ἂν ἱερᾶσθαι, τὰ μὲν οἴκοι φιλοσοφῶν, τὰ δ' ἔξω φιλομυθῶν, εἰ μὴ διδάσκων, ἀλλ' οὐδὲ μέν τοι μεταδιδάσκων, μένειν δὲ ἐῶν ἐπὶ τῆς προλήψεως.*

Il est donc clair, d'après ce passage, que Synèse fut ordonné prêtre et sacré évêque, quoiqu'il eût la ferme intention de persévérer

dans les principes de la philosophie, c'est-à-dire quoiqu'il continuât d'être Platonicien, en admettant la préexistence des âmes; Péripatéticien, en admettant l'éternité du monde; Pyrrhonien, en ce qui concerne la résurrection des corps, etc. N'est-il pas singulier que les orthodoxes n'aient pas supprimé cette lettre de Synèse, de laquelle il résulte assez clairement que, du temps de cet évêque, vers le ve. siècle de l'ère chrétienne, lorsqu'il était question de faire entrer dans le sacerdoce un homme dont les talens donnaient de belles espérances, on connaissait et l'on savait pratiquer la maxime du Tartufe de Molière,

« On trouve avec le ciel des accommodemens. »

Acte IV, scène V.

FIN DES NOTES.

TABLE

DES MATIÈRES.

N. B. Le chiffre romain marque le Tome, le chiffre arabe la Page, la lettre *n* la Note, et la lettre *p* la Page.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

W.

X.

Z.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.